



HENRI DE FRANCE.

IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

HENRI

DE FRANCE;

PAR M. LOYAU D'AMBOISE,

PARIS,

CHEZ L'ÉDITEUR,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1832.

HENRI DE FRANCE.

I.

Dans ces journées d'hiver où la neige blanchit les campagnes, qui ne s'est plu à regarder ces brumes vaporeuses, à travers lesquelles apparaissent les coteaux, les bois et souvent d'antiques églises, mais sans autre couleur que celle des nuages? Ce spectacle procure à l'âme

des impressions délicieuses par leur tristesse même et il s'offre presque chaque jour dans les montagnes de l'Ecosse. On reconnaît ce ciel mélancolique qui inspirait les chants des bardes; on s'égare dans des rêveries charmantes, que viennent aider des lacs aux eaux bleues, qui se perdent sous des dômes de rochers, et des masses de bruyères dont le vent fait siffler les tiges. Ossian, Fingal, tous ces héros chers à l'imagination et à la poésie, semblent apparaître et peupler avec vous ces lieux déserts. On entend les accens de la lyre sauvage qui charmait les fils d'Odin dans les festins ou sur le champ de la guerre. Mais à l'attrait naturel qu'ils inspirent se joint aussi pour nous la mélancolie des souvenirs. Quel Français, foulant les bruyères de ces montagnes n'y laissera point une larme et des pensées de regret? Il y pourra pleurer sans crainte; ses gémissemens ne seront point comptés par un juge sévère et punis par des lois qui s'irritent des mouvemens les plus sacrés du cœur.

La promenade et surtout les lieux solitaires sont doux aux infortunés. Il en était deux qui

parcouraient un soir les sentiers de l'une des montagnes qui couronnent la ville d'Edimbourg. Si je dis que c'était un enfant et sa mère, ai-je besoin de tracer leur portrait pour les faire reconnaître? Deux jours avant, celle-ci, ne pouvant résister au désir de revoir son fils, était venue de Bath où l'air assez souvent humide de l'Ecosse l'avait forcée d'habiter. Ses jours s'y consumaient dans une cruelle solitude; rien n'y pouvait compenser l'absence de celui qu'elle appelait son cher Henri. Elle revint à lui, sans pitié pour sa santé délicate, heureuse de pouvoir pendant quelques jours s'enivrer du doux son de ces lèvres dont elle avait reçu le premier sourire. Elle aimait à séparer son fils des augustes compagnons de son exil, pour en jouir seule; elle voulait que semblable au plus aimé de ses aïeux, le jeune prince développât ses forces et son courage au milieu des rochers; qu'il ne s'effrayât point de franchir une ravine creusée par des torrens, et qu'il étudiât la nature et la vertu sous l'humble toit des montagnards, leçons meilleures que celles des livres.

Ce fils, objet de son orgueil, autrefois de ses espérances, était alors seul avec elle. Ils jouissaient des priviléges de l'exil, et ne se voyaient point entourés d'une suite importune qui ajoute à l'ennui des rois sans rendre leur trône plus solide. Après avoir franchi plusieurs rochers qui les éloignaient du point de leur départ, ils se reposèrent sur des bancs de mousse à mi-côte d'une montagne qui dominait les autres. — J'aime ces rochers sauvages, dit le jeune prince, j'aime l'air que l'on y respire : et pourtant il n'est point celui de la France! La France! si nous pouvions l'apercevoir de cette montagne! En disant ces mots, ses yeux se mouillèrent de larmes, qu'il voulut essuyer quand il s'aperçut que ses paroles en éveillaient dans ceux de sa mère. — Ils ne nous empêcheront pas de les aimer, continua-t-il en se jetant dans ses bras. Voilà maintenant mon seul héritage : les souvenirs de leur amour et celui que je leur conserve. Et vous aussi! oui, vous les chérissez encore : ne me faites-vous pas chaque jour implorer le ciel pour eux?

— Il refuse de les bénir, répondit sa mère.

Mais, mon fils, ne cessons de l'implorer jusqu'à ce que sa colère soit tombée. Puissions-nous vivre oubliés dans ces montagnes, et la France devenir heureuse! Rappelez-vous les paroles d'une victime illustre qui, comme tant d'autres de votre famille, tomba sous le fer meurtrier. — Si mon fils a le malheur de devenir roi, disait-il.—Le malheur! hélas!... oui; c'en est un trop grand de régner. Votre aïeul auguste, sous le poids vénérable de son infortune, se plaint moins qu'aux jours de sa puissance. On surprend parfois sur ses lèvres un sourire sans amertume; s'il gémit, c'est comme vous et moi, sur les douleurs de la France, sur l'aveuglement où elle est plongée, et jamais sur lui-même. Demandez-lui combien la couronne est pesante et que de soucis sont cachés dans une couche royale.

— J'aurais pourtant voulu être roi, reprit l'enfant; j'aurais mis en pratique les conseils du vertueux Montmorency; combien j'aurais aimé à rendre la justice, comme saint Louis, sous le chêne de Vincennes; à me montrer, à son exemple, le soutien du faible et le père du

pauvre! Oui, ma mère, la France eût béni mon règne, car j'aurais voulu marcher entre les ombres de saint Louis et de Henri IV. Comme ce dernier, je me serais fait l'espoir du peuple; j'aurais voulu sourire à ses fêtes et en redoubler la joie naïve. Mais si les interêts de la France m'eussent appelé aux combats, j'aurais invoqué ce panache que l'on trouvait toujours au chemin de l'honneur.

Sa mère, émue d'un tendre orgueil, le pressa contre son sein. —Dieu vous aime, mon fils, lui dit-elle, il vous inspire une sagesse au dessus de votre âge, et je reconnais que l'ombre de votre père veille sur vous. Vos vœux étaient aussi les siens. Que de fois il me disait : Caroline, commençons déjà cette carrière de vertus qui doit s'agrandir si nous parvenons au trône. Que la chaumière de l'affligé bénisse nos noms et nous doive la fin de ses larmes. Les plaies de la France sont cruelles et leur guérison sera longue ; mais soyons infatigables ; ne nous couchons jamais sans redire ces paroles du prince adoré de Rome et du monde : Ai-je perdu ma journée ?

Elle n'acheva qu'en sanglotant, car les souvenirs qu'elle rappelait lui étaient cruels.

Le soleil dorait alors de ses rayons mourans les montagnes solitaires, et abandonnait les vallons que l'on apercevait dans le lointain. Henri et sa mère quittèrent le rocher et descendirent par un autre sentier afin de varier la promenade. Ils se trouvèrent en face d'un paysage d'une mélancolie touchante et que le pinceau seul de Walter Scott pourrait décrire. On voyait entre deux rochers un petit lac agité par le vent du soir. Ses bords étaient couverts de jeunes roseaux et de glaïeuls qui courbaient leur tige sur son onde, en faisant entendre un léger bruit pareil au chant de l'hirondelle. D'un côté du lac se groupaient des bouleaux, des frênes majestueux, des pins au feuillage sombre élançant leur cime au dessus d'un rideau de noisetiers; mais de l'autre côté on voyait adossées au rocher les ruines d'une chapelle, que l'on reconnaissait à ses bas-reliefs à demi brisés par le temps. Un saint Jacques de pierre avançait sa tête parmi des tapisseries de lierre; un vieil hermite agenouillé disputait la place

à des plantes grimpantes qui étalaient sur ces pierres à demi ruinées leurs fleurs blanches ou d'un rouge tendre. A cette nature sauvage s'unissaient les charmes d'une nature cultivée par l'art. Cette chapelle servait de limite à un jardin où Henri reconnaissait avec bonheur plusieurs plantes de sa patrie. Il voyait des lilas couvrant de leur berceau un gazon d'une verdure charmante; quelques rosiers venus à force de soins et se mariant à des jasmins qui n'avaient d'aimable, il est vrai, que leur couleur et n'exhalaient qu'un léger parfum. Une maison de peu d'apparence, mais propre et couronnée de feuillages que l'on avait fait croiser au dessus d'elle, était l'autre limite du jardin.

— Je suis curieux de voir qui demeure ici, dit le jenne prince à sa mère. C'est peut-être un proscrit comme nous qui se cache aux regards des hommes. Je lui demanderai à quel saint fut consacrée cette chapelle, dont les ruines m'intéressent, comme tout ce qui nous rappelle nos malheurs. En disant ces mots, il frappa à la cabane qui s'ouvrit bientôt.

Ils virent, en entrant, une femme déjà sur

le déclin de la vie, assise auprès d'un feu de bruyères. Sa figure, quoique altérée par les fatigues, gardait les traces d'une ancienne beauté. Un jeune homme, que l'on eût dit son fils, était aussi dans la cabane, et rien n'égalait la grâce de ses yeux et de sa longue chevelure tombant en boucles sur ses épaules. Ses traits étaient naturellement pleins de douceur, quoique le climat et ses travaux leur eussent ajouté une certaine rudesse qui semblait de la fierté. — Georges, lui dit sa mère, ce sont sans doute des voyageurs qui viennent visiter les ruines de la chapelle. — Oui, madame, répondit le jeune prince; et je suis content de m'être arrêté ici pour voir des gens qui semblent aussi heureux. Je voudrais bien avoir une chaumière comme la vôtre, et ne quitter jamais cette solitude. — Elle m'est douce, répondit l'habitante de la montagne; voici dix-huit ans que j'y demeure, et j'y ai élevé ce fils que vous voyez. Je serais toujours heureuse, si je ne ressentais parfois les infirmités de mon âge. Elle prononçait ces mots d'une voix souffrante qui montrait au prince qu'elle disait vrai. — Vous manque-

t-il quelques soins, lui dit Henri, éloignée, comme vous l'êtes, de la ville? — Rien ne me manque quand ma santé est bonne, poursuivit-elle; mais depuis dix jours je me porte mal, et mon fils, obligé de rester près de moi, a laissé languir tous ses travaux. Il n'est point assez riche pour me procurer les adoucissemens que trouvent les gens de la ville; et, pour comble de malheur, il ne vient plus de voyageurs à cette chapelle.

Henri, sans paraître la comprendre, pria Georges de lui montrer les ruines, qu'il eût l'air d'examiner dans le plus grand détail. Le jeune montagnard lui dit ce qu'il en savait. Leur histoire remontait bien loin. Les uns prétendaient qu'un des fils de Robert Bruce s'y était retiré et avait bâti l'ermitage de ses propres mains; d'autres, qu'un saint de l'Écosse en avait consacré la chapelle et y avait fait de grands miracles. Pendant qu'il faisait ces explications, Henri parlait à voix basse à son auguste mère. — Nous sommes dans l'exil, lui dit-il, mais nous n'avons pas perdu le doux privilége de faire du bien; il faut que ces

braves gens nous bénissent et nous doivent quelques heureux momens. Sa mère l'approuva, et il offrit deux guinées au montagnard. Georges refusa d'abord avec hauteur et se crut humilié. Mais Henri s'y prit avec une grâce et une bonté qui touchèrent ce jeune homme. — Quand même, lui dit-il, je voudrais procurer à votre mère quelque adoucissement, serait-ce un si grand crime ? Je vous compte dès aujourd'hui parmi mes amis. Voici un lieu solitaire que j'aime, et j'y reviendrai bientôt. Comptez sur ma parole, votre mère m'intéresse doublement et pour elle et à cause de vous. En disant ces mots, il serrait tendrement la main du montagnard, ne rougissant point de donner de ces marques de sensibilité qui firent toujours reconnaître sa famille. Puis il partit avec sa mère.

Comme ils retournaient à leur demeure, —Si j'avais été roi, dit l'enfant, voici pourtant quels eussent été mes plaisirs. Qu'ils sont ravissans! O ma mère ! pourquoi, avant de me proscrire, les Français n'ont-ils pas éprouvé si j'aurais les vertus de mes aïeux? Ils parlent

de moi comme d'un enfant vulgaire! ils ne pensent plus que le sang de leurs rois coule dans mes veines, et que les leçons les plus sages entouraient déjà mon berceau. Je ne puis me livrer une seule fois au plaisir de la bienfaisance, sans penser que j'habite la terre étrangère. Et pendant ce temps, des infortunés gémissent en France! il s'y verse des larmes sous le chaume et sous le toit des villes, et ma main n'est point là pour les tarir! ni la vôtre, ma mère, vous qui me disputeriez le bonheur de faire des heureux et de rendre le diadème accessible à toutes les douleurs.

—Mon fils, répondit-elle, les pensées de l'Eternel sont profondes. Qui sait s'il n'a point voulu former par l'exil un cœur que la cour aurait corrompu? Les flatteries de vos courtisans eussent flétri dans leur fleur des sentimens si nobles; mais vous savez déjà ce qu'il faut penser de l'encens dont on étourdit les rois. La veille de sa chute, votre auguste aïeul trouvait mille bouches en France pour le bénir. A croire les grands de sa cour, le peuple adorait un prince qui ne se montrait à lui que

sous les formes les plus aimables; et vous savez pourtant qui fut ce peuple, si facile à briser le lendemain ce qu'il honorait la veille. Un jour, peut-être, il reconnaîtra l'amour que lui portait un roi qu'il s'est plu à couvrir d'outrages. Jusque là, mon fils, qu'aucun murmure n'échappe de nos lèvres. Formez-vous dans le silence aux vertus qui distinguaient les plus grands hommes de votre famille. Glissez-vous sous ces humbles toits où parle la franchise, d'où jamais ne sort un encens qui perd ceux qui le reçoivent. Vous sentirez là combien il est doux aux princes de n'être que des hommes; habitué a la bienfaisance, vous la pratiqueriez sur le trône s'il entrait dans les décrets du ciel de vous y appeler. Vos amis ne seraient plus ces flatteurs qui le sont de tous les rois; vous les choisiriez partout où les trahirait le parfum de leurs vertus. Quel espoir pour mon cœur, si je pensais que celui qui me doit le jour recevra les bénédictions du monde, mais des bénédictions pures et cimentées par l'histoire! Que j'aimerais à dire en fermant mes yeux : J'ai donné à la France un ami de mon cœur, un

roi qui allie la grandeur à la bonté ; qui sait parler en maître aux puissances, mais qui ne parle qu'en frère au dernier du peuple ; sous qui la vertu n'est point bannie de la cour, mais y règne seule; qui appelle à ses conseils les cheveux blanchis de l'expérience; qui veut que toutes ses actions mises au grand jour, servent d'exemple , et ne permet point à ses passions des écarts qui dans un rang si haut sont de vrais crimes. Je caresse en vain des espérances si chéries : mais, mon fils, au désert et sur la terre d'exil, régnez déjà sur vous-même.

—Je le veux , je le demande au ciel! s'écria l'enfant. Il tomba alors à genoux, et ce mouvement fut imité par sa mère. Tous deux joignaient leurs mains, et Henri continua, les yeux en pleurs.—Dieu de saint Louis, si vous abaissez vos regards sur notre exil, je ne vous demande point cette puissance, qui est si souvent une cause de larmes. Je ne vous demande que les vertus qui en rendent digne. Si vous m'appelez un jour à fermer des plaies cruelles, ornez mon cœur de ces sentimens qui sont si doux aux affligés. Rendez ma bouche aimable

et que ses paroles n'aient jamais la dureté ni l'orgueil que vous détestez dans les princes. Je vous le demande avec instance : si ma patrie devait trouver en moi un maître capricieux, inaccessible à la veuve ou à l'orphelin, si je devais mépriser les plaintes du faible et souffrir le triomphe de l'injuste, ah ! laissez-moi sur ces bruyères solitaires, et que je meure ignoré de la France !

Ils étaient alors au pied de la montagne ; le vent soufflait sur les bruyères arides, et agitait les cimes des vieux arbres du parc d'Holy-Rood. Aucun témoin à cette scène touchante que des daims timides, qui disparaissaient sous le feuillage. La lune s'était levée au dessus des montagnes, et répandait dans l'âme des deux exilés ce baume délicieux, cette paix aimable, que nous devons à ses clartés dans les vallons solitaires. Le seul bruit qui mêlât ses harmonies à ce tableau, c'était le chant de quelques montagnards, que se renvoyaient les rochers. Un passager luttant contre la tempête entend souvent les gais accens des pêcheurs qui promènent dans le port leur barque paisible : alors

son âme se serre ; il ne sait si l'idée du bonheur des autres ajoute à ses peines, ou le rend heureux lui-même. En entendant les vieux refrains de ces montagnes, Henri disait, en se pressant aux côtés de sa mère : — Qu'on est heureux d'habiter une chaumière dans ces rochers et de pouvoir chanter au déclin du jour !

II.

Quand Henri et sa mère eurent quitté les ruines de la chapelle, le jeune montagnard resta quelque temps à les suivre de son regard. Il cherchait à se rappeler leurs traits qu'il était sûr d'avoir déjà vus, surtout ceux de l'enfant. —Nul doute, dit-il en rentrant dans la cabane; ce ne peuvent être que les exilés dont on parle tant. C'est bien là ce jeune prince dont j'ai vu le portrait dans quelques-unes de nos chaumières, et que tant de gens parmi nous bénis-

sent déjà. Il montra à sa mère le don qu'il en avait reçu, et lui raconta les charmantes paroles qui l'avaient fait agréer. —Qui sont les cruels qui l'ont proscrit? s'écria-t-elle. Il n'est donc point de malheureux en France, puisqu'on rejette celui qui est déjà leur soutien! Mon fils, il faut chaque jour prier Dieu qu'il recouvre sa couronne, car il fera le bonheur de la terre qui l'accueillera.

Quand ils eurent cédé aux premiers épanchemens de la reconnaissance, Georges descendit à la ville, pour acheter à sa mère quelques liqueurs fortifiantes. Il promit de ne faire qu'une courte absence. Pour elle, en l'attendant, elle alimentait son foyer de bruyères et de racines de montagnes. Prenant ensuite ses fuseaux, elle chantait, en attendant le retour de son fils, d'antiques légendes, qui charmaient l'heure de la veille. Mais bientôt, la lune qui blanchissait de ses rayons la fenêtre de la chaumière, disparut sous d'épais nuages; on entendait les cris des corneilles marines qui rasaient la surface du lac : ces cris, précurseurs des vents orageux, se mêlaient aux sifflemens

des roseaux et des arbres qui confondaient ensemble leurs cimes agitées. En peu d'instans, le toit de chaume de la cabane fut ébranlé sous torrens de pluie; la pauvre femme, inquiétée du retard de son fils, ouvrait la porte que repoussait bientôt l'effort des vents, et l'appelait à haute voix. Mais le sablier descendait en silence, et marquait déjà la onzième heure : Georges n'était point de retour. L'imagination craintive de sa mère le voyait aux prises avec quelque animal sauvage, chassé de son repaire par la pluie. Elle invoquait en pleurant les patrons vénérés de l'Ecosse. Enfin elle entend parmi des voix lointaines, celle de son enfant bien-aimé. Les voix s'approchent, et bientôt Georges est dans la chaumière, mais accompagné d'un étranger qu'enveloppait un long manteau.

— Bonne mère, dit-il, je vois à tes yeux que tu as pleuré. Ne me gronde pas. Quand j'eus quitté Edimbourg, la lune se levait au dessus du clocher de Saint-Gilles. Que la chasse est belle au clair de la lune ! J'oubliai que tu m'attendais : je ne pus résister à la tentation de

poursuivre un daim qui s'était levé sous la feuillée. Les heures se sont écoulées, et le daim m'est échappé dans les ravins. Je cherchais en chantant un sentier qui me rapprochât de notre montagne, quand cet étranger, attiré par ma voix, est venu à moi et m'a demandé l'hospitalité : il dit avoir de grandes raisons pour se cacher, et il erre de rochers en rochers. La pluie nous a surpris, et ceci, joint aux difficulés des sentiers et des marais, nous a retardés. Mais jouissons du plaisir de nous retrouver, et fêtons notre hôte avec la cordialité des montagnes.

Pendant ces mots, l'étranger s'était assis sur un siége formé des racines d'un pin, et réchauffait ses jambes glacées. Un large chapeau couvrait sa tête et tombait sur ses yeux qui paraissaient sombres. Il était dans la vigueur de l'âge, et pourtant ses traits étaient usés comme ceux d'un vieillard, soit par les chagrins, soit par les orages du cœur.

— Mes amis, dit-il, les nuits de vos montagnes sont orageuses; mais heureux qui trouve un toit et un feu de bruyères.

— Nous vous offrirons de plus, répondit

Georges, le repas du montagnard et un lit de feuilles dans la grotte qui sert d'étable à nos chèvres. En parlant ainsi, il jeta sur les charbons la cuisse d'un daim qu'il avait tué dans ses dernières courses. Sa mère posa sur une table la moitié d'un pain d'orge, des fromages de chèvre, des pommes de pin, et le peu de provisions que Georges avait apportées. Un peu de joie revint dans cette chaumière. Mais l'étranger n'y prenait point part; il semblait préoccupé de graves pensées, et touchait à peine aux mets qu'on lui offrait. — Ma mère, dit Georges, vous m'avez appris à chérir tous nos bienfaiteurs. J'ai acheté cette ale pour mêler au plaisir de notre repas le souvenir de celui qui nous le procure. Cet étranger nous imitera : remplissez sa coupe, et qu'il la vide avec nous à la santé de Henri de France!

— De Henri de France! répéta l'étranger, sur le front duquel parut tout à coup une vive pâleur.

— Ce nom vous trouble, ami? répondit Georges. C'est celui d'un enfant qui mériterait toutes les couronnes du monde et qui ne porte

en ce moment que celle du malheur. S'il a des ennemis, qu'ils viennent dans cette cabane : elle se rappellera l'honneur et les bienfaits qu'elle en a reçus.

— Je suis son ami, continua l'étranger. Proscrit comme lui, j'erre sur la terre d'exil. Votre gouvernement respecte l'asile d'un roi : mais il laisserait trahir le mien, car mes jours sont livrés au poids de l'or. — L'hospitalité, répondit Georges, est une vertu des montagnes. Le pauvre n'offre qu'une chaumière pauvre, mais il l'offre avec le même plaisir que si elle était riche. Je défie tous les archers du monde de vous atteindre dans cette retraite que protége saint André, le glorieux patron de l'Écosse. Restez-y. Si vous aimez Henri de France, vous le verrez dans peu de jours, car il a promis de revenir.

Un sourire qu'il serait impossible de dépeindre se dessina sur les lèvres de l'étranger. Mais il l'arrêta aussitôt, comme s'il eût craint de trahir ses pensées. — Ami, dit-il en se levant, vous sauvez mes jours. Mais le temps viendra où je saurai payer la dette sacrée d'une hospi-

talité si généreuse. Un lit de feuilles, du pain d'orge et l'eau du lac suffisent au proscrit. Pour vous, prenez cet or, en attendant un prix plus digne de ma naissance et du service que vous me rendez.

Il se rendit alors sous la grotte, où il devait passer la nuit. Georges comptait les pièces qu'il avait jetées sur la table.—Je les lui rendrai à son départ, dit-il; car s'il est proscrit et malheureux, il en a plus besoin que nous. Mais, ma mère, que pensez-vous de cet hôte? est-ce encore un prince? on le dirait à la fierté de ses regards et au ton brusque de ses paroles.

— Que saint André nous protége, mon fils! répondit-elle; qu'il nous fasse discerner si l'homme vertueux est entré dans notre maison. Les yeux de celui-ci se cachaient aux miens, quand je voulais le voir de près. Observons ses pas : je crains qu'il n'attire quelque malheur sur notre chaumière.

Le respect que Georges portait à sa mère l'empêcha de la contredire, mais il était loin de penser comme elle. Le lendemain il alla

pour éveiller son hôte, mais il le trouva qui se promenait aux bords du lac dont le vent du matin agitait l'onde. — Vous êtes heureux, dit-il à Georges, d'habiter des lieux si paisibles; depuis une heure je respire le frais de la brise, j'écoute les accens plaintifs de la bergeronnette et du rouge-gorge, avec un plaisir qui me fait oublier de longues traverses. Il me semble qu'après avoir tant souffert, la vie que j'aimerais le mieux serait d'être un chasseur des montagnes. Quel plaisir de s'égarer au milieu de ces roches solitaires, et de poursuivre le daim caché sous la bruyère des vallons! — Vous pouvez en jouir, dit Georges. Vous verrez qu'au retour d'une longue chasse sur les lacs glacés, on aime le feu de la cabane et le simple festin qu'égaient de bons compagnons. Ma mère s'effrayait hier de vos regards sombres, mais moi je vous crois cette franchise à laquelle nous sommes habitués dans ces contrées.

— Vous ne vous trompez pas, Georges, répondit l'étranger: le malheur a pu donner à mes yeux l'habitude de la tristesse, mais mon cœur n'est point double, et vous en lirez

toutes les pensées. Respectez pourtant le secret de mes infortunes. Pour vous, je me nommerai Norbert; ne songez point au nom que je porte dans le monde.

Un déjeuner frugal succéda à cet entretien. Georges se rendit ensuite à Édimbourg, pour acheter à son hôte des vêtemens conformes à sa nouvelle fortune. Pendant son absence, celui-ci s'efforça de plaire à la mère et d'effacer les impressions qu'il lui avait inspirées la veille. Mais l'âme de la vieillesse est méfiante, et Marguerite (c'était le nom de l'Ecossaise) ne quittait point ses répugnances. Le soir, ils étaient tous trois réunis près du foyer. Au lieu de raconter ces antiques légendes qui charment les veillées des montagnards, Marguerite s'adressa à l'étranger.

— Vous ne vous étonnerez point, dit-elle, qu'une femme de mon âge soit curieuse; puisque vous êtes Français, racontez-nous donc les malheurs du jeune prince qui nous a visités sous cette chaumière.

L'étranger se recula et ses dents se serrèrent avec force. Ses noirs sourcils s'abaissèrent

sur ses yeux. — Vous parlez de Henri de France? répondit-il d'une voix sombre. Songez-vous...— Il s'arrêta et reprit ensuite d'un ton paisible :

— Qu'est-il besoin de faire connaître à la chaumière les malheurs des palais? — Nous aimons ces récits, continua Marguerite, qui nous parlent d'infortunes si élevées; notre pauvreté nous en est plus douce. Mais, dites-moi, croyez-vous que cet enfant chéri reverra la France?

—Lui! s'écria Norbert en se levant tout d'un coup. Il retomba bientôt sur son siége et poursuivit :

—Femme, qu'il grandisse dans ces montagnes, mais qu'il ne songe plus à la France : les Français qui l'ont banni de leur sein se serreraient tous et crieraient d'une voix terrible : Aux armes! le drapeau si funeste à sa famille lui montrerait un front invincible de combattans, prêts à mourir plutôt que de l'élever sur le pavois de ses pères. Que n'est-il mort dans son berceau, avant d'être pour sa patrie une cause de terreur et de querelles sanglantes! Mais je

parle comme un ennemi, quand j'aime du fond du cœur celui qui s'est fait chérir sous cette chaumière.

— Nous aimons autrement dans nos montagnes, répondit Georges; si l'Ecosse avait encore ses rois, nous aurions des poignards contre ceux qui en parleraient sans respect, fussent-ils proscrits et dans l'exil.

L'étranger se tut quelque temps et paraissait réfléchir profondément. Il reprit ensuite : —Georges, vous avez été généreux en m'accordant l'hospitalité; soyez-le jusqu'au bout: ne me parlez jamais de rien qui me rappelle ma patrie; quant à l'enfant dont je n'ose prononcer le nom, soyez sûr qu'il n'a pas sur la terre de plus tendre ami que moi. Je ne puis en dire plus long, sans trahir des secrets que le tombeau seul peut connaître. Adieu. Il les quitta après ces mots, et se retira dans la grotte où il avait déjà passé la nuit.

— Sa conscience n'est pas tranquille, dit Marguerite; son œil est faux et pervers. Veille sur lui, Georges.

— Je ne veille pas sur celui qui demeure

en ami sous notre chaumière, répondit-il; et vous, ma mère, respectez les secrets du malheur.

III.

La demeure royale d'Holy-Rood, château qui deviendra célèbre dans les souvenirs des Français, offrirait quelques plaisirs, s'il en était pour ceux qui foulent la terre de l'exil. Il est difficile de trouver un lieu plus propre à inspirer ces hautes pensées que chérit la mélancolie. Vous êtes là avec les souvenirs de la loyauté antique, des tournois où brillaient des chevaliers, qui rompaient une lance en l'honneur du roi et des dames. L'herbe qui s'étend le long des cours, les lierres qui grimpent autour des tou-

3.

relles, disent maintenant que cette retraite abandonnée ne voit plus les fêtes des princes; elle ne sert qu'à cacher des larmes versées par des yeux qui n'étaient que trop nés pour en répandre.

Les salles en sont vastes, mais délabrées, et n'apportent aux regards que des images d'une grandeur déchue; mais le parc, par le peu de soin qu'on en a pris depuis un siècle, a gagné de la nature des beautés qu'il n'eût point dues à la main des hommes. Les allées sont des pelouses du gazon le plus épais, au milieu desquelles des chênes majestueux sont venus d'eux-mêmes et dominent en rois des forêts. La nature, nullement contrariée, étend des berceaux de viornes et suspend des ponts de verdure d'un arbre à l'autre. Sous un ombrage impénétrable, vous vous sentez ravi par les parfums de la douce clématite et du chèvre-feuilles, qui couronnent les ormeaux de mille bouquets de fleurs. A vos pieds, coule un ruisseau formé par les pluies, où viennent se désaltérer des chevreuils et des biches timides. Ces hôtes légers des bois se jouent devant vous sous la

feuillée, sans craindre le plomb meurtrier qui résonne rarement dans les échos du bois. N'est-il point arrivé aux habitans de ces lieux de s'amuser de ces jeux, qui sont les seuls qui leur restent ? Ils eurent aussi des parcs où les merveilles de l'art ajoutaient à celles de la nature; mais ils n'y trouvaient point la solitude. Maintenant ils n'ont d'autres compagnons que leurs pensées, pensées tristes, qui les occupent lentement dans les vallées silencieuses, et consument avec effort les heures de l'exil.

Celui qui un an plus tôt portait la première couronne du monde se promenait dans ce bois cher à ses ennuis; sur son front, gravé de l'empreinte vénérable de la vieillesse, se lisaient les chagrins de la France, terre chérie sur laquelle il est doux de mourir. Je ne connais rien de si imposant qu'un roi dans l'exil : les malheurs font oublier les fautes, et qui refuserait une larme au spectacle du néant des choses humaines? Napoléon sur le rocher de Sainte-Hélène, Charles X à Holy-Rood, auront plus d'amis que sur le trône. Ils n'en trouveront point parmi ces cœurs secs qui se disputent froide-

ment les dépouilles des rois, mais ils en auront dans ce sexe aimable qui inventerait la pitié si elle n'était déjà descendue des cieux, parmi cette jeunesse qui n'est fougueuse que dans le péril et qui relève d'une main ceux qu'elle abat de l'autre. Ils en auront sous le chaume où s'arrête la vertu trop souvent exilée des villes et où, pendant les veillées du soir, on aime à pleurer sur les infortunes des princes, parce qu'on sent que, plus la chute est élevée, plus elle doit être cruelle.

Le prince donnait la main à cet enfant qui faisait ses joies sur le trône et qui les causait encore dans la solitude. Son petit-fils lui parlait de cette chaumière qui l'occupait sans cesse et à laquelle il se faisait une fête de retourner.—Je ne me plais qu'avec vous, lui dit en souriant l'auguste vieillard; pourquoi voulez-vous me quitter pour courir à la montagne? — Je l'ai promis, répondit l'enfant. Je ne dois plus être roi, mais ne dois-je pas moins honneur à ma parole?

Un soupir douloureux s'échappa des lèvres de son aïeul. — Henri, dit-il, pensez

toujours ainsi. Qu'un prince soit fidèle à ses promesses, même dans les petites choses ; il apprend à l'être dans les grandes. Songez que les sermens ou la parole de celui qui gouverne font le repos et la sécurité de ses peuples ; Dieu punit sévèrement le parjure, mais surtout dans les rois, chez qui ce crime est d'ordinaire le premier pas vers la tyrannie et l'anéantissement des lois.

Ces paroles coûtaient à l'ancien roi de France ; il les prononçait avec amertume, sentant la réponse que son petit-fils allait lui faire. — Mon père, lui dit-il, pourquoi les Français vous accusent-ils d'avoir violé vos promesses ? N'êtes-vous pas trop vertueux, trop vénérable, pour vous être rendu coupable d'une si grande faute?

— Que dites-vous, Henri? Vous réveillez toutes mes peines. Mais je dois vous parler pour vous instruire, car j'ignore si Dieu vous chargera un jour du triste fardeau que l'ambition m'a envié. Mon fils, malheur aux princes que touche de trop près le bonheur des hommes! J'ai vu la France sur le penchant de l'abîme :

j'ai cru ma main assez forte, mais elle était faible, et il eût fallu celle d'un géant. J'avais affaire à de profonds ambitieux qui s'irritaient de me voir encore le manteau royal, et qui voulaient le vendre ou s'en couvrir. Ces hommes habiles dans le mal avaient séparé ma cause de celle du peuple, et me reléguaient dans les tristesses de la royauté. Ils avançaient près du trône comme une cohorte serrée, qui m'offrait une chute sans honneur, ou une guerre qui devait amener ma chute. Que je leur aurais cedé de bon cœur cette puissance qu'ils abreuvaient de tant de fiel! Mais leur âme m'était connue. Ce n'était point moi qu'ils abusaient par des mots qui sont magiques pour la plupart des hommes. Je savais que, arrivés au faîte, ces hommes regarderaient la patrie comme une terre conquise; que le manteau de Brutus cachait en eux des cœurs vils qui n'attendaient pour être effrontés que l'heure du pouvoir. Je savais que leur règne serait la tyrannie la plus flétrissante, dénuée de la gloire qui en rehaussa d'autres; qu'ils seraient des loups farouches brûlans de s'élancer sur les libertés publiques,

et qu'ils avanceraient de folie en folie jusqu'à la ruine de la France. Je crus que mon premier devoir était de la sauver. Aveuglée, elle donnait sa confiance à des perfides, qu'une telle crédulité remplissait de joie. Je dévouai ma vie; j'essayai d'opposer des digues au torrent, qui ne m'eût causé nulle crainte s'il n'eût dû emporter que ma couronne. Dieu a permis ma chute. Hélas! en la souffrant, il a voulu châtier la France. Elle sent la pesanteur de son joug, et voit à qui ont profité ses trésors, son enthousiasme et le sang qu'elle a versé. Les Français, ceux même qui n'ont pas craint d'insulter aux cheveux de la vieillesse, donneront bientôt des regrets à mon souvenir. On m'accusa de vouloir confisquer leurs libertés..... et pourquoi? Jeune, un prince peut aimer un pouvoir sans bornes; mais, si près de ma fosse, qu'aurais-je fait d'un sceptre au dessus des lois? J'aurais été parjure si j'eusse laissé mes ennemis détruire le trône que j'avais juré de défendre, et de là s'acheminer à la ruine de la félicité et des vertus publiques; je ne le fus point en voulant suspendre leur pouvoir, devenu trop fort pour

que les lois pussent l'atteindre, trop effrayant pour le laisser vivre.

— Qu'il est donc cruel d'être roi, répondit l'enfant, s'il faut voir des ennemis dans son peuple, et si les intentions les plus pures sont méconnues!

— Vous ignorez, mon fils, tous les chagrins de la couronne, répondit son aïeul. Les livres que l'on a mis entre vos mains sont bien loin de celui de mon expérience. Le plus obscur laboureur devrait bénir son sort s'il voyait le nôtre dénué des splendeurs qui le déguisent. Songez qu'à peine quelques heures de bonheur m'ont souri pendant les cinq années que j'ai régné. Les douceurs de l'amitié, si chères à un vieillard, m'étaient défendues. Je voyais mon trône entouré de ses plus ardens ennemis; et le droit le plus sacré, celui de disposer de sa confiance, droit que le plus humble des sujets possède, moi prince, je le demandais en vain. Si j'implorais le Dieu de mes pères, l'impie, sans frein, me combattait par ses railleries. Mes délassemens, ces instans où j'échappais à moi-même et aux soucis de la grandeur, étaient des

crimes. Si je parlais en roi, on s'irritait de mon langage; si c'était en ami, on s'amusait de ma faiblesse. N'osait-on pas même insulter aux guerriers que j'envoyais venger l'honneur de la France! et la veille, les mêmes hommes m'avaient accusé d'être indifférent aux outrages qu'elle avait reçus! O mon fils! quelle tâche que de gouverner des hommes à qui la moindre autorité pèse, qui n'ont plus que le manteau de quelques vertus, et dont le cœur, plein d'une ambition dévorante, s'irrite même du pouvoir des bienfaits!

— Mon père, répondit l'auguste enfant, je ne veux plus être roi. Je m'étais dit pourtant : Si les Français me rappellent, je ne viendrai point pour les punir. Je leur dirai d'abord que je les aime, que Dieu seul châtiera les coupables qui ont causé tant de chagrins à mon auguste père. J'appellerai autour de moi les hommes les plus vénérables par leur sagesse; et, pour leur donner l'exemple du désintéressement, je vivrai moi-même avec la modestie d'un citoyen. Chaque jour, j'emploierai toutes mes heures, sans songer si un prince a le droit

de se livrer aux plaisirs. Les miens seront une visite solitaire chez mes sujets les plus pauvres, qui me diront leurs chagrins et recevront mes bienfaits sans me connaître. Mais, pour qu'on ne fasse point d'injustice en mon nom, je fixerai des heures où chacun pourra venir à moi, sans qu'on examine ses vêtemens ou sa naissance. Vous souriez, mon père; mais pensez-vous qu'en me voyant, si jeune, régner avec sagesse, les Français seraient assez injustes pour me haïr? Je voudrais grandir dans la gloire, et leur donner chaque année de nouvelles espérances. Il faudrait bien que l'étranger voulût dicter des lois à ma patrie! J'irais combattre, non à la tête des armées, je suis trop jeune, mais à côté des simples soldats, dont je partagerais toutes les fatigues. Que les Français m'aimeraient au retour! car ils aiment la gloire; et qu'il est doux d'être aimé des Français! Croyez-vous qu'un tel bonheur ne dédommage pas de tous les chagrins du trône? Mais vous l'avez goûté, mon père; car ils vous ont chéri, et peut-être le font-ils encore.

On vint alors avertir l'auguste aïeul de Henri

que l'envoyé d'un prince puissant l'attendait dans la grande salle du château. Il quitta le parc, toujours accompagné de son petit-fils, et s'étonnant que dans un cœur si jeune, Dieu eût placé tant de sagesse. En approchant du château, Henri se joignit à sa sœur, qu'il vit poursuivre des papillons. Là, redevenu enfant, il oubliait ses espérances, s'occupant d'un insecte, comme tout à l'heure il l'avait fait d'un royaume. C'était à qui des deux courrait le plus vite pour saisir une demoiselle réfugiée sur le bleu calice d'un iris, ou un papillon voltigeant de rose en rose. Lassés de cet amusement, ils effeuillaient les fleurs de la marguerite pour juger de l'amour de leur mère, et cueillaient des pensées pour les lui offrir. Mais on vint chercher Henri pour l'amener dans la grande salle où était encore l'étranger.

— Henri, lui dit son aïeul, que faut-il répondre à cet envoyé? Il nous propose le secours de son maître pour vous faire rentrer en France.

En entendant ces mots, le jeune prince se jeta dans les bras de son père, et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Voulez-vous, lui dit-il, ressembler aux méchans qui nous calomnient? Moi, revenir aux Français sans que leur cœur me rappelle! voir la France teinte de leur sang et m'asseoir comme un ennemi sur le trône qu'ils me refusent!

Monsieur, dit-il à l'envoyé en s'armant d'un air de dignité qui fit sourire son aïeul, notre famille n'a pas coutume d'invoquer les armes étrangères; et si, deux fois, elle est venue à leur suite, c'était pour arrêter les maux qu'elles causaient à la patrie. Répondez à votre maître que Henri de France se joindrait à ses compatriotes pour le repousser, s'il n'était pas proscrit et dans l'exil. Mais je pense que mon auguste aïeul vous a déjà fait la même réponse; car, de même que moi, il est Français avant d'être prince.

Son père l'embrassa tendrement et congédia l'envoyé. — Que je vous aime, cher enfant! dit-il ensuite; vous me ravissez par des sentimens si nobles. Persévérez ainsi; maudissez toujours ce qui pourrait avilir la France, ou être la cause de ses larmes. Je voudrais que le

monde entier connût votre réponse : elle ferait taire les calomnies qu'on ose répandre; comme si un diadème teint de sang était doux au front de celui qui le porte ! Les insensés ! quand cesseront-ils de nous méconnaître !

— Mon père, dit Henri, voici l'heure de la promenade. Je voudrais revoir ces braves gens de la chapelle, qui m'attendent depuis huit jours et croient peut-être que je les oublie. Ma sœur nous accompagnera. Elle a été bien fâchée quand elle a su que j'avais commencé une bonne action sans elle. Son père l'embrassa de nouveau, et lui donna les moyens de suivre la générosité de son cœur. Un instant après ils partirent avec leur auguste mère.

IV.

VOULEZ-VOUS voir un magnifique spectacle? transportez-vous sur la colline d'Arthur, célèbre dans les souvenirs des Écossais. L'Écosse et tous ses prestiges sont à vos pieds. Que de ressources pour une imagination rêveuse! Là, des rochers prenant mille formes, l'un servant de bassin à des ruisseaux qui tombent en écumant et disparaissent comme une pensée fugi-

tive; l'autre élevant jusqu'aux nuages ses pics couronnés d'ifs et de sapins que le vent ébranle à peine. Si vous voyez un vallon, c'est pour reposer vos yeux sur une prairie où une rivière projette mille détours délicieux, et entoure des habitations charmantes, paisibles comme l'eau qui les baigne. Si vous voyez des bois, ils vous apparaissent comme un océan de verdure, dont les flots en s'agitant inondent l'air des plus doux parfums. Édimbourg est dans le lointain, entourée d'une brume vaporeuse et comme une jeune épouse qui voile ses charmes sous une gaze légère. Ses clochers brunis par le temps et restes des vieux âges, son château planté sur la cime d'un mont et que l'on dirait être celui des fées, sortent seuls de ce brouillard mélancolique cher aux peintres et aux poëtes. Les flots du golfe terminent cet horizon presque incomparable. L'œil se perd dans cette mer lointaine, où se précipitent plusieurs fleuves, et le plus beau de tous, le Forth, dont le cours s'est marié à des rives que les couleurs les plus suaves ne sauraient peindre. En un mot, vous jouissez là d'un spectacle où

toutes les beautés de la nature se confondent, où la naïade de Tempé donne la main au génie du désert ; où le vieil Atlas porte sur sa cime les glaces et les neiges, tandis qu'à ses pieds le zéphir se joue dans les bosquets et les prairies, et soulève les grâces du printemps.

Ce tableau occupait les regards des deux princes et de leur mère, qui, jaloux de l'honneur de la France, même dans ses beautés insensibles, lui comparaient celui de la terrasse de Saint-Germain. Seul plaisir pour des exilés! chaque ruisseau devient pour eux le Simoïs et ils pensent à la patrie près des saules et des vallons de la terre étrangère. —Je me souviens, disait le jeune prince, des gazons voluptueux de cette terrasse. Quand le bois retentissait du son des cors, nous allions sauter sur son herbe épaisse, et attendre l'issue de la chasse. Ah! cette mer éloignée ne vaut point la Seine, fleuve bien-aimé que nous ne reverrons plus !

—Où sont, répondit sa sœur, ces bateliers qui le parcouraient gaîment? Que sont devenus leurs chants, et le bruit harmonieux des rames ? ici, ce sont des vaisseaux qui déploient leurs

voiles. Mais que j'aimerais mieux les barques de ma patrie! et ces vieux saules dont pendait languissamment le feuillage!

—Mes enfans, dit leur mère, la terrasse dont vous parlez, reçut aussi les pleurs d'un proscrit. Le fleuve, qui vous est si cher, lui rappelait ceux de sa patrie. Il ne respirait qu'avec douleur l'air embaumé de la France. Hélas! c'est qu'il n'est nulle part de bonheur pour des exilés!

La promenade devenait triste : cependant, comme le soleil avançait sa course, les princes et leur mère descendirent la colline d'Arthur et s'enfoncèrent dans les montagnes. Ils entrèrent dans des sentiers peu frayés, et où l'on apercevait plus de traces de chèvres sauvages que de celles des hommes. Ces chemins montagnards n'avaient parfois d'autre soutien que les racines des chênes; mais le léger danger qu'on semblait courir en s'y engageant plaisait aux princes. On rencontrait de temps à autre de profondes cavernes, à qui d'énormes sapins servaient de dômes ; un instant après, c'étaient des fourrés de noisetiers, des bosquets de myrtes, des liserons de vignes vierges et des

berceaux naturels de clématite, exhalant les premiers parfums du soir. — Eh bien, Henri, disait la jeune princesse, on gagne quelque chose à ne pas être roi. Vous voilà comme un chevalier errant qui mène sa dame à la recherche des aventures. Si nous étions encore princes, on ne nous laisserait point respirer cet air frais et voir ces charmans bosquets. Comme vous me regarderiez avec dignité si c'était du haut d'un trône! et puis, je serais coupable de lèse-majesté, si je t'appelais amicalement mon frère, car tu ne voudrais que des respects et plus d'amour.

C'est ainsi que cette aimable princesse cherchait à ramener le sourire sur les lèvres de sa mère; son frère lui répondait :

—Bonne sœur, tu seras toujours pour moi la plus tendre amie. Il n'y a pas long-temps, quand je cueillais des fleurs, c'était pour toi; je ne voulais point que tes cheveux reçussent d'autres parures que celles des roses de Bagatelle, et je les allais chercher au point du jour, baignées de rosée. Comme tu étais contente à ton réveil! Te rappelles-tu nos jeux charmans

sous les arbres de Trianon ! Quand tu te plaçais sur les branches d'un orme, avec quel soin je guidais cette balançoire champêtre ! Tu tombas une fois, combien j'ai pleuré ! Je ne sais ce qui se passe en moi quand j'entends nos serviteurs vanter ta bonté ; mais je les aime alors plus que d'ordinaire, et je les embrasserais mille fois. Si je deviens roi, tu suivras sans contrainte tes goûts les plus chéris ; tu seras la mère de tous les pauvres, et nous aurons ainsi tous deux notre royauté.

— Tu ne m'en peux donner une plus douce, dit sa sœur ; que ne l'ai-je déjà ! Henri, nous ferions comme Louis XVI et son épouse. Nous irions sans aucune suite nous promener dans les champs ; si nous trouvions un vieillard accablé de fatigues et dormant au pied d'un arbre, à son réveil il se verrait riche et bénirait ses bienfaiteurs. Nous nous cacherions pour l'entendre, et quel bonheur ! il vaudrait mieux que ces plaisirs de la chasse que vous autres princes vous aimez tant.

— C'est qu'ils sont nobles, mademoiselle ; dit le jeune prince en se redressant avec une

charmante fierté : tu ne sais donc pas, continua-t-il, qu'un roi doit s'habituer à être intrépide? S'il tremblait devant les défenses d'un sanglier, comment repousserait-il les ennemis de la patrie? Il faut laisser les exercices timides aux reines ; mais moi, j'aimerais à poursuivre un daim dans ces rochers et à franchir leurs précipices.

Tout à coup il fixa ses regards sur un objet assez près de lui, qui venait de le frapper. C'était un jeune chevreuil immobile sous des genevriers. Sommeillait-il, était-il blessé?... Le jeune prince, se livrant à une espérance enfantine, prit son mouchoir pour le passer au cou de l'animal, et fit signe à sa sœur et à sa mère de s'arrêter. Mais sa sœur, aussi enfant que lui, marchait doucement sur ses traces, s'imaginant déjà le chevreuil la suivant comme un favori et apprivoisé par elle. Ce pauvre animal ouvrit les yeux en entendant le bruit, et chercha à s'enfuir. Il retomba et l'on s'aperçut alors qu'il perdait son sang. Cependant, quand il se sentit touché par le jeune prince, qui n'avait plus d'autre sentiment que la pitié, il rassem-

bla tout d'un coup ses forces; il fit un saut que ne put éviter la jeune princesse, et la blessa de son bois. On vit ses jambes chanceler, une pâleur mortelle remplacer les roses de son teint, et ses lèvres se fermer en poussant un léger gémissement. Sa mère vola pour la soutenir et la reçut évanouie dans ses bras. Elle-même devint pâle comme sa fille, chercha des sels, mais elle n'en avait point, oubli qui manqua de leur être funeste. Ils étaient alors sur la lisière d'un bois distant d'un demi-mille de l'habitation de Marguerite. — Je vais chercher des secours, s'écria Henri, écoutant les mouvemens de son cœur plus que la prudence. Avant d'entendre la réponse de sa mère qui le conjurait de rester, il avait pris un des sentiers du bois et courait tout en sueur à la chaumière. Il en poussa la porte avec vitesse et trouva Marguerite qui filait au coin du foyer.

—Madame, s'écria-t-il, venez auprès de ma sœur, un chevreuil l'a blessée, et ma mère craint pour ses jours; apportez quelque liqueur qui lui rende l'usage de ses sens. Appelez votre fils; qu'il fasse un bran-

card de feuillages pour la ramener au château.

Les momens semblaient précieux. Marguerite, au lieu de témoigner sa reconnaissance à l'enfant royal, sortit de suite pour appeler Georges. L'écho seul répondit à sa voix. Elle allait appeler de nouveau quand elle entrevit à travers des arbres assez rapprochés la figure de Norbert. Il est des pressentimens dont on se rend mal compte et qu'on ne peut vaincre. La vue de cet étranger mystérieux troubla Marguerite, et elle rentra de suite dans sa chaumière. J'ai besoin d'en faire la description.

La chambre où l'on se trouvait était peu vaste; les meubles en étaient grossiers, et la plupart de la main de Georges. Il avait fait des siéges avec des branches d'osier et des racines d'arbres. Des nattes de jonc servaient de tapis. On voyait suspendues au dessus du foyer, des têtes de cerf, des fourrures de renard et des plumes de coqs de bruyères; le restant de la muraille était tapissé de mauvais dessins qui représentaient les aventures de Wallace et de Robert Bruce. Le meuble le plus imposant de cette demeure était une table

de chêne, ciselée à la façon antique des montagnards. On l'avait placée à côté d'une porte qui était au fond de la chambre, et d'où l'on entrait dans la grotte qui servait d'étable aux chèvres.

Marguerite ouvrit cette porte, et, pendant que le prince considérait les dessins dont nous avons parlé, sans lui donner le temps de se reconnaître, elle lui prit la main et le poussa dans la grotte. Henri, étonné de cette brusquerie, le fut bien plus quand il s'entendit ordonner le plus grand silence. L'Ecossaise referme la porte, pousse devant elle l'énorme table de chêne pour lui servir de rempart, et jette précipitamment la clef sous les cendres du foyer.

Elle s'était assise; Norbert entra, et voici le colloque que Henri entendit, pâle d'horreur :

— Femme ! ouvrez-moi cette porte; vous cachez l'enfant que je dois voir !

— Qui vous a dit que je le cachais?

— Cette pâleur et le tremblement de vos lèvres.

— Ce serait à vous de trembler !

— Je ne suis plus patient quand l'heure est sonnée !

— Ni moi assez lâche !...

Ici la voix de Marguerite se changea en des gémissemens étouffés. Henri sentit une sueur de glace couler de son front et passer jusqu'à son cœur. Il crut voir le poignard sur le sein de la généreuse Marguerite; et cette pensée lui était plus affreuse que la mort. — Ouvrez! s'écria-t-il, je ne veux pas que ce lâche vous assassine !

A cette voix, qui eût attendri des tigres, la rage de l'étranger redoubla. Il s'élança vers la la porte, espérant l'enfoncer. Mais la table tutélaire servit d'arme à Marguerite. Qu'eût-elle fait pourtant contre la force aidée des passions les plus furieuses? L'étranger, qui ne se déguisait plus, était un lion. Il repoussa l'infortunée avec tant de violence qu'elle resta presque immobile sur la natte où il l'avait jetée. Quoique dénuée de forces, elle en eut encore assez pour appeler son fils. — Georges ! Georges ! Tel est le cri qui perçait les murs de la chaumière, et que les

échos répétaient dans les rochers. L'étranger ébranlait déjà la porte ; mais tout à coup il s'arrêta. Il avait entendu des voix rapprochées répondre à celle de Marguerite. Courant à la fenêtre, il voit Georges accompagné d'un chasseur des montagnes. portant dans leurs bras la princesse blessée que suivait sa mère. A cette vue, la main penchée sur son front et sans dire un mot, mais les dents serrées par la rage, il s'éloigna comme un loup qui craint le plomb homicide.

Malgré sa faiblesse, Marguerite se lève, saisie tout à la fois de joie et d'effroi.

— Dieu vous a sauvé, monseigneur ! s'écria-t-elle, vous allez revoir votre mère et votre sœur.

Le jeune prince, qu'elle trouva agenouillé, levant au ciel ses yeux baignés de larmes, se jeta à son cou.

—Vous êtes devenue ma seconde mère, dit-il ; je serai reconnaissant plus tard... toute ma vie. Maintenant, ce que j'implore de vous, c'est un secret éternel. Ma sœur recevrait le coup de la mort si elle savait le danger que j'ai

couru. Et ma mère ! de mortelles inquiétudes ajouteraient à ses chagrins qui sont déjà si grands ! Promettez-moi... il n'acheva point, car son auguste mère était devant lui.

— Que vous êtes pâle ! Henri, lui dit-elle ; pourquoi nous avez-vous laissées si long-temps votre sœur et moi ? Je mourais d'inquiétude sans ces deux braves gens que le ciel a envoyés à notre rencontre. Mais, vous, que vous est-il arrivé ? Que voulait dire cet homme qui s'est enfui mystérieusement quand il a entendu la voix de Georges ?

— Madame, répondit Marguerite, comprenant quel embarras le jeune prince éprouverait à déguiser la vérité, cet homme est l'un de nos hôtes qui s'est dit proscrit, et que nous avons accueilli à cause de son malheur. Il fuit l'aspect du monde et n'a point voulu rester dès qu'il vous a vue. Je composais un breuvage pour cette jeune demoiselle, et j'appelais Georges pour qu'il lui portât secours. Je n'ai point voulu laisser repartir seul ce jeune seigneur, car qui sait ce qui peut arriver dans les sentiers isolés de ces montagnes ? S'il est pâle, il l'était plus

encore quand il est entré ; et moi, je me troublai aussi, quand j'appris l'accident arrivé à la fille d'une dame pour qui nous prions chaque jour, mon fils et moi.

— Je ne veux point d'autre breuvage que l'eau du lac, dit la jeune princesse, à peine revenue à elle-même ; mais que je vous sais gré de ces tendres soins. Henri s'était approché d'elle et partageait ses caresses entre une sœur et une mère bien-aimées, qu'un instant auparavant il croyait loin de lui pour jamais. Pendant ce temps, Georges et son compagnon coupaient les molles branches d'un saule et les entrelaçaient avec les tiges d'un jeune osier. Quand ce brancard fut assez solide, ils le couvrirent d'une couche de roseaux et d'une mousse douce et séchée. La jeune princesse s'amusait de ces apprêts qu'elle disait peu nécessaires ; puis elle s'essayait de marcher, mais ses forces étaient épuisées. Elle s'assit gaîment sur la litière que lui avaient préparée les montagnards qui ne la soutenaient tous deux qu'avec respect. — Henri, dit-elle, tu seras mon chevalier le long de la route. Reste à mes côtés ; tu donneras la main

à ta dame quand nous descendrons quelques sentiers escarpés. Mais qui fera compagnie à notre mère? — Henri ne tiendra qu'un côté, répondit la princesse; tu me permettras bien de marcher de l'autre. Sa fille prit une de ses mains et la pressa longuement sur ses lèvres. Henri se précipita vers l'autre. — Mes pauvres enfans, dit leur mère émue, nous goûtons maintenant des plaisirs qu'on connaît rarement sur le trône. Et elle les embrassa tous deux avec la plus vive tendresse.

— Ma bonne mère, dit Henri à Marguerite, avant de se mettre en route, nous reviendrons peut-être rarement dans des lieux qui ont été funestes à ma sœur. Mais, puisque vous savez que je l'habite, venez au château d'Holy-Rood; les instans où je vous témoignerai notre reconnaissance seront toujours ceux de mon bonheur. Il la supplia alors d'accepter sa bourse; mais vainement. L'Ecossaise prit une pièce marquée de l'effigie de son auguste aïeul. —Monseigneur, lui dit-elle, je la porterai sur mon cœur, et, après moi, ce sera mon fils. Elle le salua avec un respect mêlé d'amour. Henri, sans

qu'on s'en aperçût, prit sa main et lui dit en la posant sur son sein : — Il n'est point celui d'un ingrat. Il retourna près de sa sœur, et la princesse, sa mère, donna le signal du départ.

V.

Arrivés au château, on consulta de suite un médecin sur l'état de la jeune princesse. Il trouva que le chevreuil l'avait blessée au-dessus du genou, mais sans danger, si l'on prenait les soins nécessaires. Il ordonna qu'elle ne quittât point son lit de plusieurs jours. Pour Henri, sa première action fut d'aller, sans être aperçu, à la chapelle. Son cœur re-

connaissant bénissait Dieu, qui venait de se signaler envers lui. Que de pensées cruelles au souvenir d'un événement si noir! Il se sentait glacé en se figurant la désolation de sa famille, si quelque jour un autre assassin était plus heureux. Mais bientôt la légèreté de son âge et la confiance qu'il avait en Dieu lui firent écarter ces réflexions.

Le lendemain, dès l'aube du jour, il courut à l'appartement de sa sœur. Nous avons déjà vu l'amitié qu'avaient l'un pour l'autre ces charmans princes. Ils ressemblaient aux deux enfans que le suave pinceau de Bernardin de Saint-Pierre nous a fait chérir. On les voyait rarement l'un sans l'autre. Quand ils se penchaient pour s'embrasser, c'étaient deux roses venues sur une même tige, qui se caressent, poussées par le vent du matin; leur voix était la même, leur sourire dessinait la même courbe sur leurs lèvres. Les yeux de la jeune princesse étaient plus doux que ceux du prince, dont le regard devenait déjà mâle et guerrier; mais quand ils se rencontraient, on n'y voyait plus d'autre expression que celle d'une amitié an-

gélique par sa candeur. Cette nuit, Henri n'avait pu goûter un instant de sommeil, moins par le saisissement qu'il éprouvait au souvenir de la chaumière, que par ses craintes sur la santé de sa sœur. Venu près d'elle, il lui disait :

— Que ne sommes-nous à courir sous la feuillée du parc ! Il y fait si doux le matin ! mais te voilà souffrante pour plusieurs jours. Ma bonne sœur, que veux-tu que je fasse pour te distraire ? je vais te lire les histoires qui nous plaisent le mieux, celle du bon Henri, ou de Louis XVI. Je resterai ici tout le long du jour, car je ne suis bien qu'à côté de toi. Comme tu es pâle, Amélie ! je crains que ce chevreuil ne t'ait blessée plus qu'on ne le dit.

Sa sœur le rassurait là-dessus, et il continuait :

— Tout va me sembler triste pendant ces jours-ci. Que faire dans mes promenades où tu ne seras point ? En étudiant, je me dérangerai mille fois pour accourir ici. Veux-tu que je te le dise ? je voudrais que nous soyons autre chose que des princes. Si la fortune nous sourit, il viendra un temps où des rois

étrangers voudront ta main; tu quitteras la France, tu laisseras ton Henri, et je ne trouverai plus sur d'autres lèvres ce sourire de bonté que tout ce qui t'entoure aime autant que moi.

— J'imiterai l'exemple que m'a donné la sœur de Louis XVI, dit la jeune princesse. Elle n'a jamais voulu quitter son frère : mais toi, promets-moi de ne point m'éloigner de ton palais. Je serai ton amie et celle de la reine. Tu te délasseras avec nous des soins du trône; tu nous parleras comme un époux et un bon frère, laissant régner entre nous cette douce familiarité d'à présent.

— Nous serons donc forcés de régner ? dit Henri d'un air triste. Ma sœur, je suis encore bien jeune, mais assez vieux pour comprendre combien il est cruel d'être roi. J'aimerais mieux que nous restassions à Holy-Rood, ou même sous un toit plus obscur; car je t'aime trop pour te cacher un secret, qu'hier ma pâleur et mon trouble auraient pu te faire entrevoir. Pendant que tu m'attendais souffrante et blessée, je me recommandais au ciel,

et me croyais séparé pour jamais de tous ceux que j'aime.

Il lui prit la main en disant ces mots, et cette main tremblait dans les siennes. La jeune princesse écoutait avec le trouble et l'inquiétude d'un voyageur qui apprend que sur la route où il s'engage se trouveront des repaires de brigands ou des bêtes féroces. Henri lui raconta le danger qu'il avait couru sous la chaumière. — Oh! dit-il, en terminant, que tu m'aurais plaint, ma bonne sœur, si tu m'avais vu dans l'état où j'étais. Je murmurais ton nom et celui de ma mère; je mettais ma main sur mon cœur et croyais déjà sentir la pointe du poignard. Je me figurais votre désolation, quand approchant de la cabane vous me trouveriez expirant et incapable de vous dire adieu. Je me disais: qu'il me serait doux de mourir dans mon lit et entouré d'eux! mais là, abandonné de tout secours, oh! cette pensée me remplit encore d'effroi!

Sa sœur l'embrassa avec une tendresse indicible.

— Dieu t'a sauvé, Henri, lui dit-elle, et il

m'a sauvée aussi, car je serais morte de douleur. N'apprenons jamais à ma mère cette aventure terrible. Ses larmes couleraient avec amertume ; mais toi, ne t'expose plus à sortir seul, même dans les allées du parc : ne me quitte jamais, je suis plus âgée que toi, ma présence et mon sexe en imposeront aux assassins. Que leur avons-nous fait? Nous sortons à peine de l'enfance, et nous sommes déjà un sujet d'ombrage!

En disant ces mots, la jeune princesse s'abandonnait à sa douleur et versait d'abondantes larmes. Mais elle les essuya en entendant ouvrir la porte. C'était toute la famille exilée qui venait visiter la malade, et fixer auprès d'elle quelques plaisirs. Là, se trouvait cette auguste fille de deux victimes que la France n'a point assez pleurées, égale dans les grandeurs et dans l'infortune; toujours digne d'elle-même et de son ancien courage. Elle ne savait point pleurer sur ses malheurs, et d'ailleurs la source de ses larmes ne s'était-elle point tarie dans d'autres temps? Nous savons tous que Robespierre la respecta dans les fers : la dignité de sa vertu

en imposa à l'homme qui proscrivait la vertu de la France entière. Depuis, les Français oublièrent ses malheurs et ses longues souffrances. Plus d'une fois on la calomnia sous le toit même où elle se glissait inconnue et pour y mériter des bénédictions. Il ne sera donc dans le monde aucun historien qui chante dignement ses louanges! On laissera perdu pour la postérité l'exemple de tant de vertus, d'une si haute fierté dans l'abaissement, d'une si sainte modestie dans la fortune! Modèle des vertus conjugales, entourant de mille soins celui qui l'appelait sa fille, mère de toutes les infortunes; hélas! devait-elle croire, appuyée d'ailleurs sur tant de souvenirs, qu'elle verrait pour la troisième fois la terre de l'exil? A côté d'elle était son époux, autre victime de la calomnie; car il semble que cette auguste famille ait dû passer dans tous les temps par les adversités humaines. Aucun de ses membres n'a pu être bon ni juste impunément. On leur enviait ce seul bien des malheureux, cette estime de soi-même, qui console au milieu des larmes. Quand Antoine de France, revenant d'une campagne

glorieuse, se dérobait aux applaudissemens de la foule, vous trouviez des hommes qui souriaient d'un orgueilleux dédain. A les entendre, le prince, en agissant ainsi, cherchait des jouissances plus raffinées. D'autres, rabaissant l'honneur de ses drapeaux, nommaient un jeu d'enfant la gloire qu'il avait acquise. Ils lui contestaient la sagesse de ses conseils, sa générosité pour les vaincus, la noble avarice qu'il avait du sang humain. Et d'où venait tant de haine et d'envie? Souillait-on ainsi par les poisons de la médisance l'éclat militaire du héros des temps modernes, de ce Napoléon qui régna sans ennemis parce qu'il fut ferme et étouffa la liberté, qui, dans un état comme la France, tourne souvent au profit des factions et du crime? Cependant examinons quel fut cet homme, comparé à ceux qui l'ont suivi. On ne se dissimule plus quel joug il imposait à la France. Sa main de fer comprimait tout, même les cœurs; son amour effréné pour la guerre ravissait à la patrie tout espoir de repos. Que de pleurs il faisait répandre aux mères, qui maudissaient à cause de lui leur fécondité! Le laboureur man-

quait des bras sur lesquels il avait compté ; le riche fermait les yeux sans trouver un fils à qui léguer le fruit de ses sueurs. Les doux liens de famille étaient brisés ; souvent un décret barbare arrachait l'époux des bras de sa jeune compagne. En revanche, dira-t-on, Napoléon comblait la France de gloire. Mais combien, hélas ! elle la payait cher ! Oublie-t-on d'ailleurs ces trois années de désastres qui nous amenèrent enfin l'humiliation des armes étrangères ? Là se trouva un homme qui vint comme un envoyé du ciel dans la désolation du monde. Il apportait la paix, ce doux trésor après lequel soupirait la France épuisée. Sa voix amie écarta de nos bords les légions qui les désolaient. Loin de songer à punir la terre qui l'avait rejeté de son sein, il lui donna des lois mûries dans l'exil. Il en était une, sublime dans un état sage et boulevard contre la tyrannie. D'où vient que cette loi fut un fléau terrible ? c'est qu'il existait des méchans, des impies profondément dépravés, des ennemis implacables d'un retour qui fermait les plaies du peuple, de ce peuple dont ils s'étaient joués si

long-temps et qu'ils s'étaient habitués à fouler aux pieds. C'est que ces hommes, loin d'être reconnaissans du bienfait, ne virent en lui qu'un moyen d'assassiner le bienfaiteur. Ce bienfaiteur ne fut pas long-temps à le sentir.

Déjà le trône, affermi d'abord par le besoin du repos et le souvenir récent de trente ans de peines, s'entourait de nouveaux orages. Louis XVIII descendit au tombeau, voyant dans un terme rapproché l'ébranlement de sa monarchie et le triomphe des ennemis éternels de sa famille, mère de la félicité publique. Son successeur, trop généreux pour veiller dans l'ombre et déjouer par la ruse des projets contre qui la force devenait impuissante, s'abandonna sans réserve à la bonté de son cœur. Il crut vaincre par des bienfaits! L'imprudent! Ceux des rois ne font que rendre l'ambition plus téméraire en lui révélant ses forces. L'état pencha donc vers sa ruine. Mais, j'ose le dire, jamais l'histoire n'accusera Charles X d'avoir voulu soulager la France du poison qui minait sourdement toutes ses vertus. C'était un acte plein de grandeur, et qui n'eût été que momen-

tané. Qu'on me dise au profit de qui avait tourné cette affreuse licence que l'on voyait croître à un tel point qu'elle épouvantait tous les hommes sages! Avait-elle produit une seule bonne action, un seul bon livre? Au contraire, elle éloignait de la lice les vrais savans, en mettant aux mains de leurs envieux les armes les plus acérées de la calomnie. Elle refoulait sur la scène de vils ambitieux, de misérables pamphletaires qui se faisaient un bonheur de détruire toutes les vertus qui consolaient le pauvre de ses misères, qui arrêtaient l'ambition des riches. Cessons de raisonner avec des phrases. Quand la France se respectait et n'ouvrait pas à tout venu la carrière des lettres, nous avions une littérature noble et vénérée. Mais alors elle était devenue hideuse; on avait fait un métier ignoble de ce qui était le sublime privilége de l'intelligence humaine. La littérature était passée dans des feuilles qui exploitaient à l'envi l'une de l'autre les passions les plus méprisables. Cependant tout ce qui se nommait écrivain dominait avec le ton de la puissance; ils se mettaient à côté des rois,

souvent même au dessus. A les entendre, le monde devait s'écrouler si on osait sapper leurs privilèges, c'est-à-dire si on leur ôtait le droit d'égarer des classes industrieuses, mais ignorantes ; de couvrir de fiel et d'injures les ministres sacrés des autels ; de nous déshonorer aux yeux de toutes les nations, qui souriaient de pitié en voyant nos livres ; en un mot, de faire tout le mal qu'une basse passion d'encens, jointe à l'égoïsme de l'orgueil, à l'immoralité d'un cœur impie, étaient capables de faire.

Tout est changé. Cette liberté a jeté la France dans un abîme de maux, parce qu'elle fut exploitée par des misérables. Aujourd'hui ces misérables sont démasqués, on a vu s'écrouler l'une après l'autre ces réputations de vertu, d'amour des lois, qu'ils s'étaient faites. Tant de puissances, il y a deux ans colossales, sont maintenant des ruines qui tombent déshonorées, et ne recueillent d'autre pitié que celle du mépris. La France a jeté son dégout sur tous ces pamphletaires impurs, vieillis dans l'orgueil et l'intrigue. La France ne veut plus qu'on

consacre les dons de l'intelligence à insulter son Dieu, car ce Dieu elle commence à le reconnaître, elle s'est sentie saisir d'indignation quand elle a vu briser sa croix et ses autels. C'est à nous, génération nouvelle et généreuse, qui ne nous sommes point traînés pendant un siècle dans les sales sentiers de l'ambition, de saisir la plume d'airain qui gravera les droits et l'instruction des peuples. Que cette liberté, dévorante entre les mains des méchans, soit entre les nôtres le glaive qui finira par les briser! Nouveaux Mathatias, levons l'étendard contre les Antiochus qui souillent les parvis du temple. Stygmatisons leur front d'une honte ineffaçable; dévoilons la lèpre cachée de leurs cœurs, rendons sublime le pouvoir qu'ils ont avili. Nous le pouvons, car chez nous il y a de l'âme et des vertus. Il y a cet amour de la patrie, qui n'est chez eux que l'amour de ses honneurs. Il y a du respect pour des croyance. sacrées qu'ils ont osé flétrir de leur insultes Jeunes Français, ils auront beau faire, votre plume d'une main, s'ils veulent la briser, votre épéc de l'autre, l'avenir est à nous!

Retournons aux exilés d'Holy-Rood. Ils se consolaient de leurs chagrins par les doux charmes de l'amitié. La jeune princesse, cachant les pleurs qu'elle avait versés pour son frère, souriait de bonheur, en voyant régner autour d'elle tant de tendresse et de sollicitude. Ainsi, après avoir pratiqué sur le trône tous les devoirs des rois, cette famille vénérable donnait à la solitude le tableau des plaisirs et des vertus domestiques. Mais bientôt l'entretien roula sur la France. On parlait avec amertume de ses discordes sans cesse renaissantes, des ambitions qui se pressaient pour la détruire et lui faire connaître des maux de jour en jour plus affreux. On avait vu le soir du jour précédent un Français qui avait fait des tableaux capables de tirer des larmes des yeux. Il avait peint la France comme un vaisseau qui, ayant perdu ses voiles, s'avance malgré lui dans des régions inconnues et en butte à toutes les tempêtes. Le découragement s'emparait de l'âme des passagers, ils méconnaissaient la voix du pilote, et l'accusaient de leurs malheurs. Déjà on osait lui prodiguer l'insulte, d'autres mains s'empa-

raient du gouvernail, et ne pouvant le guider, étaient remplacées par d'autres. Mais ce qui surtout affligeait les nobles proscrits, c'était la misère, qu'ils avaient su écarter quinze ans des toits du peuple, et qui, plus triste que jamais, se décelait par toutes sortes de plaintes et de gémissemens. Ils se figuraient nos places publiques se remplissant, comme nous les avons vues, d'hommes pâles, à peine vêtus, et criant d'une voix creuse et désespérée : Du pain ou du travail! Le Français qu'on avait vu la veille devait revenir dans la matinée. L'aïeul de Henri lui avait permis de voir et d'entendre parler ce jeune prince, afin de juger s'il était indigne de remédier aux maux de la France. Il ne négligeait aucune occasion d'augmenter la sagesse de son petit-fils, et de lui faire dire à lui-même quels sont les devoirs des rois, afin qu'il se trouvât instruit par ses propres paroles. Il y avait à l'entrée du parc un cintre formé de bancs de gazon, et protégé par d'antiques chênes. Quand le Français fut de retour, les nobles exilés y guidèrent leurs pas. Là, comme Télémaque en face des vieillards de l'antique

Crète, le jeune proscrit allait tracer les devoirs des princes, tels que les lui avaient appris les leçons de son aïeul et les inclinations de son propre cœur.



VI.

Je vois d'ici la malignité sourire dédaigneusement. La scène touchante d'un prince que l'on interroge sur les devoirs des rois se travestira dans sa bouche en une leçon d'enfance répétée à la voix du maître. Plût au ciel qu'avant de connaître l'encens empoisonné des flatteurs, tous les princes eussent subi des examens pareils ! qu'on leur eût fait dire ce qu'ils de-

vaient penser de la royauté et de ses devoirs! Mais déjà les exilés s'étaient assis sur le banc de gazon du parc. L'aïeul de Henri et le Français étaient seuls dans le secret des questions qu'on voulait faire au jeune prince. Celui-ci commença donc par dire ce qu'il avait vu, les factions qui se montraient à l'horizon de la France et menaçaient de la déchirer. Il renouvela les tableaux qu'il avait faits la veille; et jetant un regard sur l'avenir: — Qui peut sauver la patrie, dit-il, quand même elle remettrait ses destinées entre vos mains? Vous êtes jeune, prince. Le fardeau d'un trône serait effrayant pour votre âge, à peine sorti de l'enfance.

— Monsieur, répondit Henri, je n'ai nul regret pour le palais de mes pères. Tout enfant que je suis, je comprends déjà ce que coûte la couronne, et l'exemple de mon aïeul me prouve que les meilleurs princes sont souvent les plus malheureux. Mais élevé dans l'amour de la France je n'ai pas un vœu qui ne soit pour elle. Si elle me rappelait, je m'appliquerais à mériter ses éloges, et malgré ma jeunesse peut-

être m'en montrerais-je digne. N'ai-je pas mon auguste mère qui tiendrait dans les premiers temps le fardeau du sceptre ? et qui vous dit qu'elle ne serait point pour la France une autre Élisabeth ? Plus aimable encore que cette reine célèbre, elle saurait comprimer les factions par sa douceur et les déjouer par sa sagesse. Mais moi, élevé à l'école de l'infortune, j'ai perdu les goûts de l'enfance ; je sens déjà ce qu'il faudrait à ma patrie pour la relever de ses malheurs et lui assurer une paix constante.

— Mon fils, lui dit son aïeul, si le Ciel vous rendait au trône, ce ne seraient point ces désirs vagues de la rendre heureuse qui assureraient la paix de la patrie. Vous savez que l'irréligion fut une des causes de ses malheurs : que feriez-vous, par exemple, pour guérir cette plaie, hélas ! si enracinée ?

— Je voudrais que Dieu fût servi par des mains pures ; et pour fermer à l'ambition l'accès du sanctuaire, j'en rendrais les honneurs vénérables, mais par la seule puissance de la vertu. Le peuple choisirait lui-même ses évê-

ques, qui ne songeraient qu'à leur troupeau. S'ils approchaient de ma cour, ce ne serait jamais pour y demander des richesses ou les regards de la faveur, mais pour implorer la grâce d'un coupable, le triomphe du faible et l'abaissement de l'injuste. Ils n'iraient point entourés d'une pompe orgueilleuse; leur suite serait les bénédictions du pauvre, leur palais partout où il y aurait des larmes à essuyer et des secours à offrir. Guidés sur leur modèle, les prêtres qu'ils éleveraient au sacerdoce seraient trop saints pour s'attirer les railleries amères de l'impie. Ils le vaincraient par le pouvoir de leurs vertus, et ramèneraient dans les temples abandonnés la foule des fidèles. La religion serait dans les cœurs, plus encore que dans des pratiques partagées par la piété et l'hypocrisie. Moi-même je donnerais l'exemple de ses devoirs en ne souffrant jamais en moi rien de ce qu'elle défend aux plus obscurs d'entre les chrétiens. Mes mains qui se leveraient souvent vers le ciel ne tremperaient jamais dans l'injustice; mes lèvres seraient pures et ne se souilleraient point par le mensonge. Je n'imposerais à personne

le joug de mes doctrines ; chacun garderait le droit le plus sacré, celui d'implorer l'être suprême suivant l'usage de ses pères : mais l'impiété garderait pour elle-même le fiel de son cœur. Je ne lui laisserais point le pouvoir de le verser au dehors et de corrompre les ignorans ou les faibles. Car un roi est coupable s'il souffre le scandale sans le punir, s'il laisse publiquement blasphémer celui qui seul fait la prospérité des empires, et dont les lois sont plus sûres pour le repos des hommes que toutes celles qu'ils ont faites eux-mêmes.

—Vous pensez sagement, répondit son aïeul ; mais, mon fils, les mœurs publiques appuyées sur la religion ont encore besoin du secours des lettres. Déshonorées en France, elles ne peuvent reprendre l'éclat dont elles ont brillé. Que feriez-vous pour leur rendre quelque gloire et donner aux vertus et à la morale un soutien si noble et si puissant ?

— Je mettrais le vrai mérite à côté du trône ; je ne lui accorderais point des honneurs futiles, mais celui d'instruire le prince et de le former à la sagesse. J'établirais une société composée

des hommes les plus vertueux qui étudieraient ceux que le ciel destine à la carrière des lettres et qui me recommanderaient tout ce qui pourrait faire la gloire de la patrie. J'aurais soin que la misère ou la pauvreté n'atteignît jamais l'homme de génie, qu'il n'eût point besoin de descendre à l'intrigue pour obtenir des succès, et que la science, accompagnée de la vertu, dominât avant la naissance ; mais je ne montrerais que du dégoût pour ces esprits bas et médiocres qui souillent la profession la plus sublime. Ainsi la France se passerait plutôt de livres que d'en encenser de méprisables.

— Il est un autre point, mon fils, qui ne demande pas moins l'attention des princes ; c'est la distribution des places et des honneurs : consulteriez-vous, pour les offrir, l'éclat d'une haute naissance, comme l'ont souvent fait vos prédécesseurs ?

— Mon père, vous m'avez dit vous-même que le plus grand malheur d'un état était d'avoir des classes privilégiées, que tôt ou tard elles amenaient des divisions sanglantes aussi funestes aux rois qu'aux peuples. Je ne vou-

drais qu'une seule noblesse, celle des grandes actions et plutôt encore des bonnes. Un fils n'hériterait que des souvenirs de la gloire de son père ; ce serait son titre, et il serait encouragé à le soutenir. Ainsi je ne considérerais d'autre mérite, en distribuant des honneurs, que celui d'une vertu personnelle. N'est-ce pas une grande naissance que d'être Français? Voilà toute ma noblesse, et je ne compte pour rien l'éclat de mon berceau. Loin de favoriser l'orgueil des nobles, je leur montrerais souvent l'exemple d'un homme du peuple appelé à leur commander ; car, si cet homme était vertueux et sage, que m'importerait son origine ? Mais aucun n'engloutirait pour lui seul ce qui ferait la subsistance de vingt familles : on verrait disparaître cette prodigalité qui emploie le fruit des sueurs du pauvre, l'obole de la veuve et de l'orphelin, à favoriser les passions d'un oisif, qui, décoré d'un titre pompeux, ne donne aux soins de l'état que quelques heures. Aux armées, les chefs seraient, comme Catinat ou Fabert, d'anciens soldats, décorés moins par le prince que par leurs pro-

pres travaux. Pour rendre la justice respectable, je voudrais qu'elle dictât ses arrêts sous des cheveux blanchis par l'expérience. Mais, puisque je parle de justice, je ne voudrais point qu'on devînt cruel pour venger les lois outragées. Ainsi, s'il fallait verser le sang, ce serait sans cet appareil public qui rend la mort horrible et ne profite point aux méchans; on ne frapperait que celui qui aurait frappé : je laisserais à des lois moins sévères à punir ces crimes qui sont souvent le fruit de l'imprudence et de l'égarement, ces complots que les tyrans seuls châtient cruellement, et qui n'effraient point un bon prince. On ne serait jamais déshonoré quand on aurait expié ses fautes. Je donnerais moi-même l'exemple du respect pour le criminel revenu vertueux des bancs du crime. Mais là encore, dans ces repaires où les cœurs à demi corrompus se perdent sans ressource, j'aurais soin qu'on pût ouvrir son cœur au repentir et qu'on y versât d'autres larmes que celles du désespoir.

—Mon fils, lui dit son aïeul, vous tracez les devoirs des rois d'une manière qui vous montre

digne de les remplir. Plaise au ciel que vous gardiez sur le trône des sentimens aussi nobles! Mais, hélas! l'œuvre des flatteurs les fera périr comme une tendre fleur que dessèchent les vents homicides.

— Je n'aurai point de flatteurs, répondit le jeune prince; je ne veux point qu'une foule de grands se placent entre le peuple et moi. D'ailleurs, pourquoi avilir par une condition si méprisable des hommes qui peuvent être utiles à la patrie? tel dont je ne voudrais point pour courtisan pourrait être un magistrat intègre, un guerrier intrépide, et continuer l'honneur de ses aïeux. Quel avantage rapportent à l'état ces charges de gentilshommes, de grands-maîtres, et toutes ces places qui éternisent l'orgueil des vieilles familles! Je sais qu'il est des circonstances où il faut qu'un roi paraisse avec pompe; mais qu'il accorde aux hommes les plus vertueux l'honneur de réhausser la majesté royale! qu'il les rassemble autour de lui, les montrant aux yeux de la foule comme les plus beaux soutiens de sa puissance! leur dignité serait enviée, mais non plus par les

ambitieux, qui trouveraient rarement accès près de mon trône.

— Vous ne trouveriez donc plus d'obstacles pour gouverner avec sagesse; mais si sévère pour les grands, pencheriez-vous à trop d'indulgence envers le peuple? chercheriez-vous ses applaudissemens, qui durent peu et ne font rien pour la durée des trônes?

— Je ne connaîtrais point de peuple, dit le jeune prince; je verrais tous mes sujets d'un œil égal; je serais ferme pour tous. La bonté de Louis XVI causa sa perte; aussi je serais toujours juste et souvent sévère. Peu m'importerait de plaire à des passions d'un moment; ce que je voudrais, ce serait d'obtenir dans l'histoire une place parmi les grands princes, et de laisser à ma mort la France heureuse et puissante parmi les nations. Je crois que le trop de liberté est funeste au repos de la France. Je donnerais aux hommes vertueux celle de faire le bien et même d'éclairer l'état. Mais jamais un brouillon ou un ambitieux n'aurait le droit d'exploiter les passions du peuple. Ces sortes d'hommes resteraient obscurs : je prouverais à

tout l'état qu'on ne s'élève que par la vertu ou les actions généreuses. Le peuple s'habituerait à voir en moi un chef qui s'oublie lui-même et qui ne songe qu'à la gloire de la patrie. Si j'établissais des lois sévères, j'y serais soumis comme le plus humble des sujets. J'adoucirais le fardeau des charges publiques ; jamais la veuve ne verrait s'engloutir son héritage, mais les riches seuls soutiendraient l'état par un tribut qu'ils s'imposeraient eux-mêmes. Pour ce qui concerne la défense de la patrie, cet impôt si cruel au pauvre, de qui les bras de ses fils sont la seule fortune, pèserait de préférence sur les riches. S'il atteignait les premiers, ce serait dans les instans de péril ; mais jamais pendant la paix on ne verrait des armées oisives. Je les exercerais à des entreprises grandes et surtout utiles ; elles ne se corrompraient point dans un loisir funeste qui donne accès à tous les vices. S'il y avait des terres incultes, j'en ferais des colonies pour des familles pauvres, je rehausserais les nobles travaux de l'agriculture communs aux grands peuples des temps antiques. Ainsi l'oisiveté et l'indigence dispa-

raîtraient de la France. Le moindre citoyen s'y verrait égal et souvent plus heureux que les La Rochefoucaud et les Rohan ; j'irais jouir de son bonheur, déguisé sous des vêtemens obscurs. Je chercherais le mérite caché sous le chaume, et punirais l'orgueilleux qui l'humilie. N'obtiendrais-je point à ce prix le bonheur de ma patrie? ne descendrais-je point au tombeau au milieu des bénédictions du peuple, qui goûterait enfin des jours de paix après tant d'orages et de vents contraires?

Telles furent les paroles du prince; l'étranger, qui les avait écoutées dans un religieux respect, étonné de tant de sagesse dans un âge si tendre, n'avait résisté qu'à peine aux mouvemens de son cœur : il voulait interrompre le prince et se jeter à ses pieds; il le fit alors. —O mon roi! s'écria-t-il en lui prenant la main qu'il baignait de ses larmes, si le peuple vous entendait, il connaîtrait que Dieu vous destine à guérir ses longues douleurs. Et c'est vous, vous qui l'aimez tant, qu'il laisse verser des pleurs au sein de l'exil. Paraissez, rentrez sur les rives de la patrie. Qui pourrait refuser la

couronne à un front qui en est si digne, et repousser une main déjà si forte?

— Monsieur, dit le jeune prince, il est doux de recevoir l'éloge d'un Français. Mais vous me parlez comme à votre roi, et je ne suis, hélas! qu'un fugitif, mille fois plus à plaindre que vous; car vous reverrez la patrie, vous respirerez bientôt l'air de la France. Si quelque ancien ami vous parle de nous, dites-leur la résignation de mon père : mais moi, je ne rentrerai jamais sur les rives que j'ai quittées, si le cri du malheur public ne m'y rappelle. Non, je ne veux jamais revoir en ennemi la terre inhospitalière qui m'a repoussé. Plutôt mourir ici, plutôt pleurer chaque jour, que de voir couler le sang d'un seul Français!

— Que ne le savent-ils! poursuivit l'étranger. Sous chaque toit, en France, il y a pour vous des cœurs et des larmes. Mais on ignore ces vertus qui croissent dans la solitude : les méchans vous peignent comme un enfant nourri de fiel, qui n'aspire qu'à venger les maux des siens. On verrait, disent-ils, rentrer avec vous ce que la

France déteste, l'oppression des consciences et le joug des vieilles familles. Les lois s'armeraient d'un glaive de mort; on ne distinguerait ni l'innocent ni le coupable; et ceux qui, pour conserver du pain à leur fils, ont fléchi devant l'idole, seraient frappés avec ceux qui l'ont élevée.

Le jeune prince baissa les yeux; un douloureux sourire errait sur ses lèvres. — Quel prince, dit-il, a pu fonder un règne durable en s'appuyant sur l'insolence des grands et l'oppression des cœurs? Hélas! les malheureux qui me peignent ainsi savent bien qu'ils me calomnient. Sans doute, je déchirerais le masque des oppresseurs; mais que ferais-je de leur sang? et pour ceux que l'on égara si long-temps, quelle plus belle vengeance que de leur donner le bonheur que d'autres leur ont vainement promis! Non, jamais les échafauds ne puniront les insultes de Henri de France. Je l'atteste au nom du Ciel, qui aime la fermeté dans les rois, mais jamais la barbarie.

L'aïeul de Henri s'entretint alors avec l'étran-

ger, que tout ce qu'il entendait ravissait de plus en plus. Henri retourna au château avec les autres membres de son auguste famille. Nous les quitterons un instant pour nous occuper du mystérieux criminel que nous avons laissé s'éloignant de la chaumière de Marguerite.

VII.

L'ÉTRANGER se retirait, la rage dans le cœur. Après s'être glissé comme une bête farouche le long des arbres, il s'arrêta près du sentier où devait passer le jeune prince. Il l'attendit, couché à plat ventre, parmi des bruyères et de jeunes plants de chênes. Mais quand il aperçut de loin les deux montagnards qui l'escortaient, il s'éloigna, en faisant mille imprécations.

Il descendit par des chemins détournés jusqu'à Edimbourg, et de là guida ses pas vers le golfe, qui n'en est qu'à trois milles. Sur le rivage s'élève la ville de Leith, charmante par ses environs.

Norbert parcourut le faubourg qui se projette le long de la mer, et l'ayant quitté, il s'arrêta dans la campagne devant une maison ornée d'une branche de houx. Elle était adossée contre un rocher qui s'avançait jusque dans le golfe. Une petite anse, entourée de saules, amenait les flots jusqu'aux portes de la cabane, où l'on arrivait tantôt dans une barque, tantôt, en remontant plus haut, sur un pont formé de bouleaux. La maison elle-même surmontée d'un dôme de cerisiers sauvages, de sureaux, et de ronces d'un vert éclatant, offrait l'image d'une tranquillité qui n'était troublée que par le frémissement de l'onde et les chants des pêcheurs. L'étranger jeta les yeux autour de lui; il vit à quelque distance de la côte un esquif qui se jouait nonchalamment sur les flots. Celui qui le conduisait balançait ses rames, à demi couché au bout de la

barque, et tenait ses regards fixés sur l'astre des nuits et son cortége d'étoiles brillantes.

— Edmond! cria l'étranger.

A peine cette parole avait retenti que la barque fit un détour et entra dans l'anse. Le jeune homme qui la guidait sauta légèrement à terre.

— Partons-nous pour la France? dit-il.

L'étranger lui répondit d'abord par un murmure sombre, et bientôt par ces paroles :

— La France! celui que nous détestons y rentrera! Je ne sais quel sort maudit l'a sauvé! Malheur à nous s'il règne un jour!

— Ta main était trop vieillie pour un coup si ferme.

Norbert le regarda avec mépris; il lui prit le bras, et, le serrant avec une force qui en fit jaillir le sang :

— Vois si cette main a vieilli. Jeune insensé, tu devrais me plaindre, et ton sourire est une insulte. Il raconta alors ce qui s'était passé dans la cabane et continua : — Un déguisement si habile, tant de soins, tant d'efforts pour me contraindre, perdus pour toujours! Qui sait si

le daim devenu timide s'offrira désormais aux coups du chasseur?

—Je voulais te suivre, et tu m'as laissé dans ce rocher désert où ne viennent que de misérables matelots. Tu ne rapporteras jamais le sang de Henri de France.

— J'y périrais plutôt, dit Norbert d'une voix concentrée. Je le déteste encore plus depuis qu'il m'est échappé. Tout serait perdu s'il rentrait en France. Je le croyais un enfant; c'est un héros dont le courage m'a étonné. Quand j'étais là comme un loup furieux, il ordonnait d'une voix ferme à Marguerite d'ouvrir et de le laisser en face de l'assassin. Mais que tous mes cheveux tombent d'un seul coup si je manque au serment que j'ai fait et si je n'éteins cette race odieuse!

— C'est à moi d'épier la victime, répondit l'autre; j'y rêverai cette nuit.

Norbert et son compagnon descendirent dans la barque et passèrent au bord opposé. Ils entrèrent dans la maison, dont ils étaient alors les seuls hôtes. Ils s'assirent dans la salle, se firent servir un repas modique, et gagnèrent

ensemble une chambre creusée dans le roc, qui n'avait d'autre lit que des bruyères et des feuilles sèches. Là, Norbert essaya vainement de fermer l'œil : la rage le tenait éveillé. Repassant dans son esprit les souvenirs de la journée, il grinçait des dents comme un furieux, et ensanglantait ses bras par ses morsures. Tous deux au point du jour quittèrent leur couche.

Le compagnon de Norbert, plus jeune que lui, avait aussi des traits plus nobles. De beaux cheveux blonds tombaient en boucles jusque sur ses épaules ; ses yeux trompeurs avaient la douce candeur de son âge; bleus comme le ciel, ils semblaient purs comme lui. Qui eût pensé à le voir, que son cœur, loin de s'abandonner au sourire d'une vierge aimable, était fermé pour l'amour et ne roulait que des projets de mort ? Mais presque dès son berceau, il avait appris à détester le nom de ses princes. Norbert (nous tairons son autre nom) était son oncle. Il avait recueilli cet orphelin pour lui tenir lieu de père. Et quel père ! A mesure qu'il croissait en âge, on égarait son jeune cœur, on lui apprenait à ne voir que des oppresseurs de la patrie dans

les meilleurs des maîtres. Pour achever de le corrompre, son oncle appela à son secours les armes de l'impiété. Lui, rugissait au nom d'un Dieu. A d'autres temps il en avait proscrit les prêtres, quoiqu'il fût alors dans le printemps de la vie, à cet âge où la pitié est aimable, où les croyances d'un Dieu sont si douces et si rêveuses. Norbert n'avait point été étranger à un attentat qui couvrit la France d'un voile de deuil. Il poursuivait sur le fils la haine qui l'avait égaré contre le père. Mais son neveu voyait dans cet enfant l'écueil du nouveau trône, qu'il avait aidé de ses mains. A l'aurore de nos malheurs, il comprit que le peuple tournerait bientôt ses vœux vers la terre de l'exil, qu'il attendrait de là son salut et le terme de ses misères. Il voulait briser cette espérance ; le crime qu'il allait commettre lui paraissait une de ces actions fortes que récompense la politique et sur qui se tait l'histoire. Il ne savait pas que tôt ou tard la justice règne impitoyable, et flétrit les criminels, quelles que soient leur couleur et leur fortune. Son oncle et lui avaient fait le serment de ne point rentrer

en France avant d'avoir détruit ce qu'ils appelaient l'objet de ses inquiétudes. Ils s'encourageaient mutuellement dans ces projets horribles. Norbert, abusant de ces mots qui troublèrent tant de fois les nations, citait à son neveu l'exemple de Timoléon et de Brutus. Il lui montrait la liberté prête à périr, implorant une main ferme contre les tyrans; flattait l'impiété de son neveu en lui parlant de fanatisme et de lumières : son ambition, par la crainte d'un retour qui le releguerait dans une vie obscure. Il disposait en maître de cette âme où cherchaient à germer des sentimens de vertu et qui en d'autres mains fût devenue grande et généreuse.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent en Ecosse, fuyant les villes, préférant des toits misérables, où ils se faisaient passer pour des proscrits. Il y avait déjà quinze jours qu'ils habitaient les environs de Leith, quand Norbert, apprenant que le prince se promenait parfois dans les montagnes, exécuta le dessein que nous avons vu. Pour se ménager plusieurs ressources, cet homme, vieux dans la carrière du crime, n'a-

vait point voulu que son neveu prît part à son entreprise. — Si je la manque, se disait-il, Edmond me remplacera, et ses traits n'éveilleront aucun soupçon. Dieu protégea l'enfant royal, et Norbert craignit en frémissant, que devenue méfiante, sa victime ne s'offrît plus à ses coups.

— Edmond, dit-il pendant qu'ils respiraient le frais matinal, on a su la tannière du lion. L'enfant n'ira plus dans les montagnes ; mais là sont des yeux indiscrets qui me connaissent et qu'il faut rendre incapables de nuire.

Edmond recula en pâlissant.

— Es-tu comme une fille timide? continua son oncle, le sang t'arrête-t-il? tu ne saurais donc pas le verser?

— Celui des tyrans, toujours! dit son neveu d'une voix troublée.

— Pour arriver à lui, songe donc qu'il en faut un plus obscur. Ce Georges et sa mère répandront l'alarme, ils me reconnaîtraient entre mille ; veux-tu perdre en un instant un projet mûri par tant de fatigues?

— Mon oncle, répondit Edmond, songe à

ce que je vais te dire. J'abhorre l'enfant dont le retour anéantirait notre ouvrage ; je le poursuivrais dans les entrailles de la terre. Qu'il paraisse! tu verras si cette main tremble. Mais un crime obscur, une vengeance misérable, me donneraient la réputation d'un assassin. Si tu crains d'être découvert, cache-toi dans ces rochers ; pars dès aujourd'hui pour la France ; moi je reste, et je ne quitte point ces lieux sans avoir rempli mes sermens. Celui que nous cherchons se cachera comme un faon timide. Ne l'attendons plus dans ces montagnes. J'irai l'immoler sous son toit royal, sous les yeux de sa mère. Quant à toi, va si tu le veux sacrifier deux malheureux à ta colère ; mais rappelle-toi que ma main ne serrera que celle que je verrai rougie du sang coupable et dévoué au poignard de la vengeance.

— Tu nous perdras par ta pitié ridicule, répondit Norbert : que coûte un crime de plus, quand il faut sauver un royaume ? Tu n'es point né pour les grandes choses, et je me repens de m'être fié à toi.

— Quittons ces discours, reprit Edmond ;

procure-moi un luth et un costume antique. Je t'expliquerai plus tard quels sont mes desseins.

Ils s'entretinrent encore quelques instans. La porte de la taverne venait de s'ouvrir. Norbert s'y montra pour saluer l'hôtesse. C'était une femme avancée en âge, et qui, bien payée par ses hôtes, craignait d'être indiscrète. Elle cachait leur présence dans la maison, et le faisait d'autant plus aisément qu'il y venait peu de voyageurs. Le dimanche seulement quelques matelots s'y rassemblaient pour vider un pot de wiski à la santé de leurs maîtresses. Mais alors les étrangers s'enfonçaient dans des ravins solitaires pour éviter leur aspect. Du reste, ils savaient tout ce qui concernait les proscrits d'Holy-Rood, car leur hôtesse entendant l'un et l'autre, leur rapportait tout ce qui se disait dans la contrée. D'ailleurs, cette maison, située au bord de la mer, leur offrait le moyen de s'enfuir au moindre danger.

VIII.

Henri se mourait d'impatience de savoir des nouvelles de Marguerite. Un matin, il envoya à sa maisonnette celui des serviteurs de son père qu'il affectionnait le plus. Celui-ci, en approchant de la cabane, vit le jardin ruiné et dans un affreux désordre. Les giroflées étaient arrachées, le vent séchait leurs racines; les rosiers étaient flétris, leurs boutons et leurs fleurs jonchaient la terre; on voyait même un

myrte dont toutes les feuilles avaient été brisées l'une après l'autre. Le serviteur étonné de ce triste spectacle, entra dans la cabane, que ses habitans avaient abandonnée. Il retourna donc à Holy-Rood, mais en chemin il rencontra deux montagnards, qu'au portrait que lui en avait fait Henri, il reconnut pour ceux qu'il cherchait. C'était bien là ce jeune homme, aux regards fiers, au front large et ombragé de cheveux noirs. Il tenait le bras de sa mère, qui marchait avec peine et semblait accablée de chagrin.

— N'êtes-vous point une femme nommée Marguerite? lui dit le serviteur. Je viens à vous de la part d'un jeune seigneur qui vous aime, et qui s'intéresse vivement à ce qui vous regarde.

— Nous partons, répondit-elle les larmes aux yeux; c'est mon fils qui a brisé lui-même son jardin; il veut s'engager dans l'armée, et abandonner sa pauvre mère. Remerciez ce jeune seigneur qui a la bonté de se souvenir de nous. Mais comment se porte cette aimable et jeune princesse qui a montré tant de courage?

— Elle se remet peu à peu de sa chute, dit le serviteur, mais tous deux vont savoir avec bien de la peine qu'ils ne vous reverront plus quand ils iront se promener dans la montagne.

— Qui nous empêche d'aller leur faire nos adieux? dit brusquement Georges.

— Je n'osais pas te le demander, dit sa mère; tu es si farouche depuis ce matin : allons-y, ce sera un dernier moment de bonheur que je n'attendais pas.

Henri était à la fenêtre du salon, avec sa mère; sa sœur était dans un fauteuil, encore assez pâle et souffrante. — Henri, dit-elle, je crois voir la bonne Marguerite et son fils; regarde, les voici sous les platanes. Henri avait déjà envoyé aux deux montagnards un salut gracieux; mais il fut tout étonné en voyant l'air embarrassé de Georges et les pleurs qui coulaient des yeux de sa mère.

— C'est un mauvais fils qui veut me laisser seule, dit-elle, parce qu'il a eu des chagrins, notre chaumière lui est devenue odieuse. Il ne demande qu'à se faire tuer à l'armée, ou à passer aux Indes pour mourir dans la route.

Et pendant ce temps, je serai à la charge d'une malheureuse parente que j'ai à Glasoow : voyez comme ce sort est dur à mon âge.

— Ma bonne mère, répondit Henri, quels sont donc les chagrins qui forcent Georges à vous abandonner? il n'y en aurait point qui me forceraient à m'éloigner de ma mère. En disant ces mots il pressait sur ses lèvres la main de l'auguste princesse, qui le payait d'un sourire tendre et maternel.

— L'histoire est un peu longue, dit Marguerite : si pourtant vous voulez l'entendre, je vous la dirai. Vous verrez par là que Georges a tort, et que bien d'autres ont supporté des maux plus grands que les siens. Une histoire racontée par Marguerite! une histoire qui la touchait de près! c'était une matinée de bonheur pour les deux princes! Marguerite prit donc la parole; et pendant ce temps, Georges, assis dans un coin du salon, tenait les yeux fixés sur la terre et semblait absorbé dans les plus amères pensées.

« Je n'ai pas été élevée dans les montagnes et la chaumière qui est devenue la ressource de

mes vieux jours, dit-elle. Quand j'étais jeune, j'avais reçu quelques talens, et l'on ne voyait pas sur mon front ces rides qu'y a gravées le malheur. Mais des revers multipliés firent perdre à mon père son peu de fortune. Il en mourut de chagrin, et me laissa sans appui, dans un âge où il est si doux d'en avoir un. Je devins l'épouse d'un honnête homme, qui m'avait aimée sans le dire quand j'étais riche; mais, devenue pauvre, il ne craignit plus de m'avouer ses sentimens, et je les regardai comme une bonté particulière de la Providence. Il me rendit heureuse pendant deux ans, après lequel le sort qui continuait ses épreuves, le ravit à mon amour. Il ne me laissait que juste assez de bien pour ne pas sentir la misère pendant quelque temps; j'en profitai pour élever mon fils, me remettant à Dieu du soin du reste. Cet enfant n'avait que trois ans, quand l'indigence qu'il m'était impossible de prévenir, mère et occupée comme je l'étais, m'obligea à quitter la ville de Glascow. Je vins chercher une retraite dans ces montagnes, portant mon fils pour toute fortune. J'allai confier mes malheurs à un

respectable pasteur qui se faisait connaître dans les environs par sa charité et sa bienfaisance. Il m'acheta, de quelques deniers qui me restaient et des siens propres, la chaumière où vous m'avez vue. Comme la curiosité y attirait d'un jour à l'autre quelques voyageurs, on était à peu près sûr d'y vivre; d'ailleurs je me promettais d'y élever des chèvres dont je vendrais le lait et le fromage, d'y filer du lin, et de m'occuper d'une foule de petits travaux qui m'empêcheraient de sentir la solitude ou qui me la rendraient agréable. Mon bienfaiteur venait me voir, quelques chasseurs de montagnes s'arrêtaient parfois près de mon foyer; c'était là toute ma société. Je sentais que Dieu relève toujours d'une main ceux qu'il abat de l'autre. S'il m'avait privée deux fois de ma fortune, il m'avait donné un fils dont l'amour pour moi était la plus douce de toutes. Vous ne pouvez vous faire une idée de ses soins et de toutes les petites ressources qu'il employait pour me distraire. Il avait à peine six ans que je ne m'apercevais pas que j'étais seule: sa voix naïve et toujours tendre me délassait du travail et ren-

dait doux les souvenirs que j'avais de son père. Je l'élevais dans la crainte de Dieu, le croyant assez savant et assez riche s'il avait ce bien-là. Il allait faire paître ses chèvres dans les sentiers de la montagne, et m'apportait le soir des fleurs ou des fruits que nous n'avions point. Avançant en âge, il exerçait son jeune courage à gravir sur des pointes de rochers et à poursuivre de jeunes daims. Qu'il était heureux quand il en apportait un qui procurait d'agréables repas à notre chaumière ! Peu à peu il fit connaissance avec les autres habitans des montagnes, et s'en faisait aimer par sa beauté et ses manières aimables et franches ; ils l'invitaient à leurs chasses, le retenaient quelquefois sous leurs cabanes pendant plusieurs jours ; ce que je n'aimais point, mais dont je n'osais pas me plaindre. Mais ce qui était le principal objet des soins de Georges, c'était son jardin.

« — Tu n'as point d'autre plaisir, ma mère, me disait-il ; tu ne vas point, comme moi, l'hiver, sur nos lacs glacés abattre le canard sauvage, et, au printemps, respirer sur la cime des

rochers l'odeur des bourgeons naissans. Tu ne quittes le foyer de la cabane que pour te promener à sa porte ; il t'y faudra de l'ombrage. Je veux te faire un berceau où tu viendras penser à moi quand je n'y serai point. J'irai chercher dans les bois des pieds de chèvre-feuille qui monteront en voûte et rejoindront les cerisiers du rocher. Au bas, j'entasserai des gazons, je planterai des violettes. Si tu le veux, je t'éleverai une jeune biche qui aura son jardin au bout du tien. Tu lui apprendras à recevoir l'herbe dans ta main, et je lui chercherai chaque jour sa provision de feuilles tendres et de bourgènes.

» Trouvait-il, dans ses courses, une plante d'une forme étrangère, il l'apportait, la terre au pied, et m'en faisait une surprise quand j'allais le lendemain matin visiter ce parterre filial. A force de soins, il fit croître plusieurs fleurs qui viennent difficilement dans les montagnes. Il avait tapissé le flanc du rocher de lauriers-roses qui se mariaient à de jeunes vignes et à des jasmins. Il avait planté des lilas ; et, quand arrivait le printemps, il y plaçait

des nids d'oiseaux que suivaient leurs mères. Vous connaissez le respect des montagnards pour ces charmans oiseaux qu'on nomme rouge-gorges. Georges, s'apercevant que j'aimais leur chant plaintif, car, quand on a souffert, on aime tout ce qui est triste, les apprivoisait, et veillait avec le plus grand soin sur leurs tendres nids. Il s'en établissait plusieurs sous notre humble chaume, et pour les préserver des pluies, Georges courbait sur eux des branches de saules, qu'il garnissait de mousse des deux côtés : c'était un second toit charmant et impénétrable. Il n'y avait pas jusqu'à ces ruines de la chapelle qu'il ne sût rendre plus intéressantes. Il plaçait entre leurs pierres des giroflées jaunes, qui ajoutaient à leur tristesse; plantait à leurs pieds des groseilliers, des narcisses et des iris qu'il avait pris sur les bords du lac; il en écartait avec soin les ronces, mais laissait croître les lierres et ces plantes grimpantes qui se plaisent à couvrir les ruines. Nous étions pauvres, mais nous ne sentions jamais le besoin, tant nos vœux étaient simples et aisément satisfaits. Quand Georges tuait quelque

chevreuil, il en vendait la moitié et gardait l'autre. Il se procurait du vin ou quelque liqueur agréable, soit de l'ale ou du wiski ; et tous deux, devant notre feu de bruyères, ou, si c'était dans la belle saison, sur les bords du lac, nous faisions un repas d'autant plus doux que ce plaisir était rare. Georges me disait alors :

— Tiens, ma bonne mère, il y a plus de bonheur à vider cette simple coupe à ta santé qu'à posséder le parc et les tourelles du grand château d'Holy-Rood. Tu me raconteras ce soir quelque récit du temps passé ; je t'embrasserai pour récompense, et me coucherai sur mon lit de feuilles plus heureux que si j'étais roi.

Mais, ainsi que je vous l'ai dit, Georges allait souvent voir les autres montagnards dont il était généralement chéri. Un jour je le vis revenir d'une de ses excursions avec un air contraint que je ne lui avais jamais vu.

— Ma mère, me dit-il, quand d'ordinaire je quitte nos amis pour revenir à toi, j'ai toujours la joie dans le cœur. Je ne veux rien te cacher. Aujourd'hui, je ne sais pas si je t'aime

moins, mais je suis venu à pas lents; et, quand j'ai aperçu notre cabane, j'aurais voulu qu'elle fût plus loin.

Je lui en demandai la cause.

— Tu sais, me répondit-il, que je suis parti hier au point du jour. Notre chasse fut heureuse, et comme le soir s'approchait, nous convînmes de nous arrêter dans une maison que nous apercevions et où l'un des nôtres avait des parens. On nous y accueillit avec la même joie que je ferais moi-même. Le maître de la maison nous présenta sa famille, et nous nous mîmes à table. Il me plaça à côté de sa fille, qui rougissait quand je lui parlais. Tout le monde me louait sur mon agilité et mon bonheur de la journée; mais j'aimais mieux entendre une de ses paroles que les éloges de tout le reste. Elle m'a demandé quel âge j'avais; et, quand je le lui ai dit, elle m'a répondu que c'était à peu près le sien. Elle m'a demandé ensuite si j'allais le dimanche danser à la plaine, et puis elle a souri doucement quand j'ai dit que je ne quittais jamais ma mère. Je lui ai parlé de cette chapelle qui attire souvent les voyageurs; elle a

grande envie de la voir; mais elle n'aime pas, dit-elle, à aller seule dans les montagnes. Je lui ai offert de la conduire, mais elle m'a pressé un peu la main en me répondant qu'elle n'oserait pas.

— Je voudrais bien avoir une sœur comme vous, lui ai-je dit; ce serait un bonheur pour ma mère! Aimez-vous les fleurs? je vous ferais un jardin charmant comme j'en ai fait un pour elle.

— Vous n'avez donc point de sœur? me dit-elle.

— Non, je n'ai qu'une mère bien tendre, à laquelle je pense toujours quand je ne la vois point. Mais, à présent, j'ai autant de plaisir à vous parler que si je la voyais. Ensuite, continua Georges, elle m'a demandé si, quand je voyais une jeune fille, je l'aimais avec des yeux noirs; je lui ai répondu que j'aimais des yeux bleus comme les siens, ce qui les lui a fait baisser. Nous laissions causer ensemble tout le reste de la compagnie, qui eut le verre à la main jusqu'à la moitié de la nuit. Ce matin on nous retint encore. Mais je fus bien surpris, avant de partir, de ce que fit la jeune fille: elle alla

cueillir ce bouquet que je t'apporte, où tu vois du myrte et des pensées, et me dit :

— Vous m'avez dit que votre mère aime les fleurs; donnez-lui ce bouquet pour moi. Vous n'avez peut-être point chez vous de myrte ni de pensées ; leur vue lui fera plaisir.

Je voulus faire comme pour toi dans les momens où je t'aime le plus, l'embrasser; mais elle s'enfuit comme une biche, et me dit adieu de loin en plaçant sa main sur ses lèvres.

— Mon ami, dis-je à Georges, remarques-tu aux premiers jours du printemps combien est doux le chant du rouge-gorge ? entends-tu quelquefois les accens des tourterelles des bois, quand la lune jette ses premières clartés? Ils sont d'une mélancolie charmante, qui me fait rêver, moi à mes souvenirs et toi bientôt à tes espérances. Tu ne penseras plus qu'à la maison d'où tu sors ; tu me parleras mille fois de ces yeux bleus qui se sont baissés à tes paroles et qui t'occuperont le jour et la nuit. Tu voudrais que cette jeune fille soit ta sœur? attends quelque temps, et tu voudras qu'elle soit quelque chose de plus. Tu lui demanderas l'amour d'une

épouse, car il n'en est point de plus doux, Georges ; celui même que tu me portes n'approchera point de ce que tu sentiras pour elle.

— Si je savais cela, me répondit-il, je la détesterais dès à présent. N'es-tu pas tout pour moi, ma bonne mère? tu as versé tant de pleurs pour m'élever ; tu as eu tant d'infortunes dans le monde ; n'est-il pas juste que je t'aime par dessus tout pour te les faire oublier ?

Il m'embrassait en me disant ces mots, et je rendais grâce à Dieu de m'avoir donné un si bon fils.

Mais ce que je lui avais dit arriva malgré lui. Le pauvre garçon soignait moins ses fleurs, et, ce qui ne lui était jamais arrivé avant, il commençait à se plaire seul et à rêver. Je le trouvais le soir couché aux environs du lac ; il répondait aux accens des tourterelles par les sons de son flageolet, qui se répétaient de rochers en rochers. Il étudiait toujours le même air, et sa raison secrète, c'était de pouvoir le jouer à celle qu'il aimait. Il s'était procuré un jeune myrte et des pensées, qu'il avait plantés dans le meilleur endroit du jardin ; il les arro-

sait chaque jour, les couvrait à l'entrée de la nuit d'un léger treillage pour prévenir la trop grande fraîcheur; toute son âme était dans ces fleurs, qui lui faisaient oublier les autres. Au bout de quelques jours il me tourmenta pour le laisser partir à une nouvelle chasse. Je compris son motif, et lui dis :

—Georges, je vois que tes yeux se troublent et que tu n'aimes plus autant notre cabane. Allons tous deux chez le père de la jeune fille; je veux la voir, et mes yeux ne se tromperont point sur elle. Quand nous serons de retour ici, tu ne me quitteras plus, comme tu fais, pour penser à elle; tu pourras m'en parler, puisque je la connaîtrai comme toi.

— Que tu es bonne, ma mère! me dit-il en pleurant de joie et d'attendrissement; j'ai eu tort d'être triste depuis quelques jours puisque tu t'en es aperçue. Je n'irai plus rêver au bord du lac; mais je ne sais quel plaisir m'y conduisait. Je me sentais toujours prêt à pleurer; et pourtant j'y restais des heures entières. Je ne connais encore qu'à peine cette jeune fille, mais que je l'aimerais si elle te ressemblait!

Avant de partir, Georges voulut répondre à la galanterie qu'on lui avait faite. Mais il fut plus d'une heure à composer un bouquet. Il jetait chaque fleur après l'avoir cueillie et me faisait mille questions pour savoir celles qu'il devait prendre.

— Prends des narcisses, lui dis-je ; c'est une fleur triste et qui peint l'état de ton cœur. Joins-y cet iris, qui est le portrait de ses yeux. Tu peux ajouter une rose blanche, symbole de la candeur de tes désirs ; des fleurs de chèvre-feuille, qui sont en tout pays l'emblème des amans. Sois sûr qu'elle recevra ton bouquet avec plaisir ; mais, pour t'éviter la peine de rougir, je le lui offrirai moi-même.

Nous partîmes donc ; et, soit que de loin la jeune fille nous eût aperçus, soit que le hasard seul l'eût conduite, nous la vîmes venir au devant de nous. Je fus surprise et charmée de sa beauté. Elle portait dans ses yeux une douceur céleste ; sa taille était légère ; tous ses mouvemens pleins de grâce ; il était rare de voir une femme si charmante dans ces montagnes.

— Mademoiselle, lui dit Georges, ma mère

a voulu vous voir, car je n'ai cessé de lui parler de vous. J'ai planté dans mon jardin des fleurs semblables à celles que vous m'avez données; ma mère en a choisi qu'elle vous apporte.

— Les femmes comprennent toujours ce qui peut expliquer les vœux ou les pensées de l'amour. Je vis bien au sourire de celle-ci que son cœur était plus savant que celui de Georges. Elle plaça le bouquet sur son sein et avait sans cesse les yeux fixés sur lui. Elle nous conduisit près de son père, bon vieillard, que je reconnus pour l'avoir vu quelquefois se reposer dans ma chaumière pendant le cours de ses chasses. Je cherchai le premier prétexte qui me vint à l'esprit pour motiver mon arrivée, chose dont on n'est jamais embarrassé, tant l'hospitalité est douce et sacrée dans les montagnes. A quelque distance que l'on soit l'un de l'autre, on a toujours l'air de deux voisins qui veulent renouer les liens de l'amitié ou les faire naître.

— Voilà un jeune garçon, dit-il en frappant sur l'épaule de Georges, qui effraiera bientôt les daims à vingt lieues à la ronde. C'est bien, mon enfant; il est bon qu'à votre âge on soit

brave et intrépide ; c'est le moyen de charmer les yeux des belles.

Il souriait en disant ces mots qui faisaient rougir les deux jeunes gens. Ils trouvèrent bientôt moyen de s'échapper pendant que je causais avec le vieillard, qui crut sa fille occupée à préparer le repas et Georges à tirer quelques oiseaux, car il s'était muni de son fusil. Georges m'a raconté la conversation qu'ils eurent ensemble ; et il la raconterait encore, car elle s'est gravée mot par mot dans son esprit.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous êtes cause que je n'aime plus autant ma mère. Autrefois, quand j'apercevais poindre le jour, ma première pensée était de songer à ce que je ferais pour elle. J'allais cultiver le jardin qu'elle aime ; j'arrosais le gazon afin qu'il fût plus frais quand elle viendrait s'y reposer ; je portais des grains de blé à ses rouge-gorges ; elle sortait et trouvait notre repas du matin préparé sous son berceau. Elle y trouvait toujours quelque chose qu'elle n'avait point vu la veille. Mais à présent je néglige tout, et elle s'en plaint. Je ne me sens plus le cœur content quand elle

me serre contre le sien ; si elle me raconte, le soir, ces récits qui me charmaient tant, je ne l'écoute qu'avec peine ; j'aimerais mieux qu'elle me parlât de vous. Je lui ai dit que je voudrais être votre frère ; elle en a souri, comme si vous deviez être plus que ma sœur. Dites-moi ce qu'elle entendait par là, car j'ai plus de confiance en vous qu'en elle. Mais, avant, dites-moi votre nom ; je n'aime point à vous parler comme à une étrangère.

— Vous me nommerez Hélène, répondit-elle ; on ajoute : la blonde, dans la montagne. Écoutez, Georges : il est venu ces jours derniers un jeune homme qui me trouvait belle.

— Mademoiselle, me dit-il devant mon père, je possède une grande maison et l'un des plus riches bois de la montagne ; je le parcourrais à peine dans un jour, et j'en mettrais plus de mille à tuer ses daims. Mais je suis triste, quand je rentre le soir, de ne trouver d'autre société qu'une mère âgée. Voulez-vous avoir des colliers de perles et des bagues qui vous feront envier de toutes les jeunes filles? Chaque marchand qui passera dans la montagne vous

offrira ses mousselines les plus fines; et vous serez si belle qu'on ne vous appellera plus seulement Hélène la blonde, mais Hélène la belle. Donnez-moi votre main. Je vous rendrai si heureuse que vous ne regretterez jamais le foyer de votre père.

Je lui ai répondu :

— Monsieur, je n'ai qu'un collier de baies d'églantiers, et mes doigts ne sont point habibitués à porter des bagues. Je ne veux point qu'on m'appelle Hélène la belle, et encore moins donner de l'envie à mes compagnes. J'aime trop mon père pour lui préférer de grandes maisons. — Là dessus, je l'ai salué et l'ai laissé avec mon père.

— Et moi, répondit Georges, si je venais, comme ce jeune homme, vous offrir, non pas des bois, mais la seule chaumière que je possède ?

— Vous! répondit-elle; j'aime mieux votre bouquet de ce matin que ses diamans et ses mousselines. Mais à propos, Georges, je m'attendais que je vous verrais. Mon frère m'a donné deux jeunes ramiers nés du printemps

dernier. Je n'ai pas le temps de les élever; je vous les donnerai à votre départ. Ayez-en bien soin; ce sont des oiseaux charmans, dont les accens sont tendres et plaisent le soir lorsque l'on aime à rêver seul.

— Je ne m'occuperai plus de mes rouge-gorges, dit-il; il n'y a point d'oiseau au monde qui portent bonheur comme ceux qui viennent de vous. S'ils pouvaient dire le nom d'Hélène! Mais du moins ils chanteront plus doucement quand ils vous verront, car je leur répéterai sans cesse votre nom; ils apprendront à l'aimer. D'où vient donc que je me trouve maintenant plus heureux? Pourquoi ne demeurez-vous pas auprès de ma chaumière? Oh! comme le matin j'aurais de bonheur à cueillir pour vous les plus belles roses! le soir, je vous jouerais sur mon flageolet mon air le plus doux. Nous serions assis au bord du lac; nous ne nous quitterions jamais. Votre voix a je ne sais quel accent qui fait que je vous crois aussi bonne que vous êtes belle. Ma mère me sourit aussi quelquefois, mais je respire un air plus pur quand vous souriez; je voudrais vous voler ce sourire

avec mes lèvres. Hélène, ma mère m'a dit que nous ressemblions aux tourterelles qui enchantent au printemps les soirées de nos bois. Mais je les ai vues souvent serrer leur cou l'un sur l'autre et se presser de leurs tendres becs. Pourquoi vous êtes-vous enfuie quand j'ai voulu vous embrasser? pourquoi vous reculer quand je passe ma main sur ce cou si blanc ou que je porte à ma bouche les tresses de vos cheveux?

C'est ainsi que ces jeunes amans s'entretenaient dans la simplicité de leur cœur. Hélène, qui s'oubliait loin de son père, se leva tout à coup, et laissa Georges, surpris de sa fuite. Pendant ce temps j'avais parlé au vieillard de sa fille, n'étant pas fâchée de sonder son cœur. Il me dit bien qu'un des plus riches habitans de ces lieux-ci voulait la prendre pour femme, et que lui, son père, s'en arrangerait beaucoup.

— Elle a refusé, me dit-il; mais c'est un caprice de jeune fille qui passera. S'il en est besoin, j'emploierai mon autorité. Mais j'ai du temps devant moi. Elle s'habituera à voir son prétendu, qui s'y est pris un peu brusque-

ment, ne la croyant pas assez folle pour lui dire : non.

Chacune de ses paroles était autant de coups de poignard que je tâchais de dissimuler. Ce vieillard, trop loin des temps de l'amour, n'en comprenait point le langage. Il ne fit donc nulle attention aux regards et aux gestes des jeunes gens pendant le dîner. J'en attendais la fin avec impatience ; la contrainte que j'employais pour sourire et paraître gaie me faisait souffrir. Après le dîner, Hélène vint nous conduire avec la permission de son père, qui engagea Georges à venir les voir. Elle donna à ce dernier ses jeunes ramiers, qu'il couvrit de baisers en les recevant.

— Tu le vois, ma mère, me dit Georges, c'est un présent d'Hélène. Oh ! combien j'en aurai soin ! Charmans oiseaux ! vous dormirez près de moi pour ne point craindre les vents de la nuit ni les pluies glacées. Je vous baiserai mille fois quand je m'éveillerai ; vous ne manquerez jamais de mousse pour faire votre nid, ni de millet pour nourrir vos petits.

— Vous m'avez dit que vous jouiez du fla-

geolet, lui dit Hélène; nous voici dans un lieu charmant pour l'entendre.

En effet, nous étions dans un de ces réduits solitaires si fréquens dans les montagnes, et qui ont tant de pouvoir sur le cœur de deux amans. Nous voyions à côté de nous un ruisseau formé par les neiges, qui tombait de chute en chute et disparaissait dans une ravine, au milieu de laquelle avaient poussé des chênes dont on voyait les racines; des frênes et des mélèzes bordaient le ruisseau sur le rocher même d'où il se précipitait. Le temps avait étendu sous nos pas des bancs d'une mousse qui était douce comme le duvet le plus moelleux. Le sorbier, dont les fruits semblent des grains de corail, des arbousiers au tronc élancé, des ormes unis l'un à l'autre par les festons souples de la viorne qui se courbait sur leurs têtes, un rocher tapissé de guirlandes de pervenche, dont la fleur d'azur formait avec les roses de plusieurs lauriers, qui s'échappaient de ses fentes, un charmant contraste, nous entouraient de leur ombre ou de leur silence. Georges prit son flageolet et joua un air

plaintif, comme s'il eût voulu soupirer ses chagrins futurs. Il excelle dans cet instrument qu'il a appris étant fort jeune. Quelques pâtres montagnards se montraient de loin à travers les arbres, l'œil fixe et le cou tendu pour l'entendre. Il s'arrêtait à chaque pause, assez longtemps pour que les échos lointains la répétassent, ce qui faisait une seconde mélodie plus douce encore que la sienne par l'effet de l'éloignement. Son amante l'écoutait avec ravissement, et son bonheur ingénu se peignait dans tous ses regards. Quand il eut fini, il posa par surprise son flageolet entre ses lèvres :

— A votre tour Hélène, lui dit-il. Je n'ai fait venir que les bergers, voyons si vous ferez venir les rouge-gorges et les fauvettes.

Je me laisse entraîner au plaisir de vous raconter ces scènes, qui peignent la naïveté de leur amour, et dont j'aurais joui alors avec beaucoup de bonheur, si je n'avais été occupée des tristes paroles du père.

Quand Hélène nous eut quittés, Georges me raconta l'entretien qu'ils avaient eu ensemble. J'attendis au lendemain à détruire ses illusions,

et le lendemain j'attendis encore. Il se plaignait de ma froideur quand il me parlait d'Hélène : il fallut donc l'instruire. Je ne le pus faire sans pleurer ; pour lui, il m'écouta d'un air morne, comme vous le voyez maintenant.

— Qu'est-ce que cela fait à son père, me dit-il, si Hélène ne veut pas être riche ?

Il partit alors sans que je pusse l'arrêter, et le soir je le vis revenir triomphant.

— Ma bonne mère, me dit-il, console-toi. J'ai dis à Hélène que son père voulait la marier malgré elle. Elle m'a répondu : — Quand je t'ai vu la première fois, j'ai senti que je t'aimais. Tu as de trop beaux yeux pour que je devienne la femme d'un autre. Tiens ! prends cette bourse de chamois, où j'ai tracé ton nom et le mien. Tant que tu la garderas, je t'aimerai.

— Mais, mon fils, lui dis-je, tu sais combien un père est absolu dans ces montagnes.

— Vas-tu me faire pleurer ? me répondit-il. Je vaincrai celui d'Hélène. Je lui ferai tant de caresses qu'il me donnera sa fille. Il aime qu'on soit brave, je serai le plus intrépide des chasseurs. Je suis déjà l'ami de son fils, qui m'a

serré la main et m'a dit que j'étais cher à son cœur.

Georges se trompait ainsi lui-même, et je n'essayai plus de le désabuser. Il ne se passait guère de semaines sans qu'il n'allât au moins une fois voir Hélène, et quand il revenait, c'était avec un nouvel amour. Tantôt son amante avait voulu prendre de lui une leçon sur son flageolet, tantôt elle avait baigné ses beaux pieds dans le ruisseau et lui avait permis de les baiser en les essuyant. Une autre fois elle lui avait laissé mettre une rose dans ses cheveux, ou s'était assise à côté de lui, penchant parfois sa tête sur son sein. Georges était dans le ravissement et ne songeait plus qu'au jour de son mariage. Mais comme il allait hier à sa maison chérie, il n'y trouva plus Hélène. Son père y était seul, qui le reçut avec beaucoup de brusquerie et lui dit :

— Ma fille, que je tourmentais pour qu'elle m'obéît, m'a dit qu'elle vous aime. On ne vient pas ainsi sous un toit qui vous accueille amicalement pour en séduire les filles. J'ai fait partir Hélène chez une de ses parentes, et elle y res-

tera jusqu'à son mariage, qui va se faire d'ici à quinze jours, que cela vous arrange ou non.

Georges était pétrifié. Il resta toute la nuit à errer dans les montagnes et à revoir tous les lieux qu'il avait entretenus de son amour. Ce matin il revint auprès de moi, et je fus effrayée de sa pâleur et du changement de ses traits. Il ne me dit rien, s'assied quelques instans; puis, sortant tout d'un coup, il s'en va briser son jardin et le nid de ses chères tourterelles.

— Ma mère, me dit-il d'une voix sombre, je veux me faire soldat et partir de suite.

Je lui demandai pourqnoi. — Mon jardin et ma montagne ne me plaisent plus, répondit-il. C'était sa seule raison à toutes mes demandes. J'employai les prières et les larmes, mais il les vit couler sans s'émouvoir. Tous mes soins pour le retenir étaient inutiles. Il se promenait sans m'entendre de la chaumière au jardin, du jardin au bord du lac. Enfin, il m'obligea à le suivre et à quitter la maison où je pensais fermer mes yeux. Voilà la première peine qu'il m'a causée; mais elle est grande, et je ne devais pas l'attendre d'un si bon fils! Il

aurait dû, avant de s'abandonner sans réserve à son chagrin, songer à celui que j'éprouvais ; moi, dont l'amour pour lui dure depuis vingt ans, et n'est point sujet à l'inconstance !



IX.

Quand Marguerite eut terminé ce récit qui intéressait au plus haut point les jeunes princes, l'auguste mère de Henri prit la parole :

— Vous ne vous attendiez pas, dit-elle, à trouver dans ces montagnes les préjugés de votre patrie. Vous le voyez, mon fils : il n'est pas de coin si reculé de la terre où ne domine l'amour des richesses et l'ambition. Voilà deux cœurs qui s'aiment et qui méritent par leurs

vertus de s'unir ensemble. Mais ce jeune homme n'a qu'une chaumière ; un autre a une maison riche : il l'emportera sur lui, et l'on tiendra peu de compte des peines de deux infortunés.

— Je plains Georges de tout mon cœur, répondit le prince, mais il a tort de se désespérer ainsi. Nous qui avons perdu une couronne, nous lui montrons l'exemple du calme et de la résignation.

— Mon fils, poursuivit la princesse, sa perte est bien plus grande que la nôtre ; il perd une tendre amie, toutes ses espérances de bonheur, toutes les plus douces illusions ; vous, vous ne perdez que la chose la plus misérable de toutes et qui coûte le plus à posséder.

— Marguerite, continua le jeune prince, il y aura peut-être du remède aux chagrins de Georges ; je viens de concevoir un projet dont je ne veux parler qu'à mon auguste aïeul, et qui, s'il réussit, empêchera ce brave garçon d'aller se faire tuer à l'armée. Qu'il aille prendre un peu de gaîté dans le parc, car je le vois pâle et sombre comme un mourant.

Il dit ces derniers mots en prenant dou-

cement la main de Georges, qui sortit avec sa mère, heureuse dans ses chagrins de les avoir dits au jeune prince qu'elle regardait avec raison comme son plus tendre protecteur.

— Quelle est donc votre idée, Henri? lui dit sa mère.

— De les rendre heureux, répondit-il en se jetant à son cou. Ma mère, vous me priverez de tout ce que vous m'accordez ainsi qu'à ma sœur, car je lis dans ses yeux le bonheur qu'elle a de m'imiter. Vous-même, toujours si bienfaisante, mon aïeul qui ne regrette que le pouvoir de faire du bien, nous nous unirons tous pour laisser un doux souvenir dans ces montagnes. Je sais bien que nous ne sommes plus riches, mais quel mérite aurait une telle action si nous étions encore au comble des grandeurs?

— J'aime vos sentimens, lui répondit sa mère; ils me remplissent d'orgueil et de joie. Mais, mon fils, songez donc à la modicité de notre fortune. Nous avions naguères des palais; aujourd'hui, sans l'hospitalité d'un roi qui respecte le malheur, nous serions, comme ce jeune homme, réduits à habiter une pauvre chaumière.

Cependant la voix publique du pays que nous avons quitté nous prête des trésors. On nous croit encore dans l'opulence ; on ignore que nous n'avons porté sur la terre de l'exil que nos souvenirs et nos malheurs. Il sera peut-être quelque moyen d'être utile à ces jeunes gens. Henri, je vous laisse le plaisir d'en parler vous-même à votre aïeul ; maintenant, comme autrefois, il offrira sa médiation pour faire des heureux. Mais, mon fils, ne perdez jamais de vue les leçons que vous trouvez à chaque pas dans l'obscurité présente de votre fortune. Vous voyez qu'il ne se verse pas des larmes que sous les palais, et que la chaumière a aussi les siennes. Si vous deviez rentrer un jour sur le trône de vos ancêtres, ne perdez jamais de vue cette humble classe qui souffre de tous les préjugés qui tourmentent les grands, sans jouir de leurs priviléges. Trouvez-vous plus heureux, quand vous aurez réuni deux jeunes cœurs qui s'aiment, que d'autres le sont à prendre des villes et à recevoir les hommages d'une cour fastueuse.

— La première chose que je voudrais faire,

répondit le jeune prince, ce serait de détruire cette passion de l'or, qui ne compte pour rien la vertu d'autrui. Comment concevoir qu'on attache tant d'importance à ce qui n'est rien par soi-même ; qu'on le préfère au bonheur de ses enfans, de ses amis et de tout ce qui nous entoure?

— On a dit cela avant vous, mon fils. Quand les états arrivent à leur décadence, on méprise d'ordinaire ce qui les fait vivre, les plaisirs et les travaux honnêtes. On devient sensible aux jouissances de la vanité et de l'égoisme, et c'est l'or qui les procure. Qu'a-t-on besoin de chercher la gloire dans le sentier laborieux de la vertu, quand on peut l'acheter si aisément? Cette maladie est le symptôme d'une corruption profonde, et il faudrait une main bien puissante pour la guérir. Napoléon l'aurait pu, si son ambition n'eût creusé sous ses pas le précipice qui l'engloutit jeune et plein de vie. C'était à une force aussi colossale qu'il convenait de régénérer un siècle. Mais cherchant un autre appui que celui de sa gloire, Napoléon acheta des hommes qui furent à vendre après lui et qui

le seront toujours. Il augmenta la corruption, et le pouvoir de l'or au lieu de les détruire. Voilà pourquoi je plains davantage les rois qui règnent que ceux qu'on exile. Le fardeau de la couronne est devenu si difficile que le plus grand homme en serait embarrassé et fuirait comme ces anciens évêques, qui se cachaient dans les bois quand le peuple voulait les charger du funeste honneur de les conduire.

— Ne m'avez-vous pas dit mille fois, ma mère, qu'en France l'exemple du prince servait de loi ? Si je montrais moi-même un grand mépris pour les richesses, si je n'avais point cet appareil opulent qui ruine les peuples, si j'étais toujours simple et d'une grande modestie dans ma demeure comme dans ma personne, ne serait-ce pas un moyen de commencer une réforme si utile au bien de la France ?

— On trouverait moyen de vous critiquer. On ne veut pas qu'en France un roi se mêle trop à la foule, et il n'est pas de pays où l'extérieur du pouvoir ait tant besoin de majesté. Mais vous auriez un moyen plus simple de déprécier le pouvoir de l'or, ce serait de ne le

compter pour rien quand vous voudriez conférer les dignités de la patrie. Ecartez-vous de ce système vil et vénal qui a été la base du gouvernement moderne et la cause active de sa chute. S'il faut des grands dans un état, qu'ils soient de nature à en imposer par la majesté des talens ou des souvenirs. Mais tous ces riches propriétaires, dont les derniers temps ont fait des législateurs et souvent des dépositaires de la confiance royale, n'ont apporté au pouvoir que de petites passions, une vanité de parvenus et le besoin de tout brouiller pour faire parler d'eux. C'est avec de pareils hommes qu'on ruine les états quand ils sont solides, à plus forte raison quand ils penchent à leur perte. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait vu dans quel abîme ils allaient jeter la France. Tous ne voyaient que le plaisir de défaire un roi, ne comptant pour rien les lois qu'ils foulaient aux pieds et l'exemple qu'ils donnaient à leurs successeurs. Tel est le fruit naturel d'un système qui accorde à l'argent ce qu'on ne doit accorder qu'au mérite et à la vertu. Vous seriez perdu, et tous les rois le seront qui le

laisseront vivre. Ainsi, mon fils, honorez le mérite; c'est là le premier coup à porter à cette passion de l'or, si flétrissante dans les particuliers, si funeste, si déplorable dans ses résultats publics.

— Mais, ma mère, comment le reconnaître? Si je dois me défier des grands, si je dois abaisser les riches, que restera-t-il donc? des hommes pleins d'ignorance dont les mœurs n'auront point été polies par l'éducation ou les habitudes de la fortune.

— Ne vous défiez de personne; récompensez les grands qui se montreront dignes de leurs aïeux; n'écartez ni riches ni pauvres, et n'ayez point de ces systèmes qui réduisent une partie de la nation au rang d'ilotes, pour faire passer le pouvoir dans l'autre. Quand je vous dis d'honorer le mérite, c'est de ne vous arrêter à aucune considération dès que vous le rencontrez; il devient rare de jour en jour. La France n'est plus aux jours des Turenne, des Catinat, des d'Aguesseau et des Molé. L'ignorance et la présomption, sa compagne dans les époques de décadence, ont tari la source des grands hom-

mes. Mais, mon fils, tout peut dépendre du prince. Voyez quels météores forment, dans les ténèbres de l'empire romain, les beaux caractères de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle. Ces grands hommes savaient en trouver qui fussent dignes de les servir. Les lettres et les vertus publiques jetaient à leur apparition de vives étincelles. Ils se débarrassaient de cette espèce d'hommes qui pullulent dans les siècles dégénérés et qui envahissent le nôtre, tous ces rhéteurs qui déshonorent l'art de la parole, qui pensent gouverner par des discours, et dont l'orgueil et l'égoïsme sont impitoyables. Tous les grands princes les ont écartés des affaires publiques; et ils prouvent cette nécessité par le mal qu'ils ont fait et qu'ils font encore. Renfermez-les donc dans le cercle de leurs études; et, là encore, fixez sur eux un œil vigilant. Les vertus, les libertés publiques n'auront jamais d'ennemis plus implacables, et tout prince qui serait assez insensé pour s'appuyer sur eux, doit immanquablement périr. Vous plairez à tous les gens de bien en rabaissant leur puissance. Et, je vous le répète,

ne cherchez point chez eux le mérite, il n'y est pas, mais seulement une ambition insensée, un besoin continuel d'encens et de flatteries qui n'ont d'autre soutien qu'un jugement dépravé ou un cœur sec et vicieux. En général, tout ce qui se vante en France de posséder les lumières est ce qui en manque, et ceux qui se croient instruits sont moins propres à seconder un prince qu'un homme simple et ignorant pris dans les derniers rangs du peuple. Ce mal remonte de loin; la génération actuelle est travaillée d'un vice que vous ne pourriez guérir, mais il faudrait songer à celle qui va suivre.

— Combien il serait cruel de régner! Pauvre France! rien ne peut donc prévenir ta ruine, et toutes mes espérances pour ton bonheur sont des illusions.

—Elles n'en seraient point, si, arrivant au trône, vous vous rappeliez les leçons que je vous donne. Vous êtes jeune, vous pourriez semer pour recueillir. Mon fils, vous avez lu, dans l'immortel ouvrage dont chaque ligne doit se graver dans la mémoire des rois, ce que fit Sésostris à la naissance de son fils. Eh bien!

dès le jour où vous mettriez les pieds sur le sol de la France, regardez comme vos compagnons futurs tous les enfans que vous trouveriez au berceau. Votre auguste aïeul a trop peu régné pour s'occuper dignement de cet espoir de la patrie; c'est là pourtant qu'est sa ressource et son salut. Maintenant, ceux qui instruisent la jeunesse (ou plutôt qui la corrompent, car ces deux mots n'en font plus qu'un) demandent l'examen d'un juge sévère. Il faudrait rendre leur magistrature la plus respectable de toutes, et ils l'ont rendue la plus avilie. Un prince qui penserait à relever la France devrait chasser sans pitié, punir même ceux de ces hommes qui dégradent leur mission; il en trouverait en foule. Les établissemens où s'élève la jeunesse sont des repaires de vices et d'impiété; on n'y puise qu'une instruction éphémère, le mépris des plus saints devoirs et l'amour effréné de la licence. Ce mal devient de jour en jour si dévorant que tout père qui pense à son propre bonheur préférera laisser son fils dans l'ignorance. Mon fils, tous les princes qui ont négligé l'éducation de l'enfance

se sont perdus. On vous demanderait sans doute à haute voix d'écarter vos yeux d'une partie si délicate, de laisser à chacun le droit d'instruire ou de faire instruire ses fils. Ne tombez point dans un tel piége ; réservez-vous à vous seul le pouvoir de former pour la patrie de loyaux guerriers, des magistrats intègres et des citoyens vertueux ; c'est là votre droit et votre devoir.

— Mais, ma mère, quels hommes devrais-je choisir pour une magistrature si noble et si importante ? Faudrait-il m'arrêter à l'éclat des talens, et donner la préférence à ceux qui brillent dans les lettres? car il faut plus que de la vertu pour les remplir.

— Mon fils, il faut ce qui est la source des vertus et des talens, une religion sincère. Je ne vous conseillerai jamais de donner à votre cour le ton de l'hypocrisie, mais gardez-vous des impies. Eloignez-les de toutes les magistratures, surtout de celles dont nous parlons. Votre tâche, si Dieu le permet, serait grande, vous auriez à changer un siècle où l'impiété a eté ses racines. Votre exemple d'abord, vos

lois ensuite y contribueraient. Votre aïeul et son auguste prédécesseur sentaient cette vérité, mais ils l'ont mal pratiquée. On les a trompés sous le manteau de la religion, que l'ambition sait prendre dans des temps, comme en d'autres elle prend celui de la liberté et de l'athéisme. Vous, mieux instruit, démasquez les hypocrites, écrasez-les sous le poids du mépris. Que votre foi soit simple, et vos pratiques, comme elle, sans ostentation ni faste. Vous ne pouvez juger un homme que par ses actes, car Dieu seul connaît les cœurs. Si donc un homme se montre vertueux, s'il n'élève point la voix contre le Dieu de ses pères, respectez-le, confiez-lui des charges et croyez qu'il sera digne de les remplir. Mais ceux qui prennent la trompette pour annoncer leurs jeûnes, qui cherchent les regards pour paraître aux pieds des autels, rappelez-vous les pharisiens de l'écriture. La source de la religion qui l'est elle-même, et qui l'est seule, du bonheur et des vertus publiques, est dans un prince éclairé et des prêtres sages. Ne souffrez jamais que le ministre de l'autel quitte son sanctuaire; car si un prê-

tre a des vertus, elles doivent l'éloigner des affaires; s'il n'en a pas, il est le plus dangereux des hommes. Vous ne rendrez jamais aux prêtres de ce temps-ci la pauvreté des apôtres. Il serait ridicule de l'espérer et impie de le vouloir. Du moins que les richesses du monde n'aillent point à celui qui doit les frapper d'anathème. Je vous conseillerai de regarder les évêques comme les hommes les plus respectables du royaume. Mais ils le seront bien plus quand ils auront fait le sacrifice de leur palais et de leur opulence. Alors ce seront des hommes marqués de l'esprit de Dieu, et qui rappelleront la sagesse des premiers âges. Vous leur laisserez l'autorité la plus étendue sur tout ce qui concernent leurs temples; votre royaume est de ce monde : le leur est d'un ordre qui ne concerne pas les rois. Mon fils, voilà donc la grande loi qui doit être dans votre cœur et présider à toutes vos actions; la religion : mais pure et belle comme aux premiers temps de l'évangile. Ne souffrez pas dans votre royaume une seule loi qui permette aux méchans et aux impies d'insulter à des croyances sans lesquelles vous

bâtiriez sur le sable. Quand ces hommes se vantent de vouloir les soumettre à l'examen, demandez-leur quels sont leurs titres? La religion ne persécute pas. Les persécutions sont l'arme de l'impiété ou d'une superstition aveugle. Mais ce n'est point persécuter que d'arracher le couteau des mains d'un furieux, ou de désigner à des voyageurs ignorans le loup qui doit les dévorer dans la forêt prochaine.

— Ainsi il faudrait réprimer la licence d'écrire, et ravir aux Français cette liberté qui les a fait courir aux armes et qu'ils ont voulu garder au prix de leur sang.

— Gardez-vous-en, mon fils. Un conseil si imprudent ne saurait partir que de vos ennemis. La religion seule, par sa hauteur et son importance doit être sacrée et inaccessible. Chaque pierre que l'on détache de cet édifice est une vertu de moins dans l'état; chaque attaque qu'on lui porte, un pas de plus vers la ruine des peuples. Les impies sont travaillés du besoin de faire des impies. Comprimez-les. Que vos lois entourent la religion d'un boulevard inviolable. Ce qu'on a pu dire contre

elle a passé dans des milliers de livres : il est donc temps d'arrêter ce déluge d'insultes et de calomnies, qui détruirait non pas la religion, mais sa puissance morale, qui disperserait le troupeau des chrétiens, sans anéantir la foi chrétienne : car, au désespoir éternel de l'impiété, c'est une montagne immense dont on arrache les productions, mais que l'effort des siècles et des hommes n'ébranlera jamais. Pour tout le reste, mon fils, soyez le plus ardent défenseur d'une liberté qui donne la main aux autres. Dieu doit être mis au dessus des attaques des hommes, car les méchans seuls peuvent l'attaquer. Mais un roi peut l'être par les gens de bien. Et plût au ciel que la liberté de les instruire ou de les combattre eût régné avec tous les rois ! Les temps sont passés, mon fils, où les princes étaient des dieux sur la terre. Méprisez les courtisans qui traiteront de révoltés ceux qui osent vous contredire ; la liberté de vous blâmer rendra les éloges plus flatteurs. Elle éloignera de vous le poison des vices ; elle démasquera ces grands avides, qui regardent le peuple comme un troupeau d'es-

claves, et poussent toujours les rois à la tyrannie, car, sous les tyrans, ils le sont eux-mêmes. Songez d'ailleurs qu'avec cette liberté sainte, la voix de l'opprimé perce les cachots, qu'elle fait pâlir sur son tribunal le juge inique, qu'elle porte jusqu'aux pieds du trône les larmes et les besoins des peuples. Quand votre aïeul s'est vu forcé de la suspendre, il existait des causes qui se présentent difficilement chez les hommes : on s'était servi de cette liberté pour détruire les vertus et les plus saintes croyances. Cela n'arriverait plus avec vous qui placeriez la religion et les mœurs publiques au dessus de l'insulte, comme l'ont fait dans tous les temps les rois et les états qui voulaient vivre.

— Je crains bien, dit le jeune prince, si j'agissais ainsi, d'attirer sur moi les chagrins dont on a abreuvé mon auguste aïeul. Les Français me traiteraient de fanatique si je montrais tant de respect pour la religion, si je la comptais même pour quelque chose.

— Mon fils, les malheurs qui pèsent sur la France sont pour elle de hautes leçons. Les

impies ont promis beaucoup, leur règne a été le signal des calamités publiques; s'il était de longue durée, il ne resterait pas une vertu, pas une espérance de bonheur. On finira par se lasser de l'impiété, et on le ferait de suite, si on voyait une religion pure siéger sur le trône. Vous auriez contre vous des ennemis irréconciliables: ce sont ceux qui ont poussé votre père dans l'abîme, et qui dès votre arrivée s'efforceraient d'en creuser un sous vos pas. Mais la punition la plus terrible pour de tels hommes serait de les condamner à l'oubli. Otez-leur, comme je vous l'ai dit, le pouvoir de nuire et d'exploiter les passions et l'ignorance du peuple. Le peuple n'est impie que par circonstance; il ressemblera toujours aux rois qu'il aime: mais il faut s'en faire aimer. Donnez-lui des prêtres vertueux, qui se mêlent avec lui, qui portent sur leur front l'autorité de leurs exemples. Ayez des punitions terribles contre le ministre des autels qui trahira ses devoirs, mais toute sorte de vénération pour celui qui les remplira dignement. Que vos armées ne soient point privées de ces consolations religieuses qui sont si

douces au milieu des camps, mais que là surtout elles soient faciles et tolérantes. Que la première science d'un jeune homme soit de connaître ses devoirs: elle vaudrait mieux que tout ce qu'ils acquièrent. Vous le voyez, mon fils, la tâche d'un roi est immense; mais que de gloire pour vous, si vous deveniez le régénérateur de votre siècle, si vous fermiez un jour les yeux au milieu d'une nation dont le bonheur serait votre ouvrage!

Ainsi parla l'auguste princesse, si digne de mettre en pratique tant de sagesse et de vertus. Son fils l'écoutait dans un religieux silence et comprenait combien il est désespérant de régner. Heureux enfant! si les décrets du ciel ne s'étaient point appesantis sur ta famille, que de joie tu promettais à la France! Je me tais. Je ne suis qu'un humble solitaire; je raconte ce qui s'est passé dans les montagnes entre un enfant et sa mère. Que le monde juge!

X.

Henri n'avait point oublié Marguerite. Dès que sa mère l'eut quitté, il prit le bras de sa sœur, qui voulait être de moitié dans toutes ses bonnes actions, et se rendit avec elle à l'appartement de leur aïeul. Tous deux se jetèrent à son cou, et se voyant pressé par leurs caresses, ce respectable vieillard se douta qu'ils lui demanderaient quelque acte de bonté, car c'est ainsi qu'ils s'y prenaient toujours. Le jeune prince

lui raconta l'histoire de Georges et d'Hélène, et sa sœur se joignit à lui pour implorer leur bonheur.

—Mes enfans, dit le vieillard, vous me croyez encore roi de France. J'ai perdu le doux privilége de faire des heureux ; je ne dois qu'à l'hospitalité d'un peuple généreux le toit où je repose ma tête ; je n'ai pu garder auprès de moi bien des serviteurs fidèles ; et, ce qui me cause le plus de douleur, je ne puis envoyer des secours à tant de mes anciens sujets qui languissent dans l'indigence.

— Mais, mon père, lui répondit le jeune prince, qui ne sait la vénération que vous portent les Écossais ? Je les entends chaque jour parler du bonheur de vous voir comme d'un souvenir à léguer à leur postérité la plus reculée. Assurément, si vous faisiez savoir au père d'Hélène que vous vous intéressez à celui qu'elle aime, vos désirs seraient pour lui des lois sacrées. Faites-le donc par amour pour nous et pour vous-même, à qui il est doux de trouver dans l'exil vos amusemens les plus chéris du trône.

— Il est vrai, répondit le vieillard en souriant, que, si mes prières sont méconnues, je ne crains plus de perdre un trône. Eh bien! Henri, il y a long-temps que je n'ai respiré hors de ces murs; faites appeler ce jeune homme, et allons avec lui goûter l'air des montagnes. — Il n'achevait pas ces mots que sa voix était couverte par les tendres embrassemens de ses petits-fils.

Georges revint à la vie quand il sut ce que l'on voulait faire pour lui. Voir un prince, un monarque qui un an plus tôt régnait dans la plus belle contrée du monde, descendre jusqu'à lui humble chasseur des montagnes, cette idée le pénétrait de tant de respect qu'il ne trouvait que des larmes pour exprimer son bonheur. Mais, pour ne point allonger cette histoire et fatiguer le lecteur de détails qu'il peut deviner, je conduis de suite les nobles exilés à la demeure du père d'Hélène. Le bon montagnard qu'ils allaient voir était près de son foyer, caressant un dogue favori, qui dormait paisiblement. Georges parut le premier, et lui dit : — Je vous amène des étrangers dont un

regard vaut mieux que l'or. Ne vous souvenez point de ce que vous m'avez dit hier? ils vous apprendront pourquoi je viens ici. Malgré cette prière, peut-être le père d'Hélène allait s'en souvenir, mais alors les nobles proscrits entraient. En voyant ces figures, l'une si vénérable, l'autre si charmante, il oublia Georges, et ne songea plus qu'à faire les honneurs de sa demeure. Il offrit à l'aïeul de Henri le fauteuil de chêne qu'il venait de quitter, et où, comme un patriarche antique, il avait habitude de donner des ordres à ses enfans. Pour lui, il se tint debout, malgré toutes les prières; car, sans connaître encore la qualité de son hôte, il se sentait plein du même respect que s'il eût vu dans ces contrées les descendans des rois d'Écosse.

— J'ai passé ma jeunesse dans vos montagnes, lui dit l'illustre étranger; les revers de la fortune m'y conduisent au déclin de mes jours, et je voudrais y faire le bonheur d'un honnête homme que vous avez traité bien durement.

Le vieillard, qui se rappelait avoir vu un

jeune exilé dans la demeure de ses rois, qui savait que maintenant le même proscrit y terminait sa vie, reconnut ses traits malgré les changemens survenus dans sa personne. Il ne put retenir ses larmes et serait tombé à genoux si le prince ne l'en eût empêché.

— Je vois qui vous êtes, seigneur, dit-il; béni soit saint André qui vous a donné l'heureuse idée de vous arrêter dans ma demeure. Je n'oserai plus m'asseoir dans ce fauteuil, qui va devenir sacré pour ma famille.

— Ils ne sont pour moi que des étrangers, dit le prince ému, et ils respectent nos malheurs!

— Seigneur, continua le montagnard, il n'y a pas de maison dans toute l'Écosse où l'on en parle sans les plaindre.

L'aïeul de Henri expliqua le sujet qui l'avait fait venir; il parla de Georges comme d'un jeune garçon dont il aiderait la fortune et qui était cher à ses enfans.

— Tu peux serrer ma main, dit le vieillard en la tendant à Georges. Quand les plus riches de nos chefs demanderaient ma fille, je

leur préférerais un gendre qui a de tels amis.

Il eût fallu voir la confusion, le bonheur et tous les sentimens qui se peignaient dans les yeux de Georges. Mais le plus heureux était peut-être le jeune prince. Son père remercia le montagnard et lui dit :

— L'hommage que vous me rendez maintenant m'est plus doux que ceux que j'ai reçus dans ma puissance.

— Seigneur, reprit le montagnard, pour compléter le bonheur de cette matinée, daignez accepter sous mon toit un repas frugal; son souvenir ira à mes petits-neveux.

Le roi ne le refusa point. Il se plaisait dans cette chaumière qui lui faisait oublier ses cruels soucis. La table se couvrit bientôt d'un tapis qui n'avait servi qu'à des époques mémorables et que l'on conservait religieusement dans la famille. Le montagnard avait appelé son fils et l'avait chargé d'une commission secrète. On le vit revenir avec une jeune fille charmante dont les joues prirent la couleur du corail quand elle aperçut Georges qui, par respect, se contenta de sourire et de la saluer.

— Seigneur, dit son père, voici Hélène.

— Je l'ai bien reconnue, dit le roi, au portrait que nous en a fait Georges, Chère enfant, lui dit-il, je ne serai point à vos noces; mais c'est moi-même qui veux mettre à votre doigt l'anneau des fiançailles.

Il tira alors de sa main une bague ornée d'un diamant très-riche, et continua : — Vos doigts sont trop charmans et trop déliés; cette bague est beaucoup trop grosse; gardez-la pourtant, et rappelez-vous que c'est un hommage qu'un roi de France offrit à la vertu dans les montagnes de l'Écosse.

Il déposa un baiser sur le front d'Hélène qui réprimait son sourire et baissait les yeux, autant par pudeur que par reconnaissance. Son aimable embarras plaisait au prince, qui prit la main de Georges et la serra dans celle de son amante.

— Mes amis, leur dit-il, je n'ai pas tout perdu puisque j'ai le pouvoir de réunir deux cœurs comme les vôtres. Je prie Dieu de bénir votre union, bien que faite par une main qui porte assez souvent malheur.

Si les hommes qui calomnient cet excellent prince avaient été témoins de cette scène touchante, diraient-ils toujours qu'il n'a point éprouvé assez d'infortunes et qu'il en méritait encore plus?

Le repas fini, l'aïeul de Henri reprit avec le jeune prince le chemin d'Holy-Rood; Georges et le frère de son amante les accompagnaient. De retour au château, Henri fut trouver Marguerite qui attendait dans une grande impatience et qui pleura de joie quand elle sut que son fils allait être heureux. Ils repartirent tous deux pour leur chaumière, Georges se promettant de la rendre plus belle que jamais et digne de sa nouvelle maîtresse. Henri avait trouvé le moyen de causer en particulier avec Marguerite. Elle lui dit qu'elle n'avait point revu l'étranger mystérieux; qu'elle n'avait parlé à personne, pas même à Georges, du danger que le jeune prince avait couru; elle suppliait de nouveau ce dernier de ne jamais sortir seul.

— Monseigneur, lui disait-elle, vous m'avez fait tant de bien que vos jours me sont aussi chers que ceux de mon fils. Pourquoi ne vou-

lez-vous pas que je l'avertisse? il veillerait sur vous et se ferait poignarder mille fois avant de souffrir qu'on touchât un seul de vos cheveux.

— Je ne le veux point, dit Henri : son zèle pour moi trahirait mon secret et éveillerait les soupçons de ma mère. Il n'y aurait plus de bonheur pour elle, et la crainte de me voir atteint par mon ennemi empoisonnerait tous ses instans. J'ai déjà senti que Dieu me protége ; soyons donc calmes et ne prévenons point le danger par notre frayeur.

Imprudent! en ce moment même le glaive était suspendu sur lui.

Cependant le jour du bonheur de Georges était arrivé. Henri lui avait promis d'en être le témoin: sa sœur ne se ressentait plus de sa blessure et voulait aussi voir un bonheur auquel elle avait contribué. Leur auguste mère partit avec eux accompagnée des deux serviteurs qui ne les quittaient plus dans leurs courses depuis l'accident arrivé à la jeune princesse. Ils allèrent donc à la maison du père d'Hélène où ils trouvèrent tout le monde dans la joie. Les rochers voisins retentissaient des accens des cor-

nemuses; la salle de danse était une pelouse de gazon environnée de chênes verts. Georges avait courbé leurs branches de manière à former une voûte charmante, d'où pendaient des nœuds de rubans et des guirlandes qu'il avait moissonnées dans la vallée. Sous ce dôme rustique s'agitait en chantant la jeunesse de la montagne. A l'aspect des princes, les chants cessèrent tout d'un coup. Georges prenant la main d'Hélène vint la présenter à l'auguste mère de Henri qui lui donna un baiser sur chaque joue. Tirant ensuite de son cou un collier de perles orné d'une croix de diamans :

— Voilà votre présent de noces, dit-elle à la jeune vierge en le passant elle-même.

—Je n'ai rien, dit Henri en soupirant; je ne puis leur offrir que mon amitié. Il embrassa aussi Hélène qui rougissait de plus en plus en recevant d'aussi doux honneurs. — Je tiens votre main, continua le prince; si j'étais roi, la danse et vos plaisirs me seraient défendus. Mais j'en peux jouir aujourd'hui sans craindre les lois de l'étiquette.

Il fit signe à Georges de prendre aussi la main

de la jeune princesse, ce que le pauvre garçon n'osait pas faire. Ces marques de bonté excitaient l'amour des assistans qui se disaient l'un à l'autre :

— On a bien raison de parler partout de ces bons princes ! Ils ne méritaient pas de tant souffrir !

Le repas de noces était préparé dans une grotte spacieuse que Georges avait piquée de mousses, les unes jaunes et les autres d'un vert foncé ou tendre. Il avait élevé sur un carré de gazon la place destinée au prince, et suspendu au dessus une couronne de lauriers rose. Quand le jeune prince la vit il se mit à sourire et dit à sa mère :

— Celle-là ne me sera pas ôtée comme on l'a fait pour mon aïeul. Je ne crains pas non plus qu'elle soit pesante et cache l'ennui sous ses fleurs.

Mais il ne voulut point prendre cette place et la céda à sa mère qui la refusa également. On y plaça malgré elle la jeune mariée dont la beauté n'en ressortait que mieux. Ce fut elle qui porta la première la santé de Henri de

France. Tous les montagnards se levèrent et s'écrièrent après elle :

— Puisse-t-il revoir bientôt sa patrie!

Henri ne put s'empêcher de verser des larmes, et sa mère était attendrie au point de l'imiter. Hélène chanta ensuite la romance de Wallace, chant favori des montagnards, qui le mêlent à leurs tristesses et à leurs fêtes. Comme d'autres allaient continuer, on entendit à l'entrée de la grotte les accens d'une guitare.

— Sommes-nous au temps des ménestrels? dit Henri à sa sœur; mais écoute : quels accens! il me semble entendre l'air délicieux du bon Henri. Il ne se trompait pas, et tout son corps tremblait de bonheur et de surprise.

Il s'élance précipitamment de sa place, mais déjà le ménestrel était entré. On pouvait l'appeler ainsi à son costume qui rappelait le temps chevaleresque de Marie Stuart. Tous les regards se fixent sur lui et il les soutient avec grâce.

— C'est un Français! dit-on de bouche en bouche; et les jeunes princes avaient répété : C'est un Français!

On le voyait à la figure de ce jeune homme, figure pleine de charmes et qui semblait annoncer une grande naissance. On lui offrit de prendre part au festin.

— Non, dit-il ; j'ai entendu en passant la romance de Wallace ; j'ai voulu chanter la mienne : écoutez-la.

Alors, d'une voix suave et mélodieuse, il commença ce chant qui excitait tant de bonheur sur les rives de la France, que le vieillard apprenait à son petit-fils en pleurant de joie et qui versait dans tous les cœurs l'oubli de quarante ans de peines : *Où peut-on être mieux?* etc.

Il en avait changé quelques paroles et ajouté un couplet qui était un vœu pour le retour du jeune prince, dont il disait les larmes et les chagrins sur la terre de l'exil. On vit couler des pleurs des yeux de l'auguste princesse qui pressait avec émotion les mains de ses enfans. Elle ne savait quel était ce chantre mystérieux, mais elle se sentait disposée à l'aimer. C'était un Français! il chantait ces refrains qui lui rappelaient tant d'allégresse et qui avaient salué le jour de son hymen! Ainsi, dans une

grotte des montagnes d'Écosse, elle retrouvait un instant les joies de la patrie.

Le ménestrel avait cessé ses chants. Il s'approcha timidement des princes et leur dit :

— J'aurais payé de ma vie le bonheur d'un moment pareil !

— Qui êtes-vous, monsieur? lui dit leur mère, heureuse de parler avec lui le doux langage de la France. Vous nous avez fait entendre des accens qui nous sont bien chers.

— Madame, répondit-il, je ne suis qu'un humble chanteur ; mais mon sang coulerait pour mes princes tant que mon cœur battra pour eux.

— Ce costume et vos paroles, répondit la princesse, rappellent toute la loyauté des temps antiques. Il faut venir sur la terre d'Écosse pour y trouver des chevaliers aussi aimables. Mais je respecte votre secret.

— Ce lieu est-il propre pour le dire?

La princesse le comprit. Un instant après on quitta la grotte du festin, et les jeunes gens recommencèrent leurs danses. Déjà les rochers se brunissaient des ombres de la nuit. Les exilés

reprirent le chemin d'Holy-Rood, et Georges, avec quelques jeunes gens, voulut les précéder jusqu'au sortir de la montagne en tenant des branches de pin enflammées.

XI.

J'ai dit que le jeune Français était vêtu à la manière des ménestrels. Une toque surmontée de plumes d'autruche couvrait à demi ses beaux cheveux. Sa veste, où brillaient des fleurs d'or sur un fond de velours noir, était serrée par une écharpe blanche. Il avait jeté négligemment sur ses épaules un manteau gracieux, semblable à l'antique plaid des montagnards. Il est de ces costumes qui plaisent aux yeux par leur élégance et à l'imagination par les souve-

nirs qu'ils rappellent. Avec eux revient ce moyen âge si poétique et si séduisant. Le ménestrel soutenait ce charme des souvenirs par des paroles empreintes d'une grâce chevaleresque.

— Madame, disait-il, je puis à l'occasion quitter la lyre et saisir l'épée des combats. Quand nos paladins d'autrefois cherchaient les aventures, on les rencontrait à l'entrée d'un défilé, présentant la lance à tout guerrier qui osait ne pas convenir de la beauté de leur dame. Pour moi, j'irais volontiers faire confesser à tous les Français, non la beauté de ma maîtresse, mais le mérite et les vertus d'une princesse qu'on ne peut trop aimer. On verrait sur mon cœur le portrait chéri de son fils; et que de fois je le presserais avec transport contre mes lèvres! Mon bouclier aurait pour devise un lis couvert d'un voile. Hélas! on se moque aujourd'hui des chevaliers; et la fidélité à son roi, comme à sa dame, n'existe plus que dans les livres de nos bons aïeux.

— Vous la faites revivre, répondit la princesse; mais, seigneur chevalier, vous quittez le ciel de la France. Je vous ai déjà demandé

pourquoi. Regardez-moi un instant comme votre dame et maîtresse, et répondez sans détour à mes questions.

— Madame, vous n'avez point oublié ces excursions délicieuses où, obéissant aux vœux des peuples qui vous appelaient, vous parcouriez la France comme une mère adorée. C'est dans un de ces instans que je vous ai vue pour la première fois ; je vous revois dans les montagnes de l'Ecosse ! Où est ce cortége brillant et ces flots d'amis qui vous entouraient ? Vos lèvres ont gardé le même sourire ; mais il ne répond plus, comme alors, aux acclamations de l'amour. De ce jour, madame, je jurai de me consacrer à vous. Mon nom ne fut point inconnu à vos aïeux, ni à vous peut-être. Je suis d'un sang qui arrosa les plaines de cette Vendée où s'est toujours trouvée la France. Si les guerriers dont les cendres se sont mêlées à cette noble terre ne peuvent briser leurs tombeaux, ils ont laissé des fils qui mourront comme eux au nom de l'honneur et du roi. Nous sommes prêts à relever le drapeau que vos ennemis foulent aux pieds. Nous leur apprendrons qu'il est encore

des Larochejacquelein et des Bonchamps, et que le sang des Vendéens ne tarit jamais.

— Monsieur, répondit la princesse émue, il est doux aux malheureux de rencontrer des amis fidèles. Mais pourquoi nous connaissez-vous si peu? Quand une première fois la Vendée courut aux armes, ce fut une cause de deuil pour la France ; les tyrans devinrent plus impitoyables et les opprimés plus nombreux. Que sommes-nous maintenant? d'humbles particuliers, qui ne peuvent sans horreur entrevoir la guerre civile dévorant le beau pays qu'ils ont quitté. Si un jour la France, lasse de tomber d'abîme en abîme, implore le retour de ceux qui sont habitués à la sauver; si des cris unanimes arrivent jusqu'à nos cœurs, nous partirons, nous reverrons cette terre où pourra rentrer avec nous le bonheur et l'abondance. Jusque là, que ceux qui nous aiment le prouvent par leur soumission à nos vœux ; l'amour de la patrie les a dictés, car nous n'aimons que la patrie. Si d'autres pouvaient la rendre heureuse, nous serions les premiers à les bénir.

L'étranger entendit ces paroles avec tant de surprise qu'il lui échappa un cri involontaire.

— Quoi! madame, dit-il, c'est la mère de mon roi qui me parle ainsi! S'il avait deux années de plus, nous lui dirions : Prince, vos défenseurs sont prêts, soyez leur chef!

— Pour combattre des Français! s'écria la princesse. Le rôle d'un Sylla ne convient point à celui qui ne doit régner que pour ramener au monde un nouveau Titus.

— C'est donc là la seule réponse que je dois rapporter à vos amis?

Le jeune étranger entreprit alors le récit des dangers qu'il avait courus pour arriver jusqu'à elle. Il était le comte de ***. Son nom, que nous cachons, n'était point inconnu à la princesse; il lui rappelait de fidèles serviteurs, que nos rois trouvèrent toujours sur le chemin de leurs dangers. L'héritier de leur nom semblait aussi l'être de leur fidélité. De nombreux amis, prêts à le servir, n'attendaient que l'agrément du prince qu'ils voulaient rendre à la France.

Il raconta avec charme et mélancolie son

voyage dans les montagnes d'Ecosse. On avait su son départ, en France; on avait prié le gouvernement anglais de l'entourer de regards surveillans. Son adresse ou son bonheur les lui avait fait éviter, à partir des environs de Londres. Il était venu se réfugier à Glascow, changeant de costume et d'habitudes à chaque ville, étant tantôt un artiste épris du goût des voyages, tantôt un simple chanteur, rappelant les souvenirs et les idées des temps passés. Ses vêtemens de ménestrel n'étonnaient point en Ecosse, où l'on aime passionnément le chant et la lyre. Il les avait crus favorables pour approcher d'Holy-Rood ; et, dans la campagne avoisinante, il avait su que les princes assistaient au mariage d'Hélène. Tel fut son récit ; il le finit par ce mots :

— Je ne pensais pas, madame, que tant de zèle dût n'obtenir que le dédain. Il ne mourra pourtant qu'avec ma vie. Le drapeau de Henri de France flottera au dessus de nos cimiers. Si, loin d'aider notre courage, on nous abandonne, nos travaux en seront plus glorieux. Mais, madame, votre auguste père nous montrerait-il

une indifférence aussi cruelle ? est-il insensible aux affronts faits chaque jour à son petit-fils ? et refusera-t-il, comme vous, la main qui veut les venger ?

— Vous pourrez l'entendre, répondit la princesse. Descendez avec nous à Holy-Rood.

— Je ne me croyais pas digne de tant de bonheur, dit l'étranger en posant respectueusement sur ses lèvres la main de la princesse.

Alors la conversation devint générale.

Arrivés à Holy-Rood, on apprit que l'aïeul de Henri s'était retiré dans son appartement, retraite sacrée qu'on ne franchissait point sans son ordre. Ce contre-temps paru vivement contrarier l'étranger.

— Je n'ose, dit-il, venir en plein jour à Holy-Rood ; cette visite serait connue et compromettrait votre auguste père aux yeux de ses ennemis. Le voir eût été une consolation qui m'eût payé de toutes mes peines. D'ailleurs, je ne perds point l'espoir de le faire entrer dans nos projets, et ma bouche s'exprimerait mieux que ne feraient des lettres.

— Ici, lui dit en souriant la princesse, nous

sommes de simples Ecossais, hospitaliers comme ces bons montagnards et, comme eux, charmés de faire accueil à nos amis. La nuit est trop noire pour vous laisser prendre le chemin de Glascow, où vous arriveriez à peine au point du jour.

Le respect sembla faire hésiter le jeune Français, bien que cette proposition comblât ses vœux les plus chers. Il ne s'y rendit, en apparence, qu'avec peine, et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur quand, la princesse ayant fait une seconde fois cette aimable offre, il ne lui fut plus permis de refuser. On me pardonnera d'entrer ici dans une légère digression.

On sait quel bonheur trouvaient nos princes dans ces relations de famille qui d'ordinaire perdent leur charme au milieu des distractions de la cour. Les lois de l'étiquette n'allaient point jusqu'à leurs cœurs. Tout ce qu'ils éprouvaient de plus doux, c'était de se réunir ensemble, comme on le fait sous des toits vulgaires, de causer sans contrainte et d'oublier le trône et les courtisans. A Holy-Rood, ce bonheur fut le seul qui leur restât, et il aurait

pu leur suffire sans les nouvelles malheureuses qui leur venaient de la France. Cette famille intéressante portait une espèce de culte à son vénérable chef ; ses moindres vœux étaient des lois saintes. On lui parlait rarement de ses infortunes ; on ne lui répondait même qu'avec regret quand il amenait l'entretien sur elles. Le peu de personnes qui l'avaient suivi dans son exil étaient, comme ses enfans, pleins de respect et d'amour. Ce n'était plus des grands rongés d'ambition, qui briguent la faveur des rois pour devenir plus insolens envers le peuple, mais des amis fidèles au malheur. Nos rois en ont toujours eu. On ne voudra plus de vertu sur la terre quand on entendra avec indifférence le nom d'un Larochejacquelein, nom qui fait tant de plaisir au cœur et qui a l'honneur des persécutions à l'instant même où j'écris ces lignes. Que tous ces libellistes qui n'ont point assez de fiel contre les nobles me disent s'il n'est pas beau de l'être ainsi ! J'ai pu blâmer dans cet écrit même les défauts des grands, mais j'admire les vertus qu'on trouve en eux, quand d'autres n'ont qu'un vil égoïsme. J'aime

un duc de Fitz-James, dont les paroles iront plus loin dans l'histoire que mille discours qui ont fait du bruit depuis vingt années ; j'aime ce beau nom de Damas qui me rappelle une fidélité sans tache et une grandeur toujours simple, aussi bien sous le dôme des palais que dans les solitudes de l'exil. Puis-je m'empêcher de joindre à ces noms celui d'un bienfaiteur, que je n'aurai peut-être que cette occasion de recommander à la mémoire des hommes? Noble comte de Saman, ce n'est point chez vous que l'on eût vu cet orgueil qui écarte si souvent du seuil d'un grand l'homme qui s'estime. Vos rois trouvaient en vous un ami sans ambition, chaque infortuné un consolateur; et moi, n'y ai-je pas toujours trouvé le père le plus tendre? Je ne m'élevais jusqu'à vous ni par les talens ni par la naissance, et pourtant vous ne connaissiez plus votre rang dans ces relations charmantes qui sont à jamais mon plus doux souvenir! J'ignore si vous lirez ces lignes, hélas! au milieu de nos récentes tempêtes : dispersés vers des ports opposés, nous ne communiquons plus que par nos cœurs; mais je

me sens heureux de les écrire ; et puissent-elles, si elles arrivent jusqu'à vous, consoler votre vieillesse et lui faire oublier trop d'ingrats qu'elle a trouvés.

Les journées qui se passaient à Holy-Rood étaient souvent tristes. Le vieux monarque seul y répandait un peu de gaîté par cette grâce de caractère qu'il eut dans la jeunesse et qui ne quitta point ses cheveux blancs. Il se promenait le matin dans le parc avec ses petits-enfans, et passait une partie du jour à les instruire. Il leur rappelait les souvenirs de leurs ancêtres, et les engageait à imiter sa résignation dans l'infortune. Il lui arrivait aussi quelquefois de se mêler à leurs jeux ; et si on le surprenait alors, il disait en souriant :—On joue du moins, quand on n'est plus roi.

J'ai prononcé le nomde M. de Damas, homme plein de sagesse et de vertus, qui était le nouveau Montausier d'un nouveau duc de Bourgogne. C'était l'ami avec lequel l'aïeul de Henri se plaisait le mieux. Tous deux convenaient de donner au jeune prince une éducation solide et pure, et de le rendre capable, si Dieu

l'appelait au trône, de régner, non sur des Français d'autrefois, mais sur un peuple qui a acheté ses droits par trop de malheurs pour se les laisser ravir. Le soir, les exilés se réunissaient dans le grand salon du château. La princesse y conduisit le jeune étranger.

Tous les yeux se fixèrent sur ce nouvel hôte. La princesse raconta la surprise charmante qu'il avait causée à elle et à ses enfans. Il en eût moins fallu pour faire aimer l'étranger, dont l'abord était plein de grâce. Il mit dans ses paroles une assurance et tout à la fois un ton de légèreté française qui écartaient tout soupçon. Ce fut un ami de plus pour la famille. Henri, sans méfiance et se livrant au besoin de son cœur, voulut s'asseoir à côté de lui.

— J'aime bien tous les Français, lui dit-il, mais vous surtout à cause des airs chéris que vous nous avez chantés. Que je voudrais être à votre âge !

— Pourquoi, prince ?

— Je ne sais ; mais c'est à cet âge que Henri IV revit la France.

— Je serais le plus fidèle de vos guerriers.

— Je le crois. Vos yeux sont pleins de douceur, mais ils seraient fiers au combat. Vous aimez donc beaucoup vos princes?

Là, le jeune étranger ne put réprimer un soupir, que Henri crut être une marque d'amour ou de regret. Il lui serra la main et lui dit :

— Oui, je vois que vous les aimez eux aussi chérissent tout ce qui habite la France.

— La France! elle est injuste et cruelle.

— Dites quelques Français! Ce ne fut jamais la France qui nous a persécutés.

Il était temps pour l'étranger qu'on vînt le distraire de cet entretien. Chaque parole du jeune prince lui causait un embarras qu'il eût fini par laisser voir. Mais l'instant des adieux était arrivé. Henri ne voulut point partir sans embrasser son nouvel ami. Il se retira ensuite avec sa mère.

Cette princesse, pendant son court séjour à Holy-Rood, n'avait pas voulu demeurer sous un autre toit que celui de son fils. Elle délaissait la charmante maison qui lui appartenait sur la colline et qu'elle avait habitée aux

premiers temps de l'exil. Son appartement d'alors était peu éloigné de celui du prince, dont elle ne se séparait que fort tard dans la nuit et qu'elle éveillait elle-même le matin. Douces jouissances! plaisirs maternels! dont elle voulait jouir dans tout leur charme, avant de quitter encore une fois ce fils bien-aimé. Près de la chambre de Henri couchait un serviteur fidèle qui ne le quittait que rarement. Pour le jeune étranger, on le conduisit vers l'aile du château opposée à celle qu'habitaient les princes.

XII.

Il est des impressions auxquelles peu de gens résistent. Tel qui braverait la mort en face de l'ennemi tremblerait peut-être s'il se trouvait pendant la nuit dans les cellules à demi ruinées d'un cloître, près de l'asile silencieux des morts, où comme on avait alors conduit l'étranger dans la vaste salle d'un château fécond en noirs souvenirs. Le plancher de cette salle était noirci par le temps, et l'on distinguait à peine

quelques-unes de ses dorures. Le vent qui s'engouffrait dans les longs corridors faisait entendre un bruit lugubre et agitait les lambeaux d'une vieille tapisserie, aux personnages bizarres. La plupart des murailles étaient nues, ou couvertes de boiseries à demi rompues. En se promenant dans la chambre, l'étranger aperçut au dessus de la cheminée un portrait de femme qu'il reconnut bientôt pour celui de Marie Stuart. Il savait que ce château où il était avait vu l'éclat et les premiers malheurs de cette reine célèbre. Son imagination, ouverte aux noires pensées, se figura bientôt l'aimable et beau Rizzio tombant sous le poignard des assassins. Qui sait si son sang n'avait point coulé dans cette même salle qui lui inspirait une sorte d'effroi dont il n'était pas le maître? — Allons! dit-il, je suis un enfant, je tremble comme si je croyais aux contes de ma nourrice. Il ne savait pas que tout est effroi pour les cœurs qui méditent le crime, et que les remords aussi bien que la peur élèvent des fantômes pendant les ténèbres de la nuit. L'étranger que déjà nos lecteurs reconnaissent, s'assit

enfin pour maîtriser le trouble de son âme.— Si mon oncle était ici, se disait-il, comme il sourirait en me voyant pâlir !— Il tira de son sein une arme qu'il y avait cachée et la tint immobile sous ses yeux, mais peu de temps, car cette vue lui était odieuse. Il se livrait dans son cœur un combat qu'il n'eût jamais soupçonné quand il était loin de son crime. Mais rougissant à la fin de ce qu'il croyait tant de faiblesse, il se lève et quitte cette chambre fatale. Entré dans le corridor qui la précède, il le parcourt à grands pas, et veut pousser la porte opposée; elle lui résiste. Il s'aperçoit qu'on l'a fermée, ce qui le remplit de rage et d'inquiétude. Aurait-on eu sur lui quelques soupçons ? raison de plus pour consommer son crime, car le lendemain on l'observerait de près et on découvrirait peut-être cette arme perfide. D'ailleurs le criminel n'a souvent qu'un instant dont il doit profiter sous peine de se perdre.

Retourné dans la chambre, Edmond se livre de nouveau à ses pensées ; elles étaient amères, une sueur froide découlait de son front; il se figurait le cri plaintif de sa victime, de

cet enfant qu'il n'avait pu voir et entendre sans sentir diminuer sa haine et même sans l'aimer. Il aidait sa faiblesse du souvenir de ces hommes dont les crimes heureux eurent des admirateurs : mais en vain ; une voix secrète et terrible lui disait que le sien était lâche et n'aurait d'autres suites que d'éternels remords. Cependant il avait juré la mort de Henri de France; que répondrait-il à ceux à qui il l'avait promise? On rirait de sa lâcheté, car les méchans rient de ceux qui ont des sentimens dans le cœur et ne s'abandonnent point au mal en froids sophistes. Il ne pourrait plus élever sa voix parmi ces amis qui citaient sa haine contre la famille de ses rois. Ces rois, il les verrait revenir tenant d'une main le mépris contre leurs misérables vainqueurs, et de l'autre cette croix qui fermerait à jamais l'abîme creusé par les impies. Une fois sur cette pensée, son esprit s'y arrêta comme dans son terrain le plus sûr. L'ambition l'aide. Il rêve des honneurs et quelque partage de la puissance s'il enlève aux rêveurs de l'anarchie le seul obstacle sérieux qui les arrête. Il s'arme ainsi d'une énergie

faction; et l'heure lui paraissant favorable, il court d'un pas précipité à l'une des fenêtres.

Dieu l'attendait encore là. La nuit était paisible et douce, les clartés de la lune blanchissaient les vieux arbres d'alentour, et découvraient les rochers lointains comme des vapeurs grisâtres et aériennes. Pas le moindre bruit. Le vent, si lugubre quand il grondait dans les vastes corridors, n'était là qu'une brise légère courbant à peine le sommet des fleurs. Tout à coup du milieu de ce silence, s'échappent des accens écossais pleins d'un charme guerrier. C'étaient ceux de la sentinelle qui cherchait à charmer l'ennui de la veille. Il se penche vers cette voix touchante, aceablé de sa mélancolie. Il fixe les yeux sur l'astre aimable qui n'excitait autrefois dans son cœur que des pensées pures. Sa poitrine était oppressée; il eût voulu être au lendemain de cette nuit fatale, ou que quelque étranger déjouât ses desseins, tant était grande la contradiction de ses pensées.

Edmond resta plus d'une heure, arrêté par ses remords et ne trouvant point assez de force

pour se décider. Mais l'astre de la nuit venait de se voiler sous d'épais nuages. La sentinelle avait cessé ses chants et tout était retombé dans le premier silence. Edmond, bien instruit de ce qui se passait à Holy-Rood, savait qu'avec quelques précautions il ne serait point vu du soldat, caché dans sa cabine et peut-être les yeux fermés par le sommeil : il était décidé d'ailleurs, s'il le trouvait éveillé, à acheter sa discrétion par un premier crime qui rendrait le second plus facile. Il avait apporté sous ses vêtemens deux échelles de soie, travaillées avec un art prodigieux ; mais une seule devait lui servir, car il avait aperçu, non loin de la fenêtre du jeune prince, une échelle rustique qui servait aux travaux du jardinage et qu'il serait plus facile d'appliquer. Il voyait déjà le mur qu'il escaladerait pour se soustraire à la vengeance. D'ailleurs, je l'ai fait assez comprendre, ce jeune homme n'était point un criminel bas et vulgaire : quand même il eût été certain de recevoir les fers dus à son crime, il ne l'eût pas moins commis ; les difficultés plaisaient à son imagination romanesque, et ce

fut peut-être ce qui finit par le déterminer.

Il descendit avec la rapidité de l'aigle, s'approcha, le poignard levé, de la sentinelle qu'il trouva endormie comme il l'avait prévu. Il jeta légèrement son manteau sur la cabine, pour intercepter les rayons de la lune devenue presque mourante. Dans un instant il se trouva près de la fenêtre du prince. Toutes ses précautions étaient prises. Un carreau du vitrage fut soulevé sans bruit, tant il avait su rendre sa main habile. Mais il fit plus de bruit qu'il n'aurait voulu, en tirant le pène qui retenait la fenêtre. On recule malaisément dans l'entreprise d'un crime qui nous a coûté tant d'efforts. Malgré ce bruit, qui pouvait donner l'alarme, Edmond crut de sa gloire de consommer le sien : il fallait presque en même temps s'élancer dans la chambre, s'en précipiter avec la vitesse de l'éclair et disparaître. Tout est décidé. D'une main rapide Edmond pousse la fenêtre, entre... Dieu était là. Henri avait vu l'ombre d'un homme se projeter sur son lit ; il jette un cri perçant, et, pour éviter le coup, tombe précipitamment de l'autre côté de sa

couche. Il était sauvé. Les yeux d'Edmond s'égarent, il laisse tomber son arme homicide, et n'a ni la force ni le courage de fuir. Pendant ce temps la porte s'ouvre, le serviteur du prince accourt à son cri ; et tout cela se passait avec plus de rapidité que je ne puis le décrire.

Edmond aurait pu résister et devenir funeste au nouveau venu, mais il se sentait atterré par l'horreur de son crime, et n'avait plus cette énergie d'un moment qui l'avait soutenu et encouragé. — Combien vous m'avez trompé! lui dit le jeune prince ; vous que j'aimais tant, vouliez-vous mes jours ? pourquoi faire couler les pleurs de ma mère, moi qui n'ai jamais voulu faire couler les vôtres ? Le criminel ne répondait point. — Ami, dit le prince à son serviteur, voici un malheureux bien digne de pitié ; laissez-le se repentir de sa mauvaise action, et qu'il aille, s'il se peut, bénir mon souvenir après avoir voulu ma vie. Si nous tardons, je ne pourrai plus le sauver ; au nom du ciel ! laissez-le donc s'enfuir. — Y pensez-vous, monseigneur ? reprit le serviteur. Nous devons savoir quel est ce misérable. — S'il faut

parler en roi, reprit le prince d'une voix ferme, je vous ordonne de lui rendre la vie. Soyez sûr de ma défaveur si vous me résistez. J'entends du bruit ; on va me l'arracher, s'il ne fuit pas à l'instant même. Il poussait Edmond en lui montrant la fenêtre : mais ce dernier, morne et immobile, gardait le sombre silence de la stupeur.

Cependant l'auguste mère de Henri avait entendu le bruit causé par l'assassin. Inquiète, elle court à l'appartement de son fils. Qui pourrait peindre son effroi ? Elle s'élance vers ce fils chéri et le serre sur son cœur, la voix étouffée par des sanglots. On eût dit qu'elle voyait le poignard homicide et qu'elle voulait en préserver cet enfant, son plus tendre espoir. Henri recevait ses caresses, et lui en prodiguait de plus douces que de coutume ; ils sentaient tous deux le plaisir de se retrouver pleins de vie, après un si grand péril. — N'est-ce pas, ma mère, dit le prince, qu'il faut sauver ce malheureux ? La France a retenti de la leçon que mon père me donnait au lit de la mort. Mon sang m'encourage à l'imiter. Mais quelle fut leur surprise, à tous deux, en voyant le

meurtrier tomber à genoux et inonder le marbre de ses larmes ! Il ne pouvait parler, sa voix était arrêtée par mille étouffemens. — Tu vois qu'il a du repentir, continua le prince ; au nom du ciel ! préservons-le de la mort. Que cè souvenir nous sera doux ! il bannira l'amertume de nos cœurs quand nous nous rappellerons cette nuit funeste. — Cher enfant, répondait sa mère en le pressant avec plus de force sur son sein et couvrant son front de mille baisers, c'est le ciel qui t'a sauvé pour moi. Il a compris que je mourrais de douleur, si je voyais seulement couler ton sang. — Vous le connaissiez donc bien peu, dit-elle au malheureux Edmond, vous qui, sans pitié pour son âge et nos infortunes, vouliez ravir à la terre une si belle âme ? Quel motif abominable vous a conduit, et surtout sous le manteau d'une hypocrisie si détestable ?

— Madame, répondit ce dernier, si vous daignez abaisser vos regards jusqu'à moi, voyez ces pleurs qui tombent de mes yeux comme un torrent inépuisable. Mon cœur est brisé, je sens que je suis devenu le plus misérable

des hommes, et que je ne puis regarder le Ciel sans rougir. La compassion de ce jeune prince, la pitié qu'il a de mes jours me sont plus amers que ne l'eussent été d'autres vengeances; elles m'ont rendu à moi-même, et me font voir quel objet d'horreur je serai pour tous les yeux. Je me suis laissé conduire au bord de l'abîme par des passions aveugles, que ceux qui voulaient me rendre criminel décoraient du nom de vertus. On me faisait croire que sans la mort d'un enfant, ma patrie retomberait sous un joug que je détestais! Mais je le dis maintenant, plaise au ciel que ce prince si noble, si généreux recouvre sa couronne; car nul front n'en fut plus digne. Je voudrais verser la dernière goutte de mon sang pour la lui rendre, j'échapperais ainsi au tourment que cette heure a commencé et qui ne finira qu'avec ma vie. Maintenant me voici à vos pieds, implorant non pas ma grâce, elle serait affreuse, mais le sort que je préparais à ma victime, sans quoi je n'aurai qu'à m'immoler moi-même ne pouvant garder le ver rongeur que je viens de m'attacher pour jamais.

— Je me réjouis de vous voir honnête homme, répondit le jeune prince ; rien ne vous empêchera de l'être aux yeux du monde. C'est assez que le ciel m'ait sauvé et ait rendu votre cœur au repentir. Nous garderons un secret inviolable sur vous ; nous ne chercherons point à savoir votre nom. Partez donc avant que le jour ne paraisse. Et si vos amis me calomnient, dites-leur que l'exil et les malheurs ne m'ont point empêché d'être généreux.

— Si je pars, répondit Edmond, ce sera pour veiller sur vous ; c'est la seule tâche qui peut me consoler du malheur de vivre. Apprenez un secret terrible. Un parent qui m'a perdu par ses conseils est parti avec moi des rives de la France. Nous nous sommes liés par d'affreux sermens. Depuis un mois, nous restons cachés autour de votre demeure comme deux loups farouches qui épient leur proie.

Chacune de ses paroles portait l'effroi dans l'âme de la princesse.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, perdrai-je donc mon fils comme j'ai perdu mon époux ! Et elle penchait sur son sein la tête du jeune

prince, laissant couler ses larmes sur son front.

— Non, madame, continua Edmond; vous n'avez qu'à le vouloir, et je vous délivre de cette crainte. Mais que dis-je? ne m'ordonnez point de verser le sang : mes mains trembleraient d'effroi. Ce malheureux qui m'a fait jurer avec lui, que j'abhorre maintenant, il est mon oncle.

— Votre oncle! répéta la princesse épouvantée.

— Il m'a recueilli orphelin; mais il eût été plus heureux pour moi de languir abandonné. Mon cœur était né vertueux, les soins de cet oncle perfide l'ont flétri dès son enfance. J'ai grandi sous ses yeux plein de la haine qu'il portait lui-même au sang de ses rois. Voyez où elle m'a conduit. Madame, je ne le crois point assez barbare pour verser le mien, mais il n'aurait qu'à ce prix celui du prince. Vous le reconnaissez sans doute pour l'homme qui vous a fait courir un si grand danger.

— Quel danger? dit la princesse étonnée et tremblant d'apprendre un nouveau malheur.

— Oui, madame ; ce fut lui qui dans cette chaumière de la montagne.....

Ce fut un nouveau coup pour la mère du jeune prince. Elle s'écria, redoublant ses pleurs :

— Mon pauvre enfant, on a déjà voulu t'arracher le jour, et tu me l'as caché ! C'était donc là la cause de ta pâleur sous cette chaumière fatale, et ce trouble, cette hésitation qui auraient dû m'instruire. As-tu pu être assez cruel pour me dérober tes larmes? Tu n'aurais plus quitté mes yeux ; la nuit, le jour, tu aurais respiré près de mon sein, doux asile, qu'aucun poignard n'eût pu franchir. — Pour vous, monsieur, dit-elle en s'adressant à Edmond, prenez pitié des transes d'une mère. Chacune de vos paroles a percé mon cœur, et de long-temps mes lèvres ne retrouveront la force de sourire. Réparez votre crime en prévenant ceux de votre oncle. Mais quittez-moi, car chaque nouveau regard que je jette sur vous réveille mes douleurs.

Elle ordonna au serviteur de conduire Edmond hors des portes du château; comme il allait partir, le jeune prince lui dit :

— Rappelez-vous que je vous pardonne et

que mon cœur n'a conservé de souvenir que de vos regrets.

Quand Henri se trouva seul avec sa mère, elle renouvela ses tendres reproches sur sa discrétion. Il lui raconta alors cette cruelle histoire.

—Pourquoi vous l'aurais-je dit plus tôt? continua-t-il; j'aurais voulu pouvoir vous cacher celle de cette nuit. Vous avez si peu d'heureux jours! et maintenant votre âme va s'ouvrir aux alarmes, et vous craindrez tout, les douceurs même du sommeil! O ma bonne mère! ne voyez-vous pas que Dieu nous aime et lève toujours son bras pour nous sauver!

C'est ainsi que parlait ce jeune prince inaccessible à la crainte et ne se rappelant l'affreux péril dont il venait d'échapper que pour bénir le Ciel. On dirait, et de grands exemples le prouvent, que Dieu se plaît à former lui-même le cœur de certains princes. La naissance de celui dont nous parlons fut un de ses miracles. Dieu vainquit pour lui l'inconstance si naturelle de sa patrie. L'aurore de cet enfant bien-aimé parut à tous celle du bonheur. Toutes les

joies, toutes les espérances venaient s'unir sur son berceau. Il croît, semblable au jeune lis de l'Écriture, roi de la vallée par sa grâce et sa beauté. Tous ceux qui l'entouraient bénissaient son aimable enfance; il rappelait l'élève de Fénelon et la charmante jeunesse du père de Louis XVI, ce roi qui ouvrit la carrière des malheurs où devait le suivre toute sa famille. Quand un arrêt cruel transplanta sur un sol étranger cette jeune fleur, cause de tant d'espérances, Dieu en prit encore soin. Henri ne fut plus enfant dans l'âge de l'enfance; la noble fierté de Louis XIV se dessina sur ses traits, la bonté de Henri IV dans son sourire. Qu'on ne s'étonne point de ses discours et de son noble héroïsme; aurais-je voulu consacrer mes veilles à son souvenir s'il n'était qu'un enfant vulgaire? Mais il naît de temps en temps des hommes que Dieu destine aux grandes choses, et sa sagesse descend sur eux presque au sortir de leur berceau. Revenons à la suite de cette histoire.

Au matin, les exilés d'Holy-Rood savaient le péril qu'avait couru le jeune prince et sa noble conduite envers le coupable. Mais on ne

l'avait point encore appris au vieux monarque. On avait craint de lui porter un coup plus cruel à son cœur que tous les autres. En voyant la pâleur et la contrainte de tous les visages, il se douta qu'il régnait autour de lui quelque mystère et voulut le savoir. Ce fut Henri lui-même qui le lui raconta, mêlant à son récit une légèreté charmante et comme s'il eût parlé des dangers d'un autre. Son aïeul l'écoutait d'un air morne et tenait ses yeux baissés vers la terre. On l'entendit plusieurs fois pousser des soupirs, ce qu'il n'eût pas fait quand il perdit un trône; l'orage qui se formait dans son cœur s'exhala bientôt par ces plaintes :

— Quand donc ma misère les touchera-t-elle? Quand seront-ils fatigués de lever le poignard sur mes enfans? Ils m'envient les derniers instans de repos que je goûte sur la terre de mon exil! Ils ont voulu léguer de nouveaux pleurs à ma vieillesse et me pousser plus avant dans mon tombeau. Ces cheveux blanchis dans l'adversité, tant d'infortunes amassées sur ma tête, n'ont pu éveiller leur pitié. Les malheureux! après m'avoir tout ravi et traîné mon

nom dans l'opprobre ! après m'avoir réduit à mendier l'hospitalité étrangère, il leur faut encore le sang de l'innocent, de celui dont la vue repose mes yeux fatigués de larmes! O malheureux enfant! que n'es-tu né loin d'un diadème qui fut si funeste à tous les tiens! Et moi, voilà le prix du bonheur que j'avais rêvé pour la France! je n'aurai pas la consolation dont l'espoir fermait mes blessures. Je ne mourrai point en bénissant mon petit-fils, car il deviendra avant moi la proie de la mort. Ils craignent qu'il ne grandisse pour la gloire de sa patrie! mais ne se rappellent-ils plus qu'elle l'a rejeté et brisé l'anneau de son adoption? Mais non, les barbares! c'est à moi que s'adressent leurs coups. Je reconnais les mains qui m'ont déjà frappé, ces mains que j'ai cru désarmer par mille bienfaits, et qui n'ont point perdu leur perfidie.

Il s'adressa ensuite à son petit-fils qu'il serrait tendrement dans ses bras.

— Henri, lui dit-il, si je pouvais me consoler de mes chagrins, ce serait en vous voyant si généreux dans toutes nos infortunes. Votre

père vous a légué ses vertus avec son sang; mais, hélas! que servent des vertus pour des ennemis implacables qui ne respireront point en paix tant qu'une de leurs victimes verra le jour! Persévérez pourtant, cher enfant. Que chaque nouveau malheur ajoute à la beauté de votre âme et vous rende plus digne de notre amour; j'aurais dit celui de la France! nous l'avions autrefois! nous n'avons plus que son ingratitude!

Henri écoutait ce vénérable vieillard avec un attendrissement qui mouillait ses yeux de larmes et l'empêchait de répondre. Ne sera-t-il point quelques lecteurs qui l'auront partagé et qui, comme lui, pleurent dans leur pensée sur les malheurs de leur ancien roi?

XIII.

L'aurore étendait à l'Orient ses voiles de rose, et le chant des oiseaux marins annonçait le réveil des matelots. Assis près du rivage de la mer, Edmond regardait tristement les flots qui venaient mourir sur la grève, les barques que les pêcheurs détachaient de la rive, et les vaisseaux lointains dont le vent gouflait les voiles matinales.

— Si j'étais là! se disait-il; si je pouvais,

comme ces pêcheurs, voguer en chantant loin de ces côtes!

Il se répondait par des pleurs et des soupirs cruels; tantôt, il se levait et se promenait à grands pas sur le rivage, tantôt il tournait les yeux vers l'asile du jeune prince: mais un cri perçant sortait de ses lèvres, son cœur sentait une glace pareille à celle du trépas, et il retombait sur la plage épuisé par la douleur et le remords.

Ce fut dans un de ces instans de rêverie amère qu'il entendit la voix de son oncle. Il se leva précipitamment et s'enfuit l'espace de quelques pas.

— Insensé! lui dit Norbert, tu ne me reconnais donc plus?

— Je te reconnais trop, répondit Edmond d'une voix sombre.

Il ne dit plus d'autre parole; l'œil morne, les lèvres serrées, il se rassit sur le rivage, et garda un silence obstiné à toutes les demandes de Norbert, qui, le voyant si troublé, ne douta point qu'il n'eût commis le crime et en ressentait une joie affreuse.

Mais déjà les feux du matin devenus plus brillans couvraient tout l'Orient et resplendissaient dans les eaux du golfe comme un vaste champ de pourpre flottante. Le lever du soleil est beau partout; mais qui ne sait combien, sur les rives de la mer, il offre un tableau grand et sublime! Dieu paraît là dans toute sa splendeur. L'horizon est une voûte radieuse qui se rejoint dans l'onde : des nuages d'or et de satin se roulent mollement aussi bien à vos pieds que sur vos têtes ; et quand ils se sont retirés vers l'Occident, le soleil paraît. Vous voyez son globe étincelant s'arracher, comme à regret, du sein de l'abîme. Il quitte la mer, il monte, et rejoint les cieux. Alors ses premiers rayons enlèvent, comme par enchantement, les brouillards des côtes, et les merveilles de la terre s'offrent aux yeux. Edmond contemplait ce tableau, et l'admirait malgré lui.

— Mon oncle, dit-il, il fut un temps où je me serais senti transporté devant tant de magnificence. D'où vient qu'aujourd'hui son aspect me gêne et m'importune? Je voudrais voir les vents orageux bouleverser les flots, et ou-

vrir sous mes pas les abîmes de l'onde. Tant de bonheur et de repos dans la nature est un supplice pour mon cœur ; ce cœur que tes conseils farouches ont chargé d'un crime, et qui n'en perdra les remords que dans le silence du tombeau.

— Enfant, répondit Norbert, les remords sont un fantôme que les prêtres ont inventé pour l'effroi des faibles ; secoue ces préjugés ridicules. Tu t'es fait homme en sauvant ta patrie ; je t'envie l'honneur de tes coups.

— De mes coups ! dit Edmond d'une voix amère. Qu'ils sont honorables, ceux qui frappent un enfant sans défense !

Il s'arrêta un instant ; puis, fixant sur Norbert un œil sombre et courroucé : — Tu crois donc que je l'ai frappé ? dit-il.

— Malédiction ! tu l'as laissé vivre ?

— Et malheur à celui qui toucherait un de ses cheveux ! Tu m'entends. Je suis changé pour toi, mais je le suis aussi pour moi-même. Va ! si je n'avais pas fait le serment de le protéger, cet enfant que tu abhorres, les flots vengeurs t'auraient déjà rapporté mon corps. Sache que

la vie me pèse et m'épouvante, que je suis à mes yeux un objet de honte, et qu'après celui qui m'a élevé, je ne vois pas dans le monde un être plus digne d'horreur que moi.

— Tu me fais pitié, répondit Norbert en jetant sur lui un regard plein de mépris. Et voilà le compagnon que j'associais à mes desseins!

— Dieu l'a permis pour les faire échouer.

— Depuis quand prononces-tu son nom? Ne me sois plus rien si je ne dois voir en toi qu'un fanatique, qu'un de ces esprits imbéciles qui croient au remords et à la vertu. Insensé! si Dieu protégeait cette race maudite, que ne l'a-t-il montré le jour de sa chute!

— Je me lasse de ton impiété. Ce cœur que tu croyais à toi s'éveille du sommeil de mort où tes soins et tes conseils l'avaient plongé. Imprudens! tu souris dédaigneusement au nom de ce Dieu que tu m'as fait blasphémer dès mon berceau. Vois donc ce soleil magnifique, s'élevant au dessus des mers, et dis-moi quelle main lui montre sa route et le soutient dans le champ des

cieux ! Oui, je crois à la vertu. J'ai entendu sa voix sacrée, quand tel qu'un loup farouche j'allais verser le sang innocent. D'où vient que le poignard trembla dans mes mains et que le froid de la mort glaça mes veines. Il t'est permis de rire de mes remords, toi qui n'en connais plus, à force de les étouffer. Va, je ne demande point ta paix affreuse, j'expierai mon crime en brisant s'il le faut la main audacieuse qui voudra le recommencer. Connais mon cœur. Hier, je brûlais de verser le sang d'un orphelin ; cet orphelin, il est aujourd'hui le fils de mes rois. S'il fallait lui rendre sa couronne, il n'aurait pas sur la terre d'ami plus fidèle, de soldat plus intrépide. Heureux, si en mourant pour lui, je le forçais à m'oublier ou à me chérir !

Il est mal aisé de peindre la rage toujours croissante de Norbert, à mesure qu'Edmond parlait ainsi. Elle était si grande qu'il ne put d'abord répondre ; un sombre rugissement sortait de sa poitrine, ses yeux se cachaient sous ses sourcils, et lançaient de là des regards farouches.

— C'est donc là, dit-il enfin, ce que je devais attendre d'un misérable que j'ai vingt ans regardé comme un fils, que j'élevais pour mon bonheur futur et sur qui sont placées mes seules espérances!

— Que n'en eûtes-vous de plus nobles que celles de faire un assassin!

Norbert mit la main sur son poignard: il le saisit, et après s'être contenu quelques instans, le jeta tout à coup dans la mer.

— Tu vois quelle est ma rage, dit-il, j'en redoute les effets; car, malgré moi, je me sens quelque pitié pour la jeunesse. Edmond, nous sommes devenus ennemis irréconciliables. Tu t'es fais l'ami de ce que j'abhorre; tu rejettes, pour un enfant qui doit périr, celui qui fut ton père!... Je ne veux point t'attendrir par l'image de ma vieillesse abandonnée; je vivrai seul, puisque le seul être que j'aimais s'éloigne de moi. Va livrer aux bourreaux le secret de ma retraite; tu le dois, si tu as juré de protéger celui que tu nommes le fils des rois; car, tant que je vivrai, qu'il tremble... et toi aussi, si tu oses parer mes coups.

Après avoir dit ces mots, il s'éloigna à grands pas et disparut derrière les rochers voisins. Edmond restait sur le rivage, immobile et pâle d'effroi. Bientôt il fixa un œil morne sur la profondeur des flots. Il se figurait, avec un affreux plaisir, tomber dans le gouffre amer, car la vie lui était pesante et odieuse. Il sentait que tout commerce avec Norbert était impossible ; mais pouvait-il haïr tout d'un coup celui qu'il avait aimé plus de vingt ans comme un tendre père ? Son imagination effrayée lui montrait autour de lui des crimes pires que celui qu'il n'avait pu commettre. Le seul moyen qui pouvait les prévenir eût été celui d'un lâche ; et bien loin de nuire à son oncle, il se serait fait un devoir de donner sa vie pour lui. Ce malheureux jeune homme en était presque à se repentir d'être devenu vertueux ; et il eut besoin de se remettre longuement sous les yeux la scène de la nuit, de se rappeler les paroles touchantes et la noble générosité du jeune prince.

— Non, dit-il, quoi qu'il en arrive, je ne le laisserai pas poignarder. La haine de mon

oncle me sera fatale, je le prévois; n'importe: sauvons sa victime, et donnons-lui de nouveaux défenseurs.

Le cœur rafraîchi par cette résolution généreuse, il quitta le rivage, et se dirigea vers la maison dont nous avons parlé dans un des précédens chapitres. Là il changea de vêtemens et prit un léger repas. Son dessein était de retourner à la chaumière de la veille, mais avec quelles pensées différentes! Qu'il souffrait en revoyant cette route, pleine de souvenirs qui devaient imprimer dans son cœur un cachet brûlant! Quand il approcha de la chaumière, il la vit tapissée de feuillages pleins de fraîcheur, que les jeunes gens de la noce venaient de couper dans les bois. Ils avaient attaché à ces branches légères, et par des fils de soie, des colombes et des tourterelles, qui chantaient aux nouveaux mariés l'hymne de l'amour. Quand ces oiseaux se taisaient, plusieurs flageolets répétaient leurs chants; et, ensuite, des jeunes filles, cachées dans les bocages voisins, mariaient ensemble leurs voix gracieuses pour finir ou recommencer le concert. Georges

parut bientôt, tenant sous son bras sa jeune épouse. Je ne sais s'il existe sur la terre un spectacle plus charmant, un tableau plus suave, que celui que ces deux époux donnaient alors. Hélène, baissant ses yeux, les soulevait parfois timidement pour laisser lire son bonheur à ses compagnes. On ne savait si le mouvement délicieux de ses lèvres était un sourire ou un soupir d'amour. Elle portait encore autour de ses cheveux le ruban virginal de la veille ; mais au lieu de myrte, une rose fraîchement épanouie se balançait sur son front. Le sourire de Georges était plus mâle et laissait lire un tendre orgueil.

Edmond les voyait, et tant de pureté, tant de candeur, étaient pour lui comme le soleil du printemps pour le mourant qui quitte la vie. Il eût donné tous les trésors du monde, tous ses projets de grandeur et d'ambition, pour revenir à l'innocence aimable de ces jeunes gens. Hélas ! il ne pouvait espérer dans tout l'avenir un seul jour comme ceux qui ne cesseraient de couler pour eux. Jamais il ne surprendrait sur les lèvres d'une

épouse l'expressif aveu des voluptés naissantes de l'hymen. Seul sur la terre et chargé du souvenir affreux d'un crime, il ne devait plus avoir qu'un vœu, celui d'arriver au tombeau, terme des chagrins et des remords.

Cependant les jeunes montagnards avaient reconnu le ménestrel. Mais où était sa gaîté de la veille? Pâle maintenant, les yeux ternes et mouillés de larmes, il n'était plus ce jeune homme aux traits gracieux, dont les chants avaient charmé le festin et redoublé la joie des noces. Il pria Georges de le suivre; et, tous deux s'étant retirés sous des arbres épais, Edmond lui confia le sujet de ses craintes. Sans désigner son oncle, il lui dit que les jours du prince étaient menacés; qu'on ne pouvait prendre trop de soins pour déjouer les projets d'un ennemi dont l'audace était grande et, par dessus tout, implacable. Il engagea le montagnard à descendre à l'entrée de la nuit à Holy-Rood.

— Soyez à dix heures à la butte d'Arthur, lui dit-il; je vous y rejoindrai. Nous veillerons tous deux autour du parc. Mais vous, si vous

découvrez un étranger, bornez-vous à jeter un cri d'alarme : j'exige que vous respectiez ses jours, car ils sont sacrés pour moi.

— Je devine quel est cet étranger, dit Georges; je l'ai déjà connu dans nos montagnes. Nous ne sommes pas portés à nous chérir.

— Quel qu'il soit, continua Edmond, empêchez le crime, et respectez les jours du criminel. C'est à ce seul prix, c'est à celui d'un secret éternel que j'exige votre aide. Tant que cet homme habitera ces lieux, nous ne devons point connaître le repos des nuits. Nous l'effraierons par tant de vigilance, et il tremblera de nous affronter.

Alors il exigea de Georges le serment du secret, et n'osa point, en les quittant, tourner les yeux vers ces joies rustiques qui lui rendaient plus douloureuses encore les cruelles pensées de son cœur.

Car elles étaient cruelles. Il jetait un œil découragé sur ses souvenirs, et ses espérances étaient flétries. Il en était une pourtant qui cherchait à naître malgré lui. C'était celle du repos dans un lieu reculé de l'aspect des hommes.

C'est là qu'il eût voulu méditer sur les égaremens de sa vie courte et criminelle. Dieu le touchait, sans qu'il le comprît lui-même. Il se sentait une foule de pensées étrangères aux habitudes de son cœur. Il ne savait point que le premier pas vers la vertu est immense, et qu'il ne faut qu'une larme sincère pour amener des torrens de pleurs.

Edmond, plongé dans ses réflexions, descendait les sentiers de la montagne, quand, au détour d'un rocher, il entendit marcher derrière lui. C'était son oncle.

— Je n'aurais point dû te revoir, lui dit ce dernier; je rougis d'une faiblesse que je nommais autrefois de l'amour. Tu le vois, tu connais mal ce cœur que tu as déchiré ; il revient, malgré moi, vers celui que j'appelais mon fils. Edmond, vas-tu le repousser comme tu l'as fait ce matin si cruellement ?

— Mon oncle, dit Edmond en tombant dans ses bras, ne me demande point un crime ; et je serai ton ami, ton fils le plus tendre. Ton amitié m'est plus douce que le jour, mais ne m'oblige point à l'acheter au prix du sang.

— Ce sang est nécessaire, il doit couler, dit Norbert d'une voix ferme.

— Qui l'a demandé? Des lâches qui pâliraient de le répandre eux-mêmes, qui chargent nos mains d'un crime, et en recueilleront seuls le fruit.

— Avec eux, la France entière. Songe que le tombeau seul de cet enfant engloutira des projets qui tiennent la ruine et le couteau sur nos têtes. Le jour n'est pas loin où cette France lâche et inconstante redemandera le fils de l'exil. Des flots de sang ont déjà coulé; il faut qu'il en tombe encore quelques gouttes, et nous ne craindrons plus son inconstance.

— Je ne la crains pas, dit Edmond; je crains plutôt ceux qu'elle effraie. La justice du ciel descendra sur eux. Ces misérables qui ont teint leurs mains du sang du père voudraient souiller les nôtres du sang du fils. Un enfant les épouvante; il doit périr. — Mais réponds-moi? Reviendrait-il sur les rives qu'il a quittées s'il n'avait pour lui que ses droits et ses infortunes? Si la France tend ses bras vers lui, les tendrait-elle du sein

du bonheur? Ecoute : des yeux voient mal quand ils ont sur eux le bandeau de la haine. Jette un instant les fatales préventions qui t'aveuglent; dis-moi si elle peut être heureuse, cette France déchirée par des ambitieux qui, pour la tromper, inventent chaque jour un nouveau genre d'hypocrisie. Me feras-tu croire, à moi qui les ai connus, qu'ils ont d'autre ambition qu'une soif effrénée d'honneurs, et qu'ils voudraient d'autre liberté que celle de satisfaire impunément leurs passions ou leurs vengeances? Ils voient que ce peuple qu'ils ont lancé sur ses rois refuse le frein qu'ils lui imposent; ils sentent que le jour est loin où ils pourront l'écraser sans crainte et fonder sans effroi leur ignoble et vile tyrannie. Va! je suis trop instruit pour briser en leur faveur le vrai, le seul obstacle qui les arrête : c'est de cet enfant que partira le salut de la France. Eloigné, il fera pâlir la tyrannie et soutiendra l'espoir des opprimés; présent, il ramenera le repos et le bonheur que, malgré notre ingratitude, nous n'avons jamais reçus que de sa famille.

— Tu crois donc, dit son oncle avec un sou-

rire amer, que ce cœur, vieilli dans sa haine, va la sacrifier aux paroles d'un enfant timide? Sache que cette haine est un feu dévorant qui ne s'éteindra que dans le sang. C'est là ma passion des jours et des nuits; c'est elle qui consume les heures de mon sommeil et devance sur mon front les rides de l'âge. Avec cette famille maudite reviendraient des préjugés que j'abhorre, un Dieu dont le nom me fait frémir de rage, et ces grands qui m'écraseraient à leurs pieds comme un vil reptile. Que me parles-tu de ce peuple imbécille, qui n'a pas su voir nos desseins et qui n'a de patience que pour souffrir l'esclavage! Parle-moi de moi-même, de toi : car tu es le seul être qui me fasse oublier mon mépris pour les hommes. Nous deviendrons grands si nous osons l'être : il ne faut qu'une heure d'audace. Que la France perde son espoir, et bientôt viendra notre règne, celui de l'anarchie. Tout peut réussir, pourvu que tes sottes vertus ne brisent pas en un instant un projet mûri par tant de fatigues. Edmond! dois-je compter sur toi? Que me ré-

— Compte sur mon amour! sur ma main pour te défendre... n'attends rien de plus.

— Tu te trompes. Je veux que tu me secondes, et ce soir même.

— Ce soir!

— Tous ces retards m'importunent. Plus habile ou moins tremblant que toi, je mettrai à profit l'ombre de la nuit. L'instant est venu d'être audacieux. Tu me suivras!

Edmond poussa un gémissement.

— Oui! tu me suivras, répéta Norbert; je ne te crois point assez fou pour t'exposer à ma haine. Réfléchis pourtant. Je serai, à huit heures, à l'aube du rocher; si tu n'y viens pas, tu n'auras plus d'oncle, mais un ennemi terrible et capable de tout dans sa vengeance.

XIV.

Edmond resté seul se trouvait dans une de ces situations d'esprit où le temps est à charge, où l'on craint de réfléchir et de regarder dans son cœur. Sa pensée revenait sans cesse sur les paroles de son oncle, et sur l'alternative de le trahir ou de prendre part à son forfait.

Lassé de ces idées qui le troublaient, il résolut de s'en distraire ; ce qu'il ne pouvait faire qu'en s'occupant des tableaux délicieux que la nature offrait à ses regards. Il entendait non loin de là une source qui tombait du creux d'un rocher. Un lit de cresson recevait son eau ; et plus loin elle bouillonnait sur des racines de coudriers, qui se réfléchissaient dans son sein. Edmond en suivit le cours avec ce plaisir de la découverte, qui nous égare souvent dans une campagne inconnue. Quand le ruisseau tombait sur un autre rocher, il sautait légèrement à l'aide des arbres, aussi agile dans cet exercice qu'un montagnard. Il le vit peu à peu s'agrandir, serpenter dans d'étroits ravins, où d'autres ruisseaux le grossissaient ; de là courir entre deux rochers, dont il répétait les flancs brunis de mousses et les hauteurs dorées par des genets sauvages.

C'est ainsi qu'Edmond arriva au bord du lac que j'ai fait connaître à mes lecteurs dans le premier chapitre de cet ouvrage. Il était fatigué, et, trouvant ce réduit enchanteur, il ré-

solut d'y passer le restant du jour. Mais en avançant, il aperçut la maison que lui avaient d'abord cachée des pins et des cerisiers qui grimpaient sur le rocher en amphithéâtre ; puis la chapelle aux ruines mélancoliques, aux tapis de lières et de giroflées jaunes, emblème de tristesse et de vétusté. L'imagination d'Edmond, familiarisée avec les souvenirs du moyen âge, n'échappait jamais au charme des ruines. Il s'assit donc en face de celles-ci.

Il restait un petit portail, ressemblant à ceux des vieilles abbayes, orné de dentelures légères que le temps avait respectées. Au dessus se voyaient les bas-reliefs dont j'ai parlé, et qui retraçaient quelques particularités de la vie des saints. Un côté de la muraille était tombé, mais à sa place s'était élevé un mur de sureaux et d'autres arbustes amis de la solitude et des ruines. Edmond médita quelque temps sur ce qu'il voyait, et se leva ensuite pour entrer dans l'intérieur de la chapelle. Une partie de la voûte était conservée. On voyait encore sur les murs des croix et des peintures gothiques, brunies par la couleur du temps. Mais

ce qui frappa surtout Edmond, ce fut cette inscription, gravée d'abord en langue celtique, puis en latin :

« Heureux ceux qui aiment la solitude, et qui » pratiquent la justice loin des méchans ! Heu- » reux celui qui goûte la paix de l'autel, et qui » a renoncé aux souvenirs de la vie passée ! »

— Est-ce la main d'un ange qui a gravé ces lignes ? pensa Edmond. Elles ont été faites pour mon cœur.

Il s'assit alors sur une pierre qui paraissait les restes d'un tombeau, en proie à un trouble et à des sentimens qu'il ne comprenait pas. Il lui semblait entendre expirer les bruits du monde, comme cette eau qui venait s'oublier dans le lac voisin.

— Si nous étions encore au temps des solitaires, pensa-t-il, j'aimerais Dieu sous la chapelle d'un ermitage. Je serais chrétien sous la robe de l'anachorète, près d'un repas de racines sauvages et de l'eau du rocher. Les pluies de la nuit plairaient à mon sommeil ; les premiers rayons du jour me trouveraient priant sur la montagne ; la venue du soir amènerait un voya-

geur, qui me parlerait des orages du monde et me ferait sourire à ses récits.

Mais tout à coup sa pensée retomba sur le crime de la veille et sur les paroles de son oncle.

— Triste réalité! dit-il; il ne me reste que quelques heures pour jouir de ces rêves. Alors il relut ces mots : « et qui pratiquent la justice loin des méchans. »

— Mon oncle est donc un méchant? se dit-il; celui qui m'a élevé, mon second père, un méchant!

Son esprit erra sur les souvenirs de son enfance. Il les vit d'abord purs et charmans, car il retrouvait Dieu dans ce premier printemps de sa vie. Cet oncle vient tout à coup qui flétrit ses croyances naïves; plus de bonheur! Les joies factices demandées à la corruption du monde ne valaient plus ces larmes délicieuses de l'autel et ces prières, suave encens de l'enfance, qui montaient vers le Seigneur. Edmond sentit des pleurs mouiller ses yeux, il relut la dernière inscription :

« Heureux qui goûte la paix de l'autel

et qui a renoncé aux souvenirs de la vie passée. »

Après ceux de l'enfance, il n'en était qu'un pour lui, celui d'une agitation sans fin, d'une fatigue et d'une satiété amère dans les plaisirs, d'un vide que ne pouvaient combler les rêves de l'ambition ni les tristes ressources de l'impiété. Et, d'où vient qu'à présent, le lendemain même d'un crime qui aurait dû éveiller la voix du remords, à l'instant d'une séparation cruelle d'avec le seul être qui lui fût cher, il se sentait le cœur en paix? D'où vient que ses larmes étaient douces et que ses pensées perdaient de moment en moment leur première et longue amertume?

Il alla tomber à genoux près du pavé de l'autel. Le baume qui coulait dans son cœur depuis qu'il pensait à Dieu dans ce lieu sacré, lui disait que la religion est descendue du ciel pour consoler les chagrins des hommes. Que devenaient tous les discours des impies devant ce calme surnaturel qu'il sentait dans l'âme et qu'il n'avait point demandé? Pourquoi le hasard avait-il guidé ses pas vers ces ruines

mélancoliques, plutôt que dans un lieu profane, qui ne lui eût point inspiré les mêmes pensées? C'en était fait: ce jeune homme, qui la veille eût souri dédaigneusement au nom d'un Dieu, contemplait maintenant avec un doux plaisir l'humble croix qui avait consolé d'autres malheureux dans cet ermitage. Et il disait du fond du cœur: — Heureux ceux qui cherchent la solitude, et qui goûtent la paix de l'autel!

Avant de quitter cette chapelle, qui lui était devenue chère, il en voulut examiner tous les fragmens. Il regarda attentivement la pierre sur laquelle il s'était assis, et qui avait la forme d'une tombe. Edmond l'ayant soulevée avec beaucoup d'efforts, en découvrit une autre mieux conservée, et sur laquelle on voyait au dessous du portrait d'un anachorète, quelques lignes dont il s'expliqua ainsi le sens :

« Un pécheur repose sous cette pierre, en
» attendant le Seigneur! Il est mort inconnu
» des hommes, après avoir partagé leurs folies.
» Un seul jour dans la solitude lui en a plus
» appris que vingt ans dans le siècle. Il a

» voulu qu'on écrivît sur son tombeau ces pa-
» roles du sage : — Vanité des vanités, tout
» n'est que vanité ! »

— Tout n'est que vanité ! répéta Edmond. Quelle est cette religion qui donne d'aussi grandes leçons en aussi peu de mots ? quelle est cette main qui a su dérober le secret du cœur, et mettre l'homme en face de lui-même ? Tous mes soins pour m'instruire n'ont abouti qu'à me rendre misérable, et qu'à épaissir des ténèbres déjà profondes. Je viens ici ; quelques paroles les ont dissipées. J'en ai plus appris dans un instant que je ne l'avais fait dans tout le cours de ma vie. — Hélas ! continua-t-il, l'homme qui du sein du tombeau m'apporte ces vérités ne prend d'autre nom que celui de pécheur. Que suis-je donc, moi qui n'ai point comme lui expié les erreurs de mon orgueil, qui ai tenu dans mes mains le glaive de l'iniquité, et dont tous les souvenirs sont des remords ?

C'est ainsi que ce jeune homme revenait à Dieu qui lui tendait les mains. Il résolut de rompre à jamais, puisqu'il le fallait, avec

l'oncle pervers qui lui avait mis un pied dans l'abîme. Il jura aux pieds du Seigneur de veiller sur le fils de ses rois, et de ne prendre aucun repos tant que l'ennemi, tel qu'un lion rugissant, rôderait autour de la victime. En même temps, il pria Dieu de changer le cœur de l'impie, prière qui se perdit comme une fumée légère, et que le Seigneur n'écouta point. Edmond se sentait le plus tendre amour pour le jeune prince. Il entendait retentir dans son cœur cet accent généreux qui l'avait tant ému et qui avait tiré de ses yeux des pleurs si repentans! Il crut important de revoir Henri pour l'avertir des projets mystérieux de son oncle. D'ailleurs, il éprouvait le besoin de paraître à ses yeux tel qu'il était devenu aux siens propres. Il voulait entendre une seconde fois l'assurance d'un pardon dont il se sentait plus digne. Il descendit donc à Holy-Rood.

Il se dit avoir des secrets importans à révéler au prince, et l'on consentit à l'introduire. Mais, quelle était sa confusion en revoyant ces lieux où il était entré la veille, avec des pensées si différentes! Henri était dans le grand

salon avec sa mère et son aïeul, et tous trois s'entretenaient encore de l'odieuse tentative de la nuit. La porte s'ouvre; Edmond entre. Ses genoux tremblaient; ils baissait les yeux comme un criminel. Le jeune prince ne put voir sa confusion sans souffrir. Il courut à lui, et lui dit avec un accent plus doux que jamais :

— Vous savez bien que nous sommes amis. Mon père n'aura plus de fiel contre vous, si vous le rendez témoin de votre repentir.

— C'est donc là ce jeune homme?... dit l'aïeul de Henri. C'est là l'infortuné qui m'a voulu ravir tout ce que j'aime?

Edmond se sentit l'âme déchirée. Son cœur gros de soupirs n'attendait que cet instant pour se soulager par des larmes. Il se traîna aux pieds de l'auguste vieillard, qui fut trop humain pour le repousser. Le langage muet de sa douleur toucha bien plus que ne l'auraient fait des discours et l'éloquence des paroles.

— Mon ami, dit le prince vénérable, la clémence est une vertu royale qui me reste encore à exercer quand j'ai perdu mes droits sur les autres. os larmes sort ent du cœur, et

vous n'êtes point endurci dans le crime. On est grand quand on sait pleurer sur des fautes qui nous ont rendu vil et méprisable. Vous avez un autre moyen de réparer les vôtres : dites-moi sans détour quelle est la main qui vous a poussé ; que je sache par votre bouche les vrais ennemis que je dois craindre, afin de les démasquer ou de pouvoir parer leurs coups.

En disant ces mots il releva le malheureux Edmond, qu'accablait tant de bonté. Pour la première fois il osa lever les yeux sur le vieillard. Sa noble majesté résistant aux outrages et à l'infortune, ses cheveux blanchis par les années ou moissonnés par les chagrins, le tinrent dans un respect qu'il n'avait jamais senti sur la terre. Il se demandait si c'était là l'homme que l'on avait travesti dans les carrefours pour les jeux d'une vile populace; s'il entendait ce même roi qu'une rage stupide avait dépeint comme un despote ombrageux, un tyran imbécile et sanguinaire.

— Prince, lui dit-il, le jour où les rives de la France fuyaient derrière le vaisseau qui vous conduisait à la terre d'exil, j'applaudis à

l'arrêt qui persécutait l'infortune et la vieillesse. J'aurais voulu que les rois de l'Europe s'unissent pour vous refuser un asile et un tombeau. Quoi! c'est vous qui, loin de me livrer au glaive que j'ai mérité, me rassurez par des paroles si magnanimes! Cette main, hier avilie, lavera ses taches. Pour celle qui m'a guidé, ne la craignez pas : mon œil veille sur elle; et Dieu m'aidera, car, redevenu vertueux, je sais qu'il est doux de compter sur lui.

Il raconta alors l'entretien qu'il avait eu avec son oncle, dont il dépeignit la haine inflexible contre l'héritier de ses rois. Il crut devoir garder le silence sur d'autres noms qu'il s'était engagé à taire sous le sceau du serment; mais il assura le prince que nul autre que son oncle et lui ne s'était chargé de la détestable mission qu'ils avaient tenté de remplir. Selon lui, la seule précaution à prendre, c'était de ne point laisser sortir le jeune prince seul ou accompagné, même pour aller dans le parc. Il finit par ces mots :

— Vous ne me croyez point assez lâche pour

vous livrer l'asile d'un homme qui fut mon second père. Je l'empêcherai de profiter des ténèbres de la nuit pour pénétrer près du prince. Je me suis assuré l'aide d'un jeune montagnard qui verserait, comme moi, la dernière goutte de son sang pour une cause aussi chère. Mon oncle, lassé de notre vigilance, finira par quitter l'Ecosse. Mais je ne souffrirais pas qu'on l'attendît ou qu'on recherchât ses pas ; car, si on l'attaquait, je serais son défenseur.

L'aïeul de Henri et la princesse sa mère s'entretinrent alors de ce que venait de dire Edmond, qui trouva ainsi moyen de parler au jeune prince.

— Vos paroles se sont gravées dans mon âme, lui dit-il. Vantez-vous de m'avoir rendu à l'honneur et à mon devoir. O prince ! il y a autant d'amour pour vous dans mon cœur que hier j'y trouvai de haine. Je me suis humilié aux pieds du Dieu que votre accent m'a fait chérir. J'ai senti que sa loi est généreuse ; car lui aussi n'a point refusé mes tendres pleurs. Ils ont de nouveau coulé sur mon crime. Hélas ! il en faudrait des torrens pour m'en

laver. Je conjure ce Dieu qui vous aime de compatir aux maux de la France, et de ne plus laisser au désert l'ange de sa promesse. Ah! puissiez-vous bientôt la revoir, cette France qui n'a pour vous que des assassins, mais que vous punirez en tarissant ses pleurs, car vous n'êtes point né pour d'autres vengeances. Je l'éprouve, moi que vous devriez repousser loin de vos yeux et qui reçois d'eux le regard d'un ami.

— Je vois, lui répondit le jeune prince ému jusqu'aux larmes, que mes ennemis deviennent mes frères. Qu'un retour si sincère à la vertu me rend heureux!...

— Mon cœur n'a plus qu'une passion, poursuivit Edmond, mais elle est un feu dévorant qui me conduira partout à vos dangers. Je voulais vous revoir; je me sentais plus digne de votre pitié. Si la mort m'attendait en vous quittant, je sourirais, car j'emporterais votre pardon en disant adieu à la vie.

— Je veux qu'il vous reste un souvenir de l'amitié que nous formons, lui dit le prince; car il m'est doux de ne plus trouver en vous

qu'un défenseur ! Voici un anneau qui me vient de ma sœur et qu'elle a formé de ses cheveux et des miens. J'avais promis de le garder, mais je vous le donne avec bien du bonheur, s'il peut vous prouver que je vous pardonne et que je vous aime.

Edmond fut tellement attendri qu'il ne répondit plus ; mais à cet instant il eût voulu voir sous ses yeux tous les ennemis du prince : il se sentait assez fort pour les écraser.



XV.

Dix heures venaient de sonner à l'antique beffroi d'Holy-Rood. Edmond se promenait seul au pied de la Butte d'Arthur. Sa pensée était sombre, et il se sentait pris d'un frisson sinistre. La brise mélancolique du soir ajoutait à sa tristesse rêveuse ; ses yeux roulaient des larmes, et il en ignorait la cause.

Que de fois il avait regardé l'anneau que lui avait donné le jeune prince ! Les trésors

du monde ne valaient pas à ses yeux ce don de l'amitié ; il le serrait entre ses doigts comme il eût serré la bague d'une bien-aimée ; et s'il le posait sur son cœur ou sur ses lèvres, l'amertume de ses pensées diminuait. Georges ne tarda pas à le rejoindre, comme ils en étaient convenus. Le nom de Henri agissait aussi puissamment sur son cœur que sur celui d'Edmond ; il quittait une nuit d'amour et les baisers naissans de sa compagne presque sans s'apercevoir qu'il en avait du regret. Mais il était descendu tout armé, ce qui affligea Edmond.

— Je ne vous ai pas appelé, lui dit-il, pour attenter aux jours d'un homme qui m'est cher, malgré ses fautes ; pourquoi donc ces armes ?

— Pour me défendre, si l'on m'attaque, répondit Georges.

Edmond soupira ; un cruel tableau passait devant ses yeux.

— Sachez bien, dit-il ensuite, que mon but, mon seul but, est d'effrayer le coupable. Je veux le reduire à quitter l'Écosse ; mais vous me mettriez dans une alternative cruelle, si vous en veniez aux prises avec lui.

Ils convinrent de veiller jusqu'au point du jour autour des murs, surtout dans les endroits où ils étaient le moins élevés. La nuit était noire. Seulement de temps à autre la lune perçait l'obscurité des nuages. On la voyait alors entourée d'un cercle jaunâtre ; mais elle disparut entièrement sous une voûte épaisse et froide.

Edmond était si préoccupé que la pluie glaçait sa tête et ses vêtemens sans qu'il le sentît. Bientôt les torrens d'eau qui coulaient des coteaux et des rochers creusèrent dans le chemin des ravines qui le rendirent impraticable. Georges savait qu'il y avait peu loin de là des chênes qui pouvaient servir d'abri. Il alla pour reconnaître si l'eau ne s'était pas ramassée à leurs pieds et si l'on pourrait y tenir ; mais comme il en approchait, il se sentit coudoyé par un homme qui quittait ces arbres et qui paraissait vouloir s'enfuir. Malgré l'obscurité de la nuit, Georges crut le reconnaître. Il le saisit par son manteau, et ne douta plus, quand il eut entendu le murmure de sa voix, qu'il était vis-à-vis de Norbert. Tous deux échangèrent quelques

paroles fières et hautaines, et mirent l'arme à la main.

Le bruit qu'ils faisaient alla jusqu'aux oreilles d'Edmond, qu'éclaira une lumière soudaine. Il accourt vers eux ; il trouve son oncle serré entre les bras de Georges, à qui la jeunesse et son habitude à lutter donnaient l'avantage. Enlacé trop adroitement pour pouvoir faire usage de son poignard, Norbert exhalait sa rage en vaines menaces.

— Vous m'aviez promis de le respecter, dit Edmond d'une voix sévère.

Georges recula en murmurant et donna à entendre que sa mère lui avait appris le crime de Norbert, ce qu'il regardait comme une violation outrageante de l'hospitalité, et comme une injure personnelle, qu'il était de son devoir de venger. Peut-être eût-il fait peu de cas des efforts généreux d'Edmond, quand il entendit le pas rapide des deux étrangers qui s'éloignaient. Il voulut les suivre, Edmond l'arrêta :
— Georges, lui dit-il, la persuasion peut réussir, cet homme m'a fait un signe, qui, dans la circonstance où il se trouve, est un ordre sa-

cré : ne nous suivez point. Un triste pressentiment disait au jeune montagnard que cette nuit serait funeste à quelqu'un ; cependant il obéit.

Edmond et son oncle avaient pris un chemin qui détournait dans la montagne. Ils marchèrent silencieusement, et quand ils furent arrivés dans un lieu écarté d'où leur voix ne pouvait être entendue, Norbert s'arrêta.

— Edmond, dit-il, huit heures sont sonnées ; je t'ai attendu sous les saules où tu m'attendais toi-même quand nous étions encore amis : pourquoi n'es-tu pas venu ?

Edmond garda le silence.

— Tu as préféré, poursuivit son oncle, me traquer comme une bête sauvage. Mais pourquoi appeler à ton secours le fer d'un étranger ? Voici le mien, frappe.

Le mouvement d'Edmond fut rapide comme la pensée. Il tomba dans les bras de Norbert, et le tint embrassé.

— Partons pour la France ! s'écria-t-il ; brise le mur d'airain qui sépare nos cœurs. Je t'aimerai comme un fils ; tu me donneras une

épouse qui sera ta fille ; tu trouveras le bonheur dans nos caresses et notre amour.

— Commence par regagner le mien, tu sais à quel prix.

— Ton âme est de fer ; ce qui donne des larmes aux yeux des hommes, les tableaux qui les touchent le plus, tu les vois d'un œil sec et insensible. Ton cœur s'use dans une passion insensée qui le ferme aux pleurs de ton fils et aux cris de son amitié. O mon oncle ! le soldat altéré de sang écoute un suppliant qui lui demande la vie. Moi je te demande celle d'un enfant qui me l'a rendue généreusement, qui m'a dit, au lieu de me livrer à l'ignominie : Vos jours et votre honneur me sont sacrés ! Quoi ! je deviendrais l'assassin de celui qui m'a élevé à son amitié, moi misérable digne du supplice ! Que veux-tu que je dise pour te toucher ? Tu as donc résolu d'immoler tout à ta haine farouche, de m'immoler moi-même ? car tu ne verseras son sang qu'après le mien. Et que deviendras-tu ?... Sans ami sur la terre, en horreur à ceux même qui s'enrichiront par ton crime, détestant des souvenirs qui te montre-

ront ton fils expirant... Hélas! ton sort à venir brise mon cœur, et tire de mes yeux ce torrent de larmes, les plus amères que j'aie versées.

— Si je t'obéissais, dit Norbert, ému peut-être lui-même par des paroles qui auraient touché le marbre; si, comme une femme timide, je cédais à des larmes et à des prières; que diraient ceux qui nous ont choisis?... que nous sommes des lâches, que nous avons tremblé devant un enfant.

— Que nous avons rougi de l'assassiner.

— Finissons. Tu ne sais pas ce qu'est devenue ma haine, ou plutôt ma rage. Tu l'as redoublée par ton appareil de défense et par ta lâche trahison. Quitte ces plaintes : cet enfant que j'abhore, sa vie m'appartient. J'en ai fait l'affreux serment; j'y tiendrai malgré toi, malgré les murs qui le dérobent à ma fureur. Je ne redoute ni ses méfiances ni ses amis. Qu'ils le cachent entre leurs bras; si serrés qu'ils soient, il s'y trouvera un passage à mon poignard.

— Tu ne l'y trouveras pas, tant que je vivrai.

— S'il était là, je l'immolerais devant tes yeux.

— Tu te déciderais donc à m'assasiner?

— Misérable! songes-tu que ton penchant pour cette famille odieuse est le plus sanglant des outrages?

— Je trouve qu'il m'honore. Ma dernière pensée sera pour mon roi.

Les yeux de Norbert étincelèrent. — Tais-toi! Tu l'oses nommer ton roi!

— Je fais plus. Je regarde comme des lâches tous ses ennemis.

— Tout autre que toi recevrait la mort.

— Je mourrais en criant : Vive Henri de France!

— En m'outrageant!

— En te méprisant.

Un gémissement douloureux se perdit alors dans les échos de la montagne.

La pluie s'était apaisée. La lune se montrait à travers les nuages, devenus moins épais, et donnait une clarté douteuse semblable au crépuscule du soir. Georges, inquiet de la longue absence d'Edmond, l'appela à plusieurs re-

prises. Venu près du sentier qui détournait dans la montagne, il pensa que c'était la route où son compagnon et l'étranger s'étaient engagés. Mais, quand il fut arrivé dans l'espèce de vallon où ceux-ci s'étaient arrêtés, un tableau bien cruel frappa ses regards. Le malheureux Edmond était étendu sur la terre ; sa tête charmante était abandonnée sur des mousses dont il ne sentait plus la douceur. Une de ses mains s'était posée sur ses lèvres et y restait encore, quoique privée de force et déjà glacée par la mort. L'étranger était là, l'œil immobile. Il vit Georges, et s'élança sur lui la rage et le désespoir peints sur le front. Le combat se ranima entre eux, et ils ressemblaient à deux lions. Norbert allait aux coups comme un homme qui veut mourir, mais en furieux, et sur le corps de son ennemi : Georges, accablé de douleur, se sentait en même temps l'ardeur de venger un crime. Tout à coup Norbert croit entendre un soupir. Il jette précipitamment son arme, et plus rapide que l'éclair, se jette sur le corps de son neveu. Il dégage le sang qui glaçait son cœur, pose sa

bouche sur la sienne pour y trouver quelque souffle. Vain espoir! le soupir qu'il avait cru entendre n'était que la brise qui se plaignait dans les cheveux de l'infortuné ou dans les herbes qu'il avait teintes de son sang. Au lieu de reprendre le combat, Norbert dit à son ennemi d'une voix sombre : — Un crime de plus ne me rendra pas mon neveu ! débarrassez-moi de mes jours, et vengez ce malheureux!...... J'ai entendu des paroles qui m'outrageaient; j'ai puni, hélas! sans songer que cet enfant était le seul être que j'aimais!

Georges ne put tenir à ces paroles, et son cœur était navré. — Je commence à vous plaindre, répondit-il; tout coupable que vous êtes, je ne puis vous refuser quelque pitié. — Qu'on m'abhorre, dit Norbert; c'est là tout ce que je mérite de vous et de tous les hommes. — Et il s'éloigna.

Georges resté seul près du corps de l'infortuné trouva entre ses lèvres une bague encore humide de baisers. Elle était en cheveux. Sans savoir de qui ils étaient, il versa des larmes à ce témoignage d'amour et de fidélité.

XVI.

Nous sommes devenus trop sophistes pour nous arrêter à des plaisirs qu'on ne goûte aisément qu'avec un cœur simple. On se moque aujourd'hui d'un poëte qui va rêver au bord du torrent ou sous les palmiers du désert. La poésie a perdu ce qui faisait sa richesse, cette corde de l'âme qui vibrait au chant des la-

boureurs et des bergers. Que font à des cœurs desséchés les joies naïves du village, et ce chêne où les vieillards vont, au coucher du soleil, se raconter leurs bons jours; et ce saule qui a reçu autant de sermens d'amour qu'il a de feuilles? Je ne dirai point comme ces philosophes tranchans qui se traînaient toute leur vie après l'encens des villes : l'homme est fait pour la solitude. Mais, dans notre siècle dégénéré, j'envie le sort de ceux qui peuvent laisser le spectacle de nos misères pour celui des champs et des forêts. Heureux qui trouve un tombeau à l'ombre des noyers qui l'ont vu naître! Peu lui importent les discordes qui dévorent nos villes et les couleurs du drapeau qui flotte sur le palais des rois. Il voit sur le clocher rustique de son hameau la croix qui charmait les yeux de ses pères, et ne sait point si ailleurs un impie, à l'ombre de la faveur royale, a traîné dans le ruisseau celle des métropoles et brisé le sanctuaire du saint des saints. Médiocrité charmante, tranquille oubli des champs, que n'ai-je pu goûter vos douceurs et fuir ces villes désolées que jettent un

cri de langueur et de vieillesse! C'était là ma pensée quand je me suis reposé dans les rochers de l'Écosse. J'aurais voulu ne point quitter ces habitans de la montagne dont j'ai décrit les jeunes amours. J'écoutais avec eux les accens plaintifs du rouge-gorge et ceux de la brise matinale. Je me plaisais à les voir, dans la simplicité d'un cœur pur, se faire ces doux aveux qu'on ne sait point farder dans leurs chaumières. Tendres amans, et vous, Marguerite, dont le nom deviendra cher à plus d'un Français, si le sort me ramène un jour sous votre ciel bien aimé, je saisirai la harpe d'Ossian et fermerai mes yeux dans la douce occupation des Bardes. Je ne voudrai plus d'autre horizon que celui de vos rochers, d'autre couche qu'un lit de bruyères sous votre cabane, d'autres amitiés que celle de vos cœurs. Nous nous rappellerons souvent pendant les pluies de la nuit le jeune exilé de la vallée; nous redirons ces vertus dont le parfum naissant a charmé d'autres terres que la patrie. Puissent les adieux que je vous ferai bientôt ressembler à ceux de deux amis

qui se reverront au retour des terres lointaines !

Le matin du jour qui suivit la nuit déplorable dont nous avons retracé les événemens, Georges se présenta à Holy-Rood et voulut parler au jeune prince. L'altération de ses traits, le chagrin de ses yeux encore mouillés de larmes étonna vivement Henri.—Monseigneur, lui dit Georges, reconnaissez-vous cette bague? Je la crois faite de vos cheveux? Il ne put s'empêcher de pleurer en disant ces mots, qu'il prononçait d'une voix tremblante et étouffée. Henri osait à peine l'interroger; il avait pâli en revoyant cet anneau, gage d'une amitié que la mort avait rompue sans qu'il le sût. Hélas! son cœur semblait par ses transes lui apprendre la triste vérité. Georges continua : — Je l'ai trouvée entre les lèvres d'un malheureux qui n'a point senti que je la retirais et qui ne pourra plus la redemander. Et il s'arrêta, car les sanglots coupaient sa voix. Henri fondit en pleurs; il se fit raconter la mort d'Edmond, et il interrompait souvent ce cruel récit par ses gémissemens. Il ne se souvenait plus en ce

moment du crime de l'infortuné jeune homme; il ne voyait que le repentir et le généreux dévouement qui l'avaient expié. Il se rappelait ses paroles de la veille, et elles étaient sur son cœur comme un douloureux fardeau. Quant il sut que le corps de son ami était encore étendu sans honneurs sur la terre où il était tombé, il conjura Georges de le conduire auprès de lui. A cette vue, il jeta un cri d'effroi. La pâleur de la mort sembla pour un instant couvrir ses joues; il perdit l'usage de ses sens; et lorsqu'il les eut recouvrés, ce fut pour serrer sur son sein cette main qu'il avait pressée la veille et maintenant glacée par le trépas. Il voulut donner un embrassement à cette bouche décolorée qui, en se fermant pour jamais, lui avait laissé un si touchant témoignage d'amour. Georges l'arracha à ces restes déplorables et le ramena au château presque malgré lui.

Le soir, on fit les funérailles du jeune Français, et tous les habitans d'Holy-Rood accompagnèrent son cercueil. Ils pensaient devoir ces regrets publics à un infortuné que son

amour pour le jeune prince avait offert aux coups de la mort. Henri avait le cœur si déchiré qu'il ne put suivre le convoi funèbre jusqu'au dernier asile. Quand la lune jeta ses premières clartés, on dit qu'on aperçut un étranger s'approcher de la fosse où Edmond reposait pour jamais. On le vit, la tête appuyée sur ses deux mains, rester quelque temps dans une méditation profonde. Il entendit du bruit et disparut. Le lendemain on sut qu'un Français avait quitté l'Écosse et s'était embarqué dans la nuit. Peut-être, poursuivi par le souvenir de son crime, prit-il en horreur la terre où il l'avait commis; peut-être craignit-il une autre justice que celle de son propre cœur. On n'en entendit plus parler.

Lorsque Henri put s'habituer à sa douleur, il songea à orner la tombe de son ami. Il éleva sur ses restes un simple gazon où il plaça une croix de bois. Il y grava le nom d'*Edmond*, et ajouta ces mots : *Ami d'un Exilé.... mort loin de la France!* Autour du gazon, il planta des fleurs qu'il arrosait chaque jour de ses larmes et qu'il choisit conformes à sa tris-

tesse et à ses regrets. On y voyait l'héliotrope ami de la solitude et des tombeaux ; la pensée, fleur de souvenir ; et le triste souci, emblème de la mélancolie. Il avait préféré ces fleurs modestes à l'éclat du marbre, ne voulant point qu'on admirât la tombe de son ami, mais qu'on pût rêver et pleurer près d'elle. Quant à cet anneau qui l'avait quitté pour si peu de temps, il l'avait remis à son doigt, et il disait souvent : — Je ne puis perdre de vue le tableau de ce généreux jeune homme, pressant cette bague entre ses lèvres ! Chaque fois que je la regarde, mon cœur se serre comme si je sentais les baisers déjà glacés de l'infortuné !

Quelque temps après, la princesse sa mère quitta Holy-Rood, dont cet événement funeste avait attristé le séjour.

Ma tâche est terminée. J'ai voulu retracer quelques-unes des vertus d'un prince aimable et généreux ! je lègue le reste à l'histoire. Si, dans les circonstances malheureuses où se trouve ma patrie, on m'accuse d'avoir voulu servir des passions ou des intérêts contraires à son repos, ma défense est courte : J'ai donné un modèle

que tout roi peut suivre ; et quel que soit son nom, il s'alliera le respect et l'amour des hommes.

FIN.

NOTES.

NOTE POUR LE CHAPITRE III.

Charles X parle ici de ses ennemis comme en parlera l'histoire. Leurs desseins n'échappaient à aucun homme sensé qui ne se laissait point abuser par de vaines phrases. Pour le prouver, je livre ici un petit poëme qui, malgré le discrédit où sont tombés les vers, pourra faire plaisir à quelques lecteurs. Il fut fait deux ans auparavant la chute du roi de France, et le poëte eut le malheur d'être un prophète bien véridique.

Le Vieillard de Quiberon.

Pour chanter la vertu dans les fers gémissant,
Muse de la douleur, au temps de nos alarmes,
    Delille empruntait ton accent
Et par ses doux accords faisait couler nos larmes.
Ainsi que lui, je veux rappeler nos revers.
Muse de la douleur, à mes timides vers
Daigne aussi prêter quelques charmes.

Non loin d'un bord célèbre où ce prince des mers,
Le fougueux Océan, brise ses flots amers

Et roule en bouillonnant des tourbillons de sable,
Il est un champ lugubre à jamais mémorable.
C'est là, c'est en ce lieu , souillé par les tyrans
Dont le sceptre de fer épouvantait la France,
Que furent immolés ces nobles vétérans
Qui venaient de nos rois relever la puissance.
Aux mânes vénérés de ces soldats martyrs,
Sur le gazon témoin de leurs derniers soupirs,
On consacra depuis une sainte chapelle.
Le passant qui la voit éprouve un sentiment
Plein de crainte et d'horreur, pousse un gémissement,
Et jure à l'anarchie une haine éternelle.

C'était à l'heure où, sur notre climat
Répandant de ses feux l'humble et dernier éclat,
Le soleil va dans l'onde éteindre sa carrière;
Et la lune déjà blanchissait la bruyère.
Errant près de ces lieux, d'un lâche assassinat
J'y croyais voir encor la scène meurtrière.
Mon âme se rouvrait à d'antiques douleurs,
Ses pensers la glaçaient, et déjà quelques pleurs
Etaient venus mouiller ma pesante paupière.
Un murmure lugubre en ce séjour des morts
Inspirait la tristesse: aux accens de l'orfraie
L'aquilon ajoutait le bruit de ses efforts,
Et lorsque j'écoutais ces fûnèbres accords
Je sentais de mon cœur s'aigrir encor la plaie.

Mais tout à coup, un auguste vieillard
Montre, à travers le bois, sa tête blanchissante.
Un roseau soutenait sa marche languissante;
Mais à ses nobles traits, au feu de son regard,
On eût dit ce mortel dont la voix prophétique
Sur les monts écossais réveillait les échos

Et chantait aux vivans les exploits des héros
Qui florissaient dans l'âge antique.

Mais à l'aspect du monument,
Le vieillard a pâli; son corps tremble; il s'arrête:
Lève au ciel ses regards; puis son auguste tête
S'affaisse et sur sa main tombe languissamment.
Des pleurs mouillaient ses doigts, de son âme oppressée,
Parfois, avec effort s'échappaient des soupirs;
Des sujets douloureux de cruels souvenirs
Semblaient, en ces momens, occuper sa pensée.
Bientôt sur un gazon qu'ombragent des cyprès
Il vient s'asseoir; et là, quittant sa rêverie,
Il chante, avec l'accent de la mélancolie,
Cet hymne aux vieux guerriers qui reposent auprès.

« Compagnons chers à ma mémoire
O vous dont un funeste sort
A trahi l'honneur et la gloire!
Depuis l'instant de votre mort,
Chaque soir, dans cette vallée
Je viens pleurer sur vos malheurs,
Et ma muse cueille des fleurs
Au pied de votre mausolée!
Hélas! en ce jour odieux
Où j'ai vu des bourreaux la troupe forcenée
Consommer un forfait qui fit trembler les cieux,
Que n'ai-je pu de votre destinée
Partager toutes les horreurs!
O mes amis, près de vos cœurs
Le mien eût habité la céleste patrie,
Et la source de mes douleurs
Pour jamais eût été tarie.

Mais non : toujours des maux ! d'un poids trop onéreux
Le ciel a sans pitié surchargé mes années,
Et, sans pouvoir fléchir ses arrêts rigoureux,
J'ai traîné dans les pleurs d'inutiles journées.

» Dieu puissant, en qui j'ai recours,
Enfin, désarme ta colère !
Et toi dont l'utile secours
Jadis consolait ma misère,
O ma lyre, comme autrefois
Que les sons de ta douce voix
Soulagent le poids de mes peines !
Hélas ! exilé de nos plaines
Quand le courroux de l'Eternel
Dans un sommeil de mort avait plongé la France,
Et que sur les débris d'une auguste puissance
Régnait un pouvoir criminel,
Au bruit de tes accords, je chantais l'espérance.
Du pays si cher à mon cœur
Je croyais voir terminer la souffrance,
Mais non : pour ma patrie il n'est plus de bonheur,
Des tyrans qui l'ont désolée
Des fléaux qui l'ont accablée
Se déchaîne encor la fureur.
Déjà l'impiété lève sa tête altière,
Et prêts, comme autrefois à déchirer nos flancs,
Ceux que la république a comptés dans ses rangs
Aiguisent de leurs traits la pointe meurtrière.

» Ils vont régner encore ; ô Ciel ! de leurs desseins
Notre langueur fatale assure la victoire.
Endormis sur l'abîme et près des assassins,
Des malheurs du passé nous perdons la mémoire.

» Quoi! de vos souvenirs ils sont donc effacés
Français, ces jours de deuil où, de terreur glacés,
Vos yeux ont vu Marat régner sur sa patrie?
Oui, vous les avez vus ces farouches bourreaux,
Sur vous et sur vos fils consommant leur furie,
Du fruit de leurs forfaits enrichir les tombeaux,
Et, semant en tous les lieux l'horreur et l'épouvante,
Renverser les autels, puis d'une main sanglante
Arracher du cercueil les cendres des héros?
Oui, vous les avez vus (souvenir lamentable,
Et qui doit pour jamais exciter nos sanglots!)
Comblant de leurs forfaits la mesure exécrable,
Au pied de l'échafaud s'élancer à longs flots,
Pousser des cris de rage, et du feu qui les guide,
Suivant jusqu'à la fin les horribles transports,
Sans frémir, contre un roi diriger leurs efforts,
Et teindre de son sang la hache parricide.

» Hélas! après tant de revers
Douce tranquillité, tu semblais rétablie,
Et ramenant des lis la tige refleurie,
Bourbon venait briser nos fers.

» Déjà, loin des sombres nuages,
La France respirait à l'ombre de ses lois,
Et goûtait un repos imploré tant de fois
Pendant la saison des orages.

» Oubliant ses malheurs passés,
Chacun à l'espérance avait rouvert son âme,
Et ces jours où sur nous pesait un joug infâme

Pour jamais semblaient effacés.
» Vain espoir! de nos droits les défenseurs sommeillent,
Et pleins d'un nouveau feu, les méchans se réveillent.

Entendez-vous leur voix? au milieu des cités;
Voyez-vous s'agitant leur foule sanguinaire,
Sous un masque hypocrite abuser le vulgaire,
Et, tout en les chantant, saper nos libertés?
Les voyez-vous, du crime excitant la licence,
A la seule vertu commander le silence,
Contre nous, contre Dieu, lever leurs bras impurs,
Et, préludant sans crainte à leurs exploits futurs,
Flétrir des gens de bien l'honneur et l'espérance?
Grand Dieu! de leurs fureurs n'es-tu donc point lassé?
Ton bras vengeur contre nous courroucé
Livre à ces loups affreux des agneaux sans défense.
Les laisseras-tu donc, insultant ta clémence
Ramener parmi nous les horreurs du passé,
Et contre tes autels assouvir leur vengeance?

» De mes tristes gémissemens
Et du récit de mes tourmens,
Comme autrefois David sur la montagne,
Je fais retentir les échos.
Mais ces chants douloureux que ma lyre accompagne,
Ne peuvent à mon âme apporter le repos.

» O vous, témoins de ma douleur amère,
Mânes chéris des guerriers que j'aimais,
Priez pour moi, priez pour votre frère.
Vous le savez : il n'est plus désormais
Rien que mon cœur puisse aimer sur la terre.
Les méchans me livrent la guerre
Et de leur fiel empoisonnent mes jours,
Me faudrait-il ainsi toujours.
Rester en butte à leur colère!
O mes amis! j'implore vos secours;
Priez pour moi, priez pour votre frère. »

A ces mots il se tait ; sur l'urne funéraire
Son vénérable front se penche tristement,
Et les échos voisins murmurent sourdement :
« Priez, priez pour moi, priez pour votre frère. »

NOTE POUR LE CHAPITRE IX.

Au tableau si vrai que la princesse fait de notre siècle, de son égoïsme, de sa dégénération morale, je joindrai un fragment qui devait se trouver dans un autre ouvrage, mais qui trouve naturellement sa place ici.

LE MONT VALÉRIEN.

« Je ne trouve plus mon logis si agréable, car les objets qu'il contient nourrissent ma tristesse ; et, malgré les frimas, je vais souvent dans la campagne pour y trouver des distractions. Là je m'abandonne à quelques méditations, et souvent à une mollesse d'imagination qui n'est pas sans plaisir. Je regarde les chaumières, blanchies par la neige ; la fumée bleuâtre qui s'en échappe ; le ciel brumeux et chargé de vapeurs ; quelquefois de petits villageois, qui, sans crainte et sans soucis, passent leurs temps à sillonner une glace épaisse ou à tendre aux oiseaux un appât perfide. J'avais pris aujourd'hui le chemin du bois de Boulogne, lieu

que j'aime à cause de sa solitude. Un vent glacé courbait ses arbres dépouillés de feuilles, mais ne m'empêchait point de trouver du charme à cette promenade. J'emportais avec moi le souvenir de Coralie; et soit que la marche dissipât ma sombre humeur, je ne le trouvais point cruel comme il me l'est depuis quelques jours. Sans m'expliquer son silence et le mystérieux retard de son père, je songeais à ses témoignages d'amour, et ils me semblaient trop expressifs et trop vrais pour mettre en doute mon bonheur et sa constance.

» J'avançais peu à peu, et suivais des sentiers que je n'avais point encore parcourus. J'arrivai bientôt au bord de la Seine, ayant en face de moi le mont Valérien. Je fus curieux d'y monter afin de jouir de la vue de Paris, qu'on dit plus magnifique là que partout ailleurs. Près d'atteindre à son sommet, je vis un cimetière champêtre qui changea le cours de mes pensées et les éloigna du sujet qui venait de les occuper. Ne pensant plus à l'amour, je sentis mon âme s'agrandir devant ces tristes témoignages du néant de la vie humaine et de la brièveté de ses plaisirs. Je rejetai les folles illusions pour

méditer en sage, et ce changement se fit en moi sans dispute ni efforts.

» Je m'étais assis sur une éminence de rocher, et, grâce à mon épaisse redingote et à la marche qui m'avait réchauffé le sang, je bravais quinze ou seize degrés de froid. Je savais gré à mon courage de venir, sur un lieu battu des vents et dans une saison aussi triste, méditer aussi à l'aise qu'on peut le faire l'été sous des ombrages frais et touffus. Je jetais nonchalamment mes regards sur ce Paris, alors entouré d'un léger brouillard, et dont les monumens, vus de cette distance, semblaient des phares lointains qui s'élèvent d'une mer vaporeuse. Il n'est rien de comparable à la beauté d'un tel spectacle.

» Là, mon ami, je fis comme Xerxès, et me donnai la pensée des choses humaines. Sans verser des larmes, je me sentis oppressé en songeant que de tous ceux qui remplissaient cette cité fastueuse, dans un demi-siècle on en chercherait vainement quelques vestiges. S'ils vivaient encore par leur âme, ou par ces actions et ces écrits qui résistent au torrent destructeur des ans ! mais quel siècle, avec tant de prétentions, fut jamais plus pauvre en grands

hommes? Oh ! je ne pourrai rendre au papier la sainte douleur et l'indignation qui m'animaient à ces pensées. La douleur venait du sentiment de notre gloire passée ; l'indignation, des vanteries de cette foule de gens dont les écrits éphémères enveniment nos plaies en voulant les déguiser. Non, Guillaume, la France n'a plus rien dont elle doive s'enorgueillir aux yeux des races futures. Sa génération actuelle descendra tout entière dans le tombeau ; il ne restera pour la postérité que le souvenir de son marasme et de sa langueur. Ainsi qu'Athènes et Rome, nous avons eu nos jours de triomphe : nous les expions aujourd'hui par une décadence dont les annales du monde offrent peu d'exemples. Quelle insouciance, quel bas et stupide égoïsme succèdent à cette aménité qui nous rendaient agréables à toutes les nations ! Qui reconnaîtrait des Français dans ces esprits dépravés, aussi indifférens aux vrais plaisirs du cœur qu'à ceux de l'esprit ? L'aimable légèreté de nos pères a fait place à la manie des discussions ; chaque coin de la France offre des raisonneurs par milliers : et que l'on y ferait de chemin pour y trouver un penseur ! Mais surtout quelle dépravation funeste et profonde !

Le saint amour de la vertu trouvait jadis parmi nous ses plus zélés défenseurs ! mais maintenant comme on sourit dédaigneusement à qui croit encore à ses charmes ! quelle pitié pour celui que consolent les sublimes espérances d'un autre monde, et qui fait le bien par plaisir et non par les spéculations d'un vil intérêt !

» On aurait des chapitres à dire, Guillaume, si l'on traitait cette matière : elle est fort triste, et c'est pour cela que je t'épargnerai la plus grande partie de mes réflexions Je quittai le mont Valérien, décidé à y revenir quand j'aurais besoin d'ouvrir mon âme à de grandes pensées. En redescendant la colline, je m'arrêtai dans le cimetière dont je t'ai parlé, et j'en visitai les tombes. Il y avait aussi quelques visiteurs; mais un spectacle consolant me les fit oublier, ainsi que les monumens trop fastueux qui déparaient ce mélancolique asile. Je vis une petite fille de douze ans s'approcher d'une tombe encore fraîche et dépourvue de toute inscription. Cette enfant, d'une figure charmante, était à peine vêtue, et de grosses larmes sillonnaient ses joues. Elle se mit à genoux, baisa religieusement cette terre humide, et y déposa une couronne d'immortelles,

qu'elle venait d'acheter, de l'argent peut-être destiné à lui donner du pain. Je lui demandai quelle était la perte qui causait ses pieux regrets. — C'est ma mère, me répondit-elle en sanglotant, et je voudrais bien être avec elle. — J'obligeai cette intéressante fille à recevoir quelques secours. Et je n'aurais pu payer trop cher le suave et délicieux plaisir quelle venait de me causer : car, ô mon ami ! elle me prouvait qu'il y avait encore de la vertu, et que ces humbles classes, si méprisées du riche orgueilleux, conservaient la foi pure et sainte qui soutient en ce monde et verse sur nos chagrins le baume consolateur de la religion.

» Cette scène touchante fit le sujet de mes pensées pendant le reste de ma promenade, et j'ai l'âme tout attendrie en te la redisant. Je ne veux point gâter par des phrases l'effet qu'elle produira sur ton cœur. »

NOTE POUR LE CHAPITRE XI.

On ne déplaît jamais quand on paye à un homme de bien le tribut de la reconnaissance. Je demande à mes lecteurs leur indulgence pour cette élégie, qui n'a, à mes yeux, d'autre mérite que la vérité de sentimens.

A M. DE SAMAN.

ÉLÉGIE.

Janvier 1829.

Dans une aimable solitude,
Consacrant mes loisirs au culte des neuf sœurs,
Du repos autrefois je chantais les douceurs,
Et mes vers coulaient sans étude.

Je ne rêvais point les succès;
De vos regards captiver l'indulgence,
Vous voir sourire à mes premiers essais,
C'était là ma seule espérance.

Trop insensé, n'osant prévoir
Qu'un juge aussi chéri pour moi devînt sevère,
Long-temps je caressai ce chimérique espoir,
Mais, hélas! je n'ai pu vous plaire.

Vous arrêtez mon humble essor,
Et votre goût trop sage a blâmé mon délire.
Ah! pardonnez si j'ose encor,
Malgré vous, reprendre ma lyre.

Mais, armé de nouveaux efforts,
Avant que pour jamais sa douce voix sommeille,
J'ai voulu vous chanter. A ces derniers accords
Saman, daignez prêter l'oreille.

O père bien-aimé, vous dont les tendres soins
Des fantômes du monde ont sauvé mon jeune âge,
O vous dont les bienfaits me sont toujours témoins,
Je vous revois enfin! D'un triste et long voyage,
Mon cœur, vous possédant, n'aura plus à souffrir;
Et des pleurs qui charmaient l'ennui de mon veuvage,
La source désormais va pouvoir se tarir.
Hélas! tel que l'arbuste attaqué par l'orage,

Si d'un chêne voisin les rameaux protecteurs
De l'aquilon, pour lui, ne bravent les fureurs;
Résistant, mais en vain, au souffle qui l'entraîne,
Bientôt de ses débris couvre un coin de la plaine,
Tel, ô père chéri, loin de vous exilé,
Quand par les noirs chagrins mon cœur était troublé,
Vainement j'essayais d'écarter leur atteinte;
Privé de mon soutien, ma force était éteinte,
Et bientôt sous leur poids je tombais accablé.
Pour abréger du temps la trop longue durée,
De vous, de vos vertus, je parlais nuit et jour;
Mais que tardait, hélas! l'heure si désirée
Qui devait du bonheur amener le retour!
Ces lieux dont jusque là j'avais aimé les charmes,
Leur aspect maintenant faisait couler mes larmes,
Et du pays heureux dont vous étiez l'amour
J'enviais la douce allégresse.
Que de fois j'ai tourné vers ce lointain séjour
Mes yeux languissans de tristesse!

Mais vous reparaissez, je renais au bonheur.
De mes derniers chagrins oubliant la rigueur,
Des plaisirs, près de vous, je trouverai l'escorte;
Désormais, des soucis l'impuissante cohorte,
Ne pourra sur mon front imprimer la pâleur.
O Saman, qu'à jamais votre plus douce envie
Soit de voir s'écouler parmi nous votre vie!
Vous ne l'ignorez pas, quand d'un climat lointain
L'habitant fortuné bénit votre présence,
Ici nous languissons, et chaque lendemain
Semble un terme cruel à notre impatience.
De vos enfans chéris ne vous séparez plus;
Réservez pour eux seuls vos soins et vos vertus.

FIN.



